

ÉDITION
DU MONDE ILLUSTRÉ

JACQUES DES GACHONS

Le Roman de la Vingtième Année



13 QUAI VOLTAIRE
PARIS

Ce livre, supplément gratuit de l'abonnement au « Monde musical »
ne peut être vendu.
(Novembre 1907.)

LE ROMAN

DE LA

VINGTIÈME ANNÉE

ROMANS DE JACQUES DES GACHONS

N'y touchez pas.

Mon amie, Souvenirs d'un bon jeune homme.

Notre bonheur.

La maison des dames Renoir.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

Rose ou la Fiancée de province.

Le mauvais pas.

A PARAITRE :

Frivole.

AUTRES OUVRAGES

La Dînette, comédie.

Le Pape et l'Empereur, drame historique.

Le petit voyage de Grèce.

LE ROMAN

DE LA

VINGTIÈME ANNÉE

PAR

JACQUES DES GACHONS



PARIS
ÉDITION DU "*MONDE ILLUSTRÉ*"
13, QUAI VOLTAIRE, 13

1907

A PIERRE DE NOLHAC

Au château de Versailles.

LE ROMAN

DE LA

VINGTIÈME ANNÉE

I

UNE PROMENADE A TRIANON

— Il faut aider à sa destinée... Je suis fâchée que M. de Taffenec ait été tué sur le chemin qui le conduisait vers moi, mais, puisque aussi bien je dois me consoler et accepter de Dieu un autre époux, je forme le souhait qu'il soit de mon élection et d'un âge point trop éloigné du mien. Il y aura plus de chance, ainsi, que nous nous comprenions, et que nous fassions, de concert, œuvre solide.

Mlle Louise de Monincourt, durant cette petite proclamation, tenait la tête droite et regardait

franchement sa cousine, Thérèse de Bonségur, qui marchait près d'elle, dans une allée sombre du jardin des Marronniers, à Trianon. On était au commencement de juillet et l'air portait les parfums de la terre fleurie.

— Comme vous avez raison, chérie, dit, d'une voix molle et caressante, Thérèse de Bonségur; mais on n'est pas souvent maîtresse de soi, au sortir du couvent. Point de milieu, en notre temps; on nous donne à épouser des marmots ou des barbons. Encore les derniers valent-ils mieux, car ils nous tirent de bonne heure la révérence, et nous laissent leurs terres. La tombe ou le berceau, nous n'avons pas le choix : j'eus le berceau.

— Méchante ! Gaston a grandi. N'a-t-il pas vingt ans ?

— Il les aura dans quelques jours, à son grand désespoir, tant il craint que la barbe ne lui pousse au menton.

— Il dit beaucoup de bien de vous.

— Des mots, des mots, qu'il jette à la galerie.

Il y eut un petit silence, puis Louise reprit, de sa voix claire, toute chantante d'espoir :

— Je veux épouser un homme.

— Il n'y en a pas à la cour.

— Pauvre roi!

— Il n'a que les amis qu'il mérite.

— Chut !

— Bast ! Si ces bosquets ont des oreilles, il fait bon leur jeter nos rancœurs au passage.

— Ah ! si le roi voulait.

La jeune fille avait baissé la voix. C'est à elle-même qu'elle parlait, en hochant la tête doucement, les yeux vers le fond de l'allée où le soleil et un peu de vent, réunis, semblaient animer quatre nymphes dorées jouant à cueillir des plantes d'eau, sur le bord d'un rocher marin.

Mme de Bonségur, d'ailleurs, n'écoutait plus. Et, tandis que sa cousine rêvait du roi, la jeune femme songeait à sa propre injustice envers les amis de ce prince, et particulièrement, envers le beau Jean de Castréau, qui occupait dans son cœur, depuis deux semaines, une place tout à fait privilégiée.

Elles débouchèrent ainsi devant le bassin des Nymphes, et leurs yeux clignèrent au soleil dont les rayons dansaient sur le sable à facettes des

allées courbes et sur les feuilles lisses des nénuphars.

Louise de Monincourt et Thérèse de Bonségur sont de même taille, mais, en sa qualité de dame, Thérèse porte des paniers de conséquence auprès desquels les bouffants de sa cousine sont de maigres et timides vertugadins. Elles marchent aussi rapprochées qu'elles le peuvent, et se sourient, revenues, l'une et l'autre, du fond de leur rêve.

— Amie, allons à l'ombre.

— Nous en sortons. C'est si bon le soleil.

— Vous en aurez vite assez.

— Oh ! Thérèse, quelle désanchantée ! Vous allez me gâter mon beau plaisir tout neuf.

— Pauvre Louise dont les illusions seront si vite séchées...

— C'est dit, je vous cède. Arrêtons-nous près de ce banc. L'ombre auguste de cette déesse casquée, du haut de sa colonne, couvrira votre visage, et le mien grillera tout seul, stoïquement...

— Ce banc est taché et verdirait nos robes.

— Qu'importe, maintenant que nous avons vu le roi !

Elles venaient du château, et la jeune fille avait été présentée à Louis XV qui avait daigné la regarder, lui sourire et la plaindre :

« Nous connaissons votre mauvais destin, Mademoiselle. Ne vous en effrayez pas. Nous nous occuperons de votre établissement. »

Et le visage royal avait repris sa froideur hautaine, la beauté d'un jeune dieu de marbre.

Mais Louise n'avait retenu que le sourire et la promesse du roi.

Ayant, enfin, dans un coin d'ombre propice, entre une Agrippine embellie et un admirable Vitellius, trouvé un banc immaculé, Thérèse de Bonségur consentit à s'asseoir, et les deux amies se reposèrent des émotions de la journée et de cette promenade sans chaise dans les jardins de Trianon que la jeune fille avait désiré voir, dès son premier séjour à Versailles.

Orpheline de bonne heure, délaissée par sa tante, avaricieuse maniaque retirée dans un petit château d'Anjou, elle avait été admise à Saint-Cyr toute petite, et gardait dans sa mémoire, ineffaçable, la figure mélancolique et grandiose

de Mme de Maintenon, veuve du grand roi et de son siècle.

Le Trianon de Louis XIV était intact. Le roi nouveau commençait à peine, en 1730, à s'y intéresser, et le duc d'Antin s'occupait depuis quelques mois à rétablir les barrières, à repeindre les Tritons et les Déesses et à nettoyer les marbres endommagés par les oiseaux, la mousse et les mauvais plaisants.

Mlle de Monincourt avait voulu associer, dans son émoi, la reine de jadis et le roi d'aujourd'hui, comme pour relier d'avance son passé obscur au couvent et le bel avenir qu'elle se forgeait. Fille d'un soldat et peu fortunée, elle avait des idées nobles et de l'ambition. Ses yeux noirs brillaient, en contradiction, semblait-il, avec la douceur blonde de ses cheveux relevés, avec la modestie du nez petit et arrondi du bout, avec l'ingénuité des lèvres, un tantinet relevées au coin; avec, surtout, la candeur rose des joues. Ces yeux-là voulaient faire du chemin. Ils ne craignaient ni les traverses ni les mécomptes. Le roi aidant, l'avenir leur souriait.

Les yeux bleus de sa cousine ne regardaient pas

si loin, et toute sa petite personne ronde et grasse se donnait au présent, avec un moue pour le mari négligent, une œillade langoureuse pour l'ami nouvel élu qui, du reste, ne connaît pas encore sa bonne fortune.

— Ce pauvre M. de Taffenec, dit tout à coup Louise, gravement; c'est à lui que je dois l'amitié du roi.

Ce M. de Taffenec qui occupait l'esprit de Mlle de Monincourt était un seigneur breton qu'on n'avait jamais vu à la cour, mais qui y possédait force cousins. Pour se désespérer les uns les autres, ils s'étaient juré, chacun de son côté, de marier le hobereau. Ils mirent le roi dans la conspiration, et c'est Louise de Monincourt, cousine d'un des menins du prince, qui fut choisie pour être l'Iphigénie de ce sacrifice.

On l'en avertit. Elle accepta, ne pouvant mieux faire : une fantaisie royale est sans réplique. Elle descendit, à Versailles, chez sa cousine de Bonségur. On l'habilla congrument pour paraître à la cour, et l'on attendit le carrosse breton.

Il tarda.

Il ne vint point. Aux environs de Rennes, dans

l'antique et maléficieuse forêt de Paimpont, à cent lieues de Versailles, il fut culbuté, dans un fossé, pillé, brisé, et M. de Taffenec, qui ne savait pas s'entendre avec les brigands, fut tout bonnement pendu à un arbre, au-dessus du pauvre carrosse qui, l'instant d'avant, portait sa fortune et courait, si pimpant et tintinnabulant, au devant d'un tardif bonheur conjugal.

Ni la cour ni sa fiancée ne virent donc M. de Taffenec, et les cousins héritèrent du pauvre homme, par morceaux, comme le fossé des vitres de son carrosse.

Quelques méchants rirent de l'aventure, à la dérobée, mais le roi fit une grande colère, s'écria que ces bandits étaient bien mal élevés et, pour leur apprendre à vivre, il leur envoya cent dragons qui n'en firent qu'une bouchée et rapportèrent à Versailles l'habit brodé de M. de Taffenec et un coffret de bijoux que le roi fit offrir à sa protégée, en l'invitant à venir lui présenter ses devoirs.

Aussi le dépit de la jeune fille dura peu et sa belle confiance reprit le dessus :

— Mon heure n'était pas venue.

Elle allait venir. Le roi lui avait souri, le beau roi pâle au regard aigu, l'arrière-petit-fils de ce grand monarque qu'on révèrait à Saint-Cyr pour avoir été l'époux de la vénérée fondatrice. La jeune pensionnaire, continuellement, mêlait les deux règnes : la maison dont elle sortait s'efforçant de faire, pour la cour de Louis XV, des filles dignes de celle de Louis XIV. C'était Mme de Maintenon, elle-même, qui avait guidé les premières lectures de Louise et ses ferventes oraisons.

Louise aimait à se souvenir qu'un jour l'imposante veuve l'avait fait agenouiller devant elle et, lui prenant les mains dans les siennes qui étaient grasses et un peu froides, elle lui avait dit :

— Ma petite Louise, il faut essayer de faire de grandes choses dans la vie. C'est le devoir de chacun, si petit qu'il soit né. Il faut savoir s'élever pour le bien d'autrui.

Et déjà, sans malice, la jeune fille se voyait non loin du roi, dans l'intimité de la trop timide reine Marie, participant, avec la fièvre de ses yeux noirs, à la grandeur de la France.

Car il est remarquable que la vie, quelquefois, sort toute d'une parole qu'un vieillard a semée en vous, à l'heure où la jeunesse est dans sa fleur.

Le soleil était descendu de l'autre côté des marronniers, le bassin s'était éteint et les Nymphes achevaient lentement leur geste familier, dans la paix moite du soir : sans doute, la nuit venue, rentrent-elles dans l'eau. Des araignées, dans un court élan, dessinaient des ronds lumineux, vite effacés. Les bustes des princes et des impératrices faisaient des taches blanches dans la verdure assombrie.

Les deux amies rêvaient toujours, l'une en caressant ses mains potelées de petite-maîtresse au cœur chaud; l'autre, droite dans sa robe de gala aux teintes rose et vert pomme, et les doigts fuselés joints pour la prière.

Un petit frisson éveilla Thérèse de Bonségur.

— Il est tard, rentrons.

Au loin, en contre-bas, une colonnade était encore éclairée, et le canal recueillait un dernier rayon.

Elles descendirent vers les parterres, à pas menus, poussant du pied les petites fleurs jaunes

et déjà sèches, tombées des grands tilleuls. Des pinsons s'appelaient d'une voix rèche. D'invisibles tourterelles roucoulaient. Des merles noirs traversaient les allées, d'un trait, en sifflant.

Devant le château de marbre rose, le vent faisait remuer les rideaux de deux chaises à roues. Les jeunes femmes hâtèrent le pas.

— Quelle idée d'être venues si loin! dit Thérèse, avec une grimace de lassitude.

— Oui, il fait triste, ici, le soir, répondit Louise, le cœur un peu oppressé. Mais je suis heureuse. J'avais fait le vœu de venir ici et j'aime à tenir mes promesses.

Quoiqu'elles fussent assises sur le devant de leur chaise, et que leurs porteurs les fissent rouler de compagnie sur les allées herbues du parc, elles ne songeaient pas à parler.

Les oiseaux continuaient leur concert dans les branches. Des cavaliers passaient, saluaient en s'inclinant. Rien n'existait pour les deux cousines que leurs songes, qui n'allaient pas de pair.

II

LA PARTIE DE CAVAGNOLE

L'hôtel de Bonségur, rue Mademoiselle, ne montrait sur le dehors qu'une large porte sous une voûte et un grand pignon gris et nu.

Il était plus aimable au dedans; une cour carrée à gros pavés, était bordée d'un côté par la maison d'habitation tout ornée de glycine et décorée, dans les intervalles des grandes ouvertures, de trois petites fenêtres ovales et maçonnées d'où émergeaient le buste de pierre de Diane Chasseresse, avec un croissant d'or, celui de Nemrod, le tueur de lions qui fonda Babylone,

et celui de saint Hubert, apôtre des Ardennes. Ces ornements sortaient à peine des maims du sculpteur et le jeune maître de céans ne les avait commandés que pour le pouvoir dire au roi dont la seule passion, jusqu'à ce jour, avait été la chasse.

De l'autre côté de la cour, s'étendaient les communs d'où l'on pouvait sortir aussi par une impasse qui donnait sur un boulevard planté.

Entre l'hôtel et les communs, par quelques degrés, on accédait à une longue terrasse aux jeunes tilleuls bien taillés, derrière laquelle s'ouvrait le jardin, un tout petit jardin, à la vérité, avec des allées resserrées entre leurs buis, mais dessiné selon la mode du Palais avec un bassin au centre et des fleurs aux plus vives couleurs. Au fond, une sorte de pavillon à colonnade était flanqué de deux cabinets de verdure par où l'on pouvait entrer et sortir.

C'est dans ce pavillon que nos jeunes amies soupèrent, servies par un nain, du nom de Félix, qui avait le gouvernement de cet endroit. Il n'en sortait guère, par peur de rencontrer le roi qui n'aimait pas les gens contrefaits. Mais Félix

était le plus heureux des nains, au milieu des fleurs et des friandises.

Elles soupèrent seules — le marquis étant de service auprès du roi — et fort gaiement. Par les fenêtres ouvertes, les œillets et les roses mêlaient leurs parfums à celui des pêches de la table. Parfois, un souffle balayait tout, apportant avec lui la lourde odeur de lointains troënes. Les jeunes femmes fermaient les yeux pour savourer à loisir tous ces aromes dont leur goût était flatté, presque autant que leur odorat.

Les papillons maladroits se brûlaient les ailes aux flambeaux qu'il fallut allumer à la fin du repas, et tombaient sur la nappe, ce dont riait la petite marquise, et ce qui aurait chagriné sa cousine, en toute autre circonstance.

Mais Louise de Monincourt n'avait pas le loisir de s'apitoyer sur le sort de ces bestioles. Son cœur, sous son habit de gala, pomponné pour le souper, battait la charge. Elle mangeait avec appétit, buvait les vins que lui servait, précieusement, monté sur un tabouret, le nain Félix, et devançait l'avenir.

Elle songeait au bonheur qu'elle aurait bientôt,

sans doute, de posséder un hôtel, un jardin avec un jet d'eau, un pavillon pour traiter ses amies et un mari de service auprès du roi. Ce point, surtout, occupait son esprit : elle n'imaginait pas qu'il pût y avoir de félicité convenable en dehors de la cour, puisque toute puissance en émanait.

Nos désirs ne sont le plus souvent qu'un calque du bonheur que nous croyons deviner chez les autres.

Quand le repas fut terminé, Félix, qui était aussi leste que menu, eut tôt fait disparaître les assiettes, les fruits, les flacons et les miettes. Il jeta sur la table un tapis de l'Inde à grands ramages peints, et rapprocha les sièges.

— Et qu'allez-vous faire de votre compagnie, belle cousine ?

— Quelques heures sont vite passées, et puis, nous avons le cavagnole.

— Qui m'apprendra le jeu ?

— N'ayez nulle inquiétude. C'est un jeu qui ne s'enseigne point et que l'on sait dès l'instant... Et puis nous avons ceci, ajouta la petite marquise, en poussant devant elle son amie.

Elles étaient sur le seuil du pavillon, et Louise s'exclama :

— Oh ! que c'est charmant !

Félix, pendant que ces dames devisaient, rêvaient, riaient, avait, comme un gnome de conte, rôdé le long des massifs, des bosquets et posé, çà et là, selon le dessin des parterres, des lampions aux couleurs en harmonie avec celles des fleurs qu'ils illuminaient. Les giroflées semblaient d'or et de feu les pivoines. Les lys paraissaient plus immaculés et leurs feuilles avaient ces reflets métalliques que leur procurent les grosses pluies d'orage. Les bosquets brillaient de feux divers, et, dans les tilleuls de la terrasse, rayonnaient, bleues, vertes et jaunes, des flammes qui faisaient figure d'étoiles.

— Il ne faut pas me gronder, disait Thérèse, j'aime à parer mon jardin de ces purs diamants. Cependant, ce soir, ils brûlent en votre honneur et pour me faire pardonner de ne pouvoir vous offrir un souper de cent couverts.

— Notre tête-à-tête était délicieux.

— Nous recommencerons, je suis si souvent seule.

— Petit inconvénient des charges de la cour.

— Vous en parlez à votre aise. L'inconvénient, comme vous dites, n'est point petit : il désolerait ma vie si je n'y mettais ordre. Je n'aime point à vivre seule et — rapprochez-vous de moi, que je vous le dise tout bas — il faut que je vous instruise la première : je vais bientôt avoir, pour me consoler, un bel amant.

Louise de Monincourt fit un « Oh ! » à peine distinct et feignit de n'avoir pas entendu. Sans doute, elle n'était pas arrivée à vingt ans sans avoir ouï parler d'amants et de maîtresses, mais, dans son idée, ces mots s'appliquaient aux dames, aux hommes d'un certain âge, comme les rhumatismes et les lunettes. A l'âge qu'elle avait et qui était celui de sa cousine, on aime son mari et son roi. Le mot lui parut déplaisant. Penchée vers un des godets lumineux recouvert d'un petit dais de pourpre, la jeune fille masqua ainsi son trouble et sa déconvenue.

Toute à sa pensée si subitement confessée, la petite marquise n'y prit point garde.

— C'est un ami du roi, comme Gaston, un parfait gentilhomme, mais qui doit savoir aimer,

lui. Il viendra ici ce soir, je l'espère. Il s'appelle Jean, et c'est le fils du maréchal de Castréau.

Louise, qui ne pouvait feindre davantage, se dressa et, fixant sa cousine à travers des larmes qui avaient inondé ses yeux, elle balbutia :

— C'est mal, Thérèse, de me dire cela, ce soir. C'est mal aussi de le penser. C'est mal de faire ce que vous dites.

Thérèse eut envie de rire, d'abord, de la simplicité de sa cousine, puis, le cerveau soudain dégrisé, elle s'aperçut de l'inconséquence de ses propos. Avait-elle donc oublié qu'elle s'adressait à une pensionnaire ? Voici qu'elle faisait pleurer celle qu'elle prétendait fêter ! Elle eut honte :

— Oh! pardon, mignonne. Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous ai dit. C'était pour vous éprouver. Je vous connais si peu. Vous êtes bien telle que je pensais, et digne d'une belle alliance. Essuyez vos yeux... Ah ! le pauvre Castréau serait bien étonné si on lui contait cette histoire. Mais il n'en saura rien.

Il n'en fallut pas davantage pour consoler la demoiselle de Saint-Cyr.

A ce moment, d'ailleurs, des chaises entraient dans la cour pavée.

Les torches des valets éclairaient les nouveaux venus qui, déjà, se récriaient au spectacle inattendu de ce jardin illuminé. Parmi les éclats de voix et les rires étouffés, une jeune troupe envahit la terrasse, et l'on fit les présentations. Louise ne sut auquel entendre. On la complimentait, on la louait de sa fortune tour à tour et on se lamentait sur sa malchance. Louise n'écoutait guère les noms qu'on prononçait pour elle. Un seul retint son attention.

— Jean de Castréau, dit quelqu'un, d'un accent plus distinct.

Elle releva la tête, et se sentit rougir. Mais la lumière des torches et celle des lampions à nouveau lui prêtèrent secours. C'était, du reste, le dernier présenté, et toute la compagnie, par petits groupes, se dirigea vers les cabinets de verdure et la chambre du jeu.

M. de Castréau accompagnait Thérèse, tandis que Louise, au côté de son cousin de Bonségur, fermait le cortège.

Jean de Castréau était grand, plutôt trapu et

brun. Son nez, d'une courbe énergique, était remarquable, et ses yeux, du bleu le plus troublant, disaient tour à tour l'énergie et la douceur. Jamais ils ne s'éteignaient dans l'indifférence. Sa main était petite, sa cheville étroite, son mollet vigoureusement dessiné, sous le bas de soie éclatant. Il parlait avec aisance, mais sans jamais hausser le ton, et rougissait rapidement, si, d'aventure, une femme le regardait avec trop d'insistance. Mais son trouble n'était que passager, et Jean de Castréau savait se souvenir à temps que son père commandait aux armées.

Il faisait le plus curieux contraste avec son ami Gaston de Bonségur qui, mince et chétif, était fort satisfait de son physique. Sa menue personne l'occupait sans relâche. A force d'en parler, ses bains de lait étaient devenus fameux. Chez lui, devant sa femme, devant ses domestiques, il grognait sans cesse, toujours malcontent du service. A la ville, à la cour, il s'agitait et souriait. On eût dit d'une de ces gravures en couleurs qui veulent peindre un défaut, un ridicule, un sentiment comique. Il représentait, sans discontinuer, « le joli fat ». Car il était joli et il

A ce moment, d'ailleurs, des chaises entraient dans la cour pavée.

Les torches des valets éclairaient les nouveaux venus qui, déjà, se récriaient au spectacle inattendu de ce jardin illuminé. Parmi les éclats de voix et les rires étouffés, une jeune troupe envahit la terrasse, et l'on fit les présentations. Louise ne sut auquel entendre. On la complimentait, on la louait de sa fortune tour à tour et on se lamentait sur sa malchance. Louise n'écoutait guère les noms qu'on prononçait pour elle. Un seul retint son attention.

— Jean de Castréau, dit quelqu'un, d'un accent plus distinct.

Elle releva la tête, et se sentit rougir. Mais la lumière des torches et celle des lampions à nouveau lui prêtèrent secours. C'était, du reste, le dernier présenté, et toute la compagnie, par petits groupes, se dirigea vers les cabinets de verdure et la chambre du jeu.

M. de Castréau accompagnait Thérèse, tandis que Louise, au côté de son cousin de Bonségur, fermait le cortège.

Jean de Castréau était grand, plutôt trapu et

brun. Son nez, d'une courbe énergique, était remarquable, et ses yeux, du bleu le plus troublant, disaient tour à tour l'énergie et la douceur. Jamais ils ne s'éteignaient dans l'indifférence. Sa main était petite, sa cheville étroite, son mollet vigoureusement dessiné, sous le bas de soie éclatant. Il parlait avec aisance, mais sans jamais hausser le ton, et rougissait rapidement, si, d'aventure, une femme le regardait avec trop d'insistance. Mais son trouble n'était que passager, et Jean de Castréau savait se souvenir à temps que son père commandait aux armées.

Il faisait le plus curieux contraste avec son ami Gaston de Bonségur qui, mince et chétif, était fort satisfait de son physique. Sa menue personne l'occupait sans relâche. A force d'en parler, ses bains de lait étaient devenus fameux. Chez lui, devant sa femme, devant ses domestiques, il grognait sans cesse, toujours malcontent du service. A la ville, à la cour, il s'agitait et souriait. On eût dit d'une de ces gravures en couleurs qui veulent peindre un défaut, un ridicule, un sentiment comique. Il représentait, sans discontinuer, « le joli fat ». Car il était joli et il

lui eût été facile d'être charmant. Mais, redressé dans son habit de satin crème, il faisait les mines les plus cocasses du monde. Son orgueil puéril l'empêchait de connaître son ridicule : il se croyait le préféré du roi. On verra, dans la suite de cette histoire, jusqu'où devaient monter ses illusions.

Louise de Monincourt eût bien voulu se tenir à l'écart et regarder à loisir l'assemblée, car elle aimait réfléchir et ne se faire d'opinion qu'à bon escient, mais sa cousine ne l'entendit pas ainsi. Héroïne elle était de cette petite fête, héroïne elle demeurerait toute la soirée.

Elle fut donc, de force, assise à la table de jeu, entre deux jeunes hommes qu'elle ne connaissait pas, et dont l'un était chargé de la conseiller. En face d'elle, la maîtresse du logis avait, à sa droite, M. de Castréau. Aux autres côtés de la table, se placèrent deux jeunes femmes et leurs chevaliers servants.

Et le jeu de cavagnole commença, sans que cessassent les conversations qui, dès le jardin, s'étaient engagées.

Le jeu de cavagnole est une sorte de biribi

pour lequel chaque joueur a devant lui un petit tableau à cinq cases qui contiennent des numéros et des figures. Il n'y a point de banquier; aussi, est-il égal pour les joueurs qui, tour à tour, tirent les petites boules du sac où elles se trouvent mêlées.

Enfoncé dans une bergère moelleuse, les regards tournés vers les arbres et le ciel, Gaston de Bonségur, une moue dédaigneuse aux lèvres, s'évadait de ce milieu vulgaire, au regret d'être privé du roi, durant toutes ces heures fastidieuses. Il n'avait pas l'air d'être chez lui. Aussi bien, tout le monde était heureux d'être chez sa femme. Mais, pour lui, la cour était sa vraie demeure, quoiqu'il n'y eût qu'un tout petit pied-à-terre dans les combles, et seulement la moitié d'une fenêtre pour y voir clair.

L'aisance de toute la compagnie ne fut pas sans intimider la nouvelle venue. On s'occupait beaucoup d'elle. Les dames, à qui mieux mieux, s'amusaient à l'instruire, et les jeunes hommes se piquaient de faire sa conquête. Aussi la tête tournait-elle à la jeune fille, et, quand ce fut son

tour d'appeler les numéros, elle le fit tout de travers, au grand amusement de chacun.

— Aimez-vous le cheval ?

— Le roi chasse demain, à Marly, et nous sommes conviés. Il faudra que vous soyez de la prochaine réunion.

— Mademoiselle, excusez-moi, mais il faut lire 24 et non 42. Ce sont les Turcs qui lisent comme vous faites.

— Gageons que c'est le beau Gaston qui vous tourne la tête .

— Il est si heureux d'avoir une cousine.

— Une cousine que le roi a remarquée...

Gaston dans son coin haussait les épaules et pinçait les lèvres. Mon Dieu ! que ces gens le laissassent à son rêve; il ne leur demandait rien de plus... Aussi n'ouvrit-il pas la bouche, et continua-t-il de s'ennuyer égoïstement.

— Savez-vous, Mademoiselle, qu'après votre départ, le roi, à nouveau, devant moi, prononça votre nom.

C'était la voix de Jean de Castréau. Et Louise, cette fois, répondit tout de suite :

— Le roi est trop bon, vraiment.

Leurs regards se rencontrèrent, un instant, et ils eurent comme une hésitation à se quitter. On dit que les yeux s'attirent, surtout, par contraste, en France, du moins où l'on aime la diversité et où les yeux sont de toutes les couleurs. Ceux de Mlle de Monincourt et ceux de M. de Castréau étaient donc faits pour s'entendre puisqu'ils étaient, les premiers absolument noirs, les seconds étrangement bleus.

Personne, dans l'assemblée, ne s'aperçut de ce qui venait de se passer, de cette sympathie de deux regards d'où sort tout le roman que nous allons conter. Mais il est des sources que l'on foule aux pieds sans les soupçonner et auxquelles on s'avise de donner un nom lorsque le cours d'eau qui en est sorti a gagné du pays et pris de l'importance, aux yeux de tous. Thérèse de Bonségur, elle-même, qui avait cependant quelque intérêt à être informée de l'événement, ne s'en douta que plus tard.

C'est que, toute délurée qu'elle parût être, elle en était à sa première intrigue, et elle la menait avec une si ingénue timidité que le libre exercice de son jugement en était paralysé. Toute à la joie

d'être assise auprès de celui qu'elle avait choisi pour tromper son mauvais destin conjugal, elle ne pensait point à avancer ses affaires, ni même à les mettre en train. Des deux amants, elle était la seule au courant de l'aventure, et cet état pouvait fort bien compromettre l'avenir rêvé par l'inconséquente Thérèse.

Elle perdait et riait de tout son cœur.

Castréau ne parlait plus. Quant à Louise, toute penchée vers ses cartons, elle marquait avec précision et gravité les numéros gagnants du cavagnole.

A un moment, le silence se fit. Le jet d'eau du jardin crépita. On entendit le bruit sec d'un lampion qui se brisait. Puis, tout à coup, un petit ronflement s'éleva. Tous les regards se portèrent vers le fond de la pièce où l'on avait oublié le maître de céans.

C'était bien lui, qui, faute de pouvoir vivre avec ses hôtes, s'évadait tout à fait de chez lui, et dormait, en ronflant comme un petit ramoneur fatigué.

Ce fut le signal du départ. Félix versa des sirops. On fit, deux à deux, le tour des massifs

et des derniers lampions dont le suif répandait une odeur déplaisante. Puis, chacun de son côté, les invités de Thérèse de Bonségur prirent congé de la jeune femme, complimentèrent à nouveau Louise de Monincourt, et firent, devant le menin endormi, des génuflexions et de grands saluts dont aucun ne parvint à le tirer de cette enfantine torpeur.

III

LE THÉATRE D'EAU

Il y a des modes qui deviennent des traditions. Le culte de Louis XIV pour les arbres et pour l'eau lui survécut. Quand, à la majorité de Louis XV, la cour quitta Sceaux et regagna Versailles, les eaux tout naturellement grondèrent à nouveau dans les canaux souterrains pour s'élancer du milieu des bassins et de la gueule des monstres.

Louis XV n'avait pas le goût de créer; il subit d'anciennes habitudes avec les gestes nécessaires pour donner à croire qu'il s'y plaisait. Et l'un

des amusements des jardins consistait à suivre, de bosquet en bosquet, l'itinéraire du grand roi, et de voir tour à tour, par exemple, après une promenade sur le canal, le bassin de l'Encelade, la salle des Festins, Flore et la Montagne d'eau, Cérès et le Théâtre d'eau, avant de remonter vers le Dragon et Neptune... On ne pouvait tout voir le même jour.

On allait, à pas lents, en devisant dans l'air frais.

Le Théâtre d'eau arrêtait toujours le roi quelques instants. Aussi les dames aimaient à s'y rendre, et, dans leurs chaises aux rideaux relevés, elles tournaient en rond jusqu'à ce que le prince se présentât.

Ce bosquet, de forme circulaire, présentait trois marches de gazon avec des portiques de verdure abritant vingt-deux bassins de rocaille d'où s'élevaient autant de jets d'eau. Dans le fond, quatre fontaines rustiques dressaient des groupes d'enfants en métal doré, et trois enfoncements de trois rangs de jets d'eau au nombre de soixante-quinze changeaient quatre fois de forme et de décoration.

C'était une prestigieuse féerie, sous de vrais arbres aux rameaux balancés, et peuplés d'oiseaux de toutes sortes qu'attirait le ramage des bassins, une féerie dans laquelle chacun s'imaginait jouer son rôle, et prenait des mines en conséquence.

Avant l'arrivée du roi, les marches de gazon montraient de petites scènes intimes et familières. On s'asseyait sans façon, les dames malgré les larges paniers peu propices au laisser-aller, les hommes écartant les longues basques de leurs habits. Le tricorne sous le bras, la main jouant avec la canne à pommeau d'or, les seigneurs disaient les nouvelles aux dames cachées derrière l'éventail.

Thérèse de Bonségur et Louise de Monincourt y furent au premier jour. L'émotion de Louise était grande à songer qu'elle allait revoir le roi, non plus dans la pompe des appartements, mais dans une allée de parc, et qu'il allait falloir le saluer, comme elle faisait, dans la Maison de Saint-Cyr, pour Mme la Supérieure.

Sa cousine, au contraire, avait son visage de tous les jours. Rien ne l'étonnait plus, si ce n'est

l'étonnement de sa compagne dont l'enthousiasme même la chagrinait. Elle ne pensait guère à enseigner la vie à la jeune fille, mais elle était gênée de leurs dissemblances. La chaleur de Louise lui apparaissait comme un enfantillage saugrenu dont il convenait de la guérir.

— Si vous saviez comme notre vie est monotone, disait Thérèse, d'un air lassé.

— C'est, cousine, que vous ne savez pas vivre comme il le faut...

— Tout est réglé d'avance. On n'y peut rien changer. Les jours se suivent, et les nuits, blancs et noirs comme les carrés d'une mosaïque...

— Sur ce joli dessin précis, on peut varier le pas, marcher, courir, sauter, danser. Vous ne savez pas vous y prendre...

— Je voudrais vous y voir !

— Vous m'y verrez.

Et Louise de Monincourt, d'un geste net de l'index, montre qu'elle ira droit, et jusqu'où bon lui semblera.

Thérèse se contente de soupirer ; elle ne se sent pas la force de discuter. Et puis sa cousine se rendra compte elle-même et si vite, qu'il n'est

pas utile de se donner du mal à le démontrer par avance.

Cependant, Louise affirme à nouveau sa foi :

— Oui, oui, on se bâtit la vie que l'on veut, mais il faut s'en donner la peine. Il n'y a pas deux vies qui se ressemblent. Choisissons parmi les moins banales...

— Vous devriez bien expliquer cela au roi.

— S'il est besoin, je n'y manquerai pas.

Cette fois, Thérèse prit peur. Elle saisit brusquement la main de sa cousine :

— Ne vous en avisez pas; il est homme à ne le jamais pardonner.

A part elle, tout de suite, elle pensa :

— Je suis bien bonne, vraiment, de prendre de l'inquiétude. Qu'est-ce que le roi peut avoir à faire avec cette petite ? Il ne s'inquiète pas des gens plus d'une semaine...

Comme elle raisonnait ainsi, une sorte de remous se fit à l'entrée d'une allée. On chuchota de groupe en groupe, et le roi, presque aussitôt, parut, dans un cercle sautillant de jeunes hommes aux vêtements de couleur : rose, bleu, chaudron, mauve; on eût dit un essaim de papil-

lons, voletant autour d'une fleur étrange et sombre : le jeune roi mélancolique.

Chacun apprêtait son sourire respectueux, son geste le plus naturel, les plus audacieux une parole, quand on vit le roi rebrousser chemin, et disparaître entre deux bosquets. Sans doute, l'affluence étant trop considérable, il lui avait déplu de l'affronter. Il préférait l'intimité moins espionneuse de ses petits amis.

Tout le monde connaissait ses lubies et les courtisans assemblés se consolèrent vite de leur déception.

Louise de Monincourt eût été plus désappointée par ce contretemps si, au même moment où le roi quittait le Théâtre d'eau, elle n'avait vu, abandonnant sa suite, s'avancer vers Thérèse et vers elle-même le beau Jean de Castréau. C'était un bon remède à sa déconvenue.

Pour Thérèse, elle trouva l'échange des plus piquants.

A mesure qu'il avançait, Jean de Castréau ralentissait le pas, et son teint s'empourprait. Il ne savait qui des deux dames il devait regarder. Il était ému, plein de maladresse, charmant.

Leurs regards se rencontrèrent, un instant, et ils eurent comme une hésitation à se quitter. On dit que les yeux s'attirent, surtout, par contraste, en France, du moins où l'on aime la diversité et où les yeux sont de toutes les couleurs. Ceux de Mlle de Monincourt et ceux de M. de Castréau étaient donc faits pour s'entendre puisqu'ils étaient, les premiers absolument noirs, les seconds étrangement bleus.

Personne, dans l'assemblée, ne s'aperçut de ce qui venait de se passer, de cette sympathie de deux regards d'où sort tout le roman que nous allons conter. Mais il est des sources que l'on foule aux pieds sans les soupçonner et auxquelles on s'avise de donner un nom lorsque le cours d'eau qui en est sorti a gagné du pays et pris de l'importance, aux yeux de tous. Thérèse de Bonségur, elle-même, qui avait cependant quelque intérêt à être informée de l'événement, ne s'en douta que plus tard.

C'est que, toute délurée qu'elle parût être, elle en était à sa première intrigue, et elle la menait avec une si ingénue timidité que le libre exercice de son jugement en était paralysé. Toute à la joie

c'était pour Thérèse qu'il avait quitté le roi, ou pour elle-même... Il lui parut que cette réunion avait quelque chose de rare et de définitif. Son esprit s'appliquait à regarder sa destinée prendre corps. Et, tandis que sa cousine prodiguait mines et gestes, elle restait toute droite, silencieuse et grave.

Mlle de Monincourt n'était point de son temps, qui était frivole.

— Si nous remontions dans nos chaises, dit Thérèse. Nous roulerions, Castréau entre nous, ce serait charmant.

— Vous avez dit à nos porteurs de revenir plus tard.

— Je l'avais oublié. D'ailleurs, on est mieux debout. Comme il y a du monde. Regardez, regardez, le vieux Balard et son bras de bois. Que cet homme est donc heureux d'être infirme ! Il va nous dire encore quelque mot malsonnant. Ne pourrait-on l'envoyer dans ses terres ?...

— Il n'en a pas, dit Castréau.

— Il n'a pas de terres et il n'a plus qu'un bras, il est laid et vieux; il n'y a pas de quoi se montrer à la cour...

brun. Son nez, d'une courbe énergique, était remarquable, et ses yeux, du bleu le plus troublant, disaient tour à tour l'énergie et la douceur. Jamais ils ne s'éteignaient dans l'indifférence. Sa main était petite, sa cheville étroite, son mollet vigoureusement dessiné, sous le bas de soie éclatant. Il parlait avec aisance, mais sans jamais hausser le ton, et rougissait rapidement, si, d'aventure, une femme le regardait avec trop d'insistance. Mais son trouble n'était que passager, et Jean de Castréau savait se souvenir à temps que son père commandait aux armées.

Il faisait le plus curieux contraste avec son ami Gaston de Bonségur qui, mince et chétif, était fort satisfait de son physique. Sa menue personne l'occupait sans relâche. A force d'en parler, ses bains de lait étaient devenus fameux. Chez lui, devant sa femme, devant ses domestiques, il grognait sans cesse, toujours malcontent du service. A la ville, à la cour, il s'agitait et souriait. On eût dit d'une de ces gravures en couleurs qui veulent peindre un défaut, un ridicule, un sentiment comique. Il représentait, sans discontinuer, « le joli fat ». Car il était joli et il

une saison qui ne finirait jamais. Il y a temps pour tout, pour rire et pour songer...

Thérèse fit une moue et feignit de s'intéresser à la brillante assemblée qui circulait entre les marches de gazon au bruit frais des cent jets d'eau et des petites cascades.

Toutes les dames étaient descendues de leurs chaises et se montraient comme à la parade, un peu guindées. Leur petite cour de seigneurs parlait moins fort. Des lévriers, à l'imitation de leurs maîtres, se tenaient debout, les pattes de devant appuyées contre le mur de verdure.

Des nouveaux venus débouchaient par la grande allée et les chapeaux dessinaient dans l'air de beaux saluts de cour.

On sentait que le roi n'était pas loin. On ne parlait de lui qu'avec déférence, ce qui n'est pas le ton habituel des courtisans en liberté.

Tandis que Thérèse était occupée à quêter des yeux des révérences et des petits « Oh ! » d'admiration, Louise de Monincourt et Jean de Castréau continuaient de parler de devoir et de gloire.

— Il faut aimer la gloire, disait la jeune fille, parce qu'elle prend un chemin qui monte et nous

tire du bas-fond où gisent les instincts du commun.

— J'admire que vous parliez ainsi, Mademoiselle, cela est si peu dans la coutume d'aujourd'hui où l'on n'a de respect, si l'on peut dire, que pour la sottise, la gloriole et la grossièreté.

— Je voudrais travailler à faire ma vie à l'image de mes plus beaux songes.

— Il vous faudra de la constance.

— Je m'y prépare.

— On vous tendra des embûches.

— Tant mieux, elles me tiendront en éveil.

— Heureux sera celui qui pourra vous aider dans votre tâche.

— Il faudra qu'il soit mon maître, et que ma vie, telle que je la vois, ne soit tout de même que la réalisation de ses désirs à lui. C'est à l'homme qu'il appartient de commander dans son ménage, de même qu'il appartient à un roi de commander à ses sujets.

Tout en parlant, ils continuaient d'avancer... Thérèse de Bonségur, occupée à répondre aux saluts qu'elle provoquait, s'était laissé distancer. A un moment, la foule qui s'ouvrait les sépara

tout à fait : le roi était entre eux, avec son beau visage au nez courbe, ses yeux noirs, taciturne au milieu de sa troupe de jolis bouffons.

Il y avait là Bonségur, Puybarral, Gesvres, d'Epernon, les deux frères Saint-Firmin et Didier de Chateaufort, le gringalet aux yeux verts, souple comme un reptile. Les deux Saint-Firmin marchaient à l'arrière-garde, leurs grosses prunelles couvant le roi, comme s'ils étaient spécialement délégués à sa garde. D'un geste féminin, Louis de Pardailhan d'Epernon, duc d'Antin, montre l'état des travaux :

— Sire, voici le Théâtre. Les arbres ont tué le chèvrefeuille.

— On aurait dû y prendre garde.

— Sire, on supprimera quelques arbres, et l'an prochain ces bosquets seront en fleurs.

— Je le désire.

— Vous serez obéi.

Gesvres, gouverneur de Paris et premier favori, marche près de Louis, débitant les petites nouvelles, dont le roi, parfois, daigne sourire.

Puybarral, l'esprit ailleurs, butte dans un talus et manque de tomber.

Quant à Bonségur, il sautille, sautille, sautille. C'est la mouche du coche royal. Il est tantôt à l'avant et tantôt à l'arrière. De quelque côté que le roi tourne les regards, ils se rencontrent avec ceux du petit marquis au visage glabre, le plus jeune des menins, à ce que Bonségur prétend.

Au milieu de ces gestes et de ces mines, le roi s'avance, à pas lents, l'air fatigué, les yeux tristes. Les sottises qu'on lui débite l'amusent et l'agacent. Il s'en nourrit : il en a le cœur soulevé.

Il porte un habit sombre, d'ornement sobre, mais que rehausse le large cordon bleu clair de l'ordre du Saint-Esprit.

Tout le monde dans le demi-cercle du Théâtre d'eau reste figé à sa place. Ceux qui n'aiment pas le roi sont les premiers à s'incliner. Les autres sentent leur cœur battre plus fort et ils sourient au plaisir qu'ils ont d'être si près de leur jeune prince aux yeux si doux dans leur éternelle mélancolie.

Chateaufort se glisse près de Louis, et dans un rire qui veut piquer :

— Castréau vous abandonne.

Le roi lève les yeux. Castréau rougit. Mais Louise de Monincourt fait la révérence avec une belle gravité qui plaît à Louis.

— Mademoiselle de Monincourt, je vous permets d'approcher.

C'est un ordre. Les menins vexés se reculent.

— Venez aussi, Castréau...

Les deux nouveaux amis, d'un pas égal, s'avancent vers le roi.

— Sire, murmure la jeune fille, dans une nouvelle révérence.

— Sire, répète, plus ému qu'il ne voudrait, le beau Jean de Castréau.

Sait-on jamais quelle est la fantaisie d'un roi ?

— Vous avez l'air de très bien vous entendre.

Louis les regarde tour à tour, puis, après un court silence :

— Voulez-vous que l'on vous marie ?

Les deux jeunes gens ont, ensemble, un petit tremblement de paupières.

— Oh ! Sire, répond Castréau, je ferai selon vos ordres et les désirs de Mademoiselle.

— Et moi, dit Louise le front levé, selon la belle pensée de mon roi.

Il n'était point dans les habitudes du roi d'imposer ainsi sa volonté, à brûle-pourpoint, sauf en ce qui le concernait personnellement, mais il lui paraissait qu'il devait une réparation, en quelque sorte, à cette petite à qui on avait failli donner pour époux un vieillard du fond de la Bretagne que d'avisés brigands avaient occi. Castréau était un bon parti et il ferait un excellent mari. L'idée de ce mariage n'avait pas plutôt germé dans son cerveau qu'il avait songé à l'exprimer tout haut.

Et, maintenant, il était confus d'avoir si vite parlé, et si haut, et il était furieux de sa confusion.

Il daigna cependant sourire un court moment, puis, reprenant son masque taciturne, il quitta les deux jeunes gens aussi stupéfaits et ravis l'un que l'autre, fit un rapide tour sans regarder les jets d'eau qui scintillaient de leur mieux pour lui plaire, sans voir les courtisans, qui, dans un unanime désir d'être remarqués, faisaient, eux aussi, des gestes dans la lumière.

IV

L'IDÉAL RÊVÉ

Thérèse, aux attitudes des jeunes gens, avait deviné les paroles de Louis. Elle resta un grand moment sans bouger .

Sans doute, elle ne semblait être qu'une poupée dont l'âme est de son, et que l'habit seul et le visage rendent tout à fait charmante. Elle riait toujours, ou chantait, ou piquait, mais ses rires, ses chansons, sa petite méchanceté n'étaient qu'une éternelle parade. Elle était de ces petits êtres décoratifs à qui la Providence, avisée, n'a pas donné de cœur.

Aussi, n'avait-elle jamais souffert que de l'ennui.

Et voilà que, à cette imprévue et brusque nouvelle, tout son corps lui échappait. Jambes molles, mains froides, bouche amère, elle pensa un moment qu'elle allait tomber, là, sur le sable de l'allée, tomber pour ne plus se relever. Son cœur s'arrêtait de battre. Oui, elle allait mourir, de douleur, de sa première douleur. Elle n'avait plus rien à faire, ici-bas, puisque celui qu'elle aimait l'abandonnait, jusqu'à épouser cette niaise petite fille débarquée d'hier de son couvent et toute barbouillée encore d'idées rances et de projets saugrenus.

On vit bien, autour d'elle, qu'elle n'avait pas son visage accoutumé, et l'on ne fut pas long à accourir, lorsque, sans feinte, elle ferma les yeux et se laissa choir.

Castréau, qui s'était précipité, la soutint, Castréau et Louise de Monincourt, et, sans doute, ce double contact la réveilla, car aussitôt ses paupières s'entr'ouvrirent et, d'un geste brusque, elle se dégagea.

— Qu'avez-vous, ma cousine ?

— Rien, rien, un éblouissement... Rentrons, je vous prie, toute cette comédie doit avoir assez duré.

Elle avait une voix sèche, dure, qui étonna Castréau et désola la jeune fille. Par bonheur, les chaises arrivaient. Elles prirent chacune la sienne. Castréau salua, et l'on se quitta brusquement, à la débandade, et ce beau jour finit comme une promenade qu'un orage soudain désorganise et que la pluie salit...

— Déjà, fit à mi-voix Louise, dans sa ehaise, les rideaux tirés. Déjà...

Elle pensait aux prédictions de Castréau et de sa cousine :

« La vie n'est point à nos ordres, et, quand on croit qu'elle vous tient par la main, elle vous heurte, vous renverse et vous piétine. »

Le dîner, ce soir-là, ne fut pas gai, à l'hôtel de Bonségur. Thérèse ne dit point un mot, Gaston s'endormait sans vergogne et Louise, qui eût aimé à se livrer tout entière aux conséquences des paroles du roi, ne pensait qu'à la mauvaise humeur de sa cousine.

Le repas achevé, Gaston se réveilla un peu et accueillit avec une feinte joie son ami Castréau qui venait saluer ces dames et prendre des nouvelles de Thérèse. Celle-ci, loin de savoir gré au jeune homme de sa politesse, prétendit aller le mieux du monde et en profita pour se retirer immédiatement dans sa chambre.

Bonségur, bientôt, fit de même, sans invoquer sa fatigue, d'ailleurs visible, et les deux jeunes gens, fiancés de par le roi, se trouvèrent seuls.

Tout de suite, Louise prit le ton sérieux qui lui était familier :

— Notre destinée, Monsieur, marche à grands pas.

— Mademoiselle, j'en suis ravi et profondément ému.

Ils se tenaient en face l'un de l'autre, dans un coin du salon où on les avait si familièrement abandonnés. Louise dans une moelleuse bergère, Jean debout, une main à la cheminée sur laquelle, au sommet d'une pendule de style rocaille, un amour joufflu, d'un geste mutin, leur conseillait la fuite.

Il y avait entre eux un petit bureau en mar-

queterie avec, de trois côtés, une petite galerie ajourée en cuivre doré.

Louise y appuyait sa main qui maniait un petit carnet de nacre, cerclé d'or et rehaussé de coquilles.

Sur le bureau, outre l'écritoire en bois peint, deux petites boîtes à odeur touchaient un médaillon en érable sculpté orné d'une miniature représentant un oiseleur.

— Je crois que nous sommes faits pour nous entendre; cependant, nous nous connaissons peu. Il faut, si vous le voulez bien, nous dire très franchement nos vérités.

— Vous avez raison, Mademoiselle, et je vous supplie de me donner l'exemple.

— J'accepte.

Louise de Monincourt parle avec une amusante netteté. Le front levé, les yeux paraissent plus noirs, plus vifs.

— Et d'abord, j'en suis fâchée pour ma cousine et pour toutes les jolies dames qui lui ressemblent, mais je crois que la vie n'est pas une amusette... La vie est grave.

Jean de Castréau est bien de cet avis, mais il

est un peu troublé de l'entendre assurer aussi formellement par la jeune fille. Tout au fond de lui, avec une terrible peur de le laisser paraître, il pense qu'il y aurait peut-être d'autres paroles à échanger, en ce moment. Même un peu de silence siérait à ses sentiments, de ce silence que le cœur aime pour s'aventurer jusqu'à un autre cœur.

Et Jean regarde Louise, plus qu'il ne l'écoute.

A vrai dire, il ne l'avait pas encore « regardée » et il est étonné de lui découvrir tant de nouveaux charmes. Ses lèvres, dans l'animation du discours, sont de petites personnes qui se ressemblent délicieusement, et qui jouent, avec une grâce non pareille, à se fuir et à se toucher. Son nez, si petit qu'il soit, n'en est pas moins un chef-d'œuvre de grâce mutine. Ses yeux sont deux diamants noirs et leur regard brûle et caresse. Ses cheveux, sous la poudre légère, restent blonds et doux, avec, pour ornement, une simple fleur et cinq petites perles en forme de feuille.

Son cou, jusqu'à la naissance des épaules.

est d'une grâce infinie, d'un modelé parfait, d'une couleur vivante...

Appuyées sur la soie bleu clair de sa robe, ses mains, privées de gestes, s'agitent en une gracieuse fièvre. Ses doigts fuselés tantôt se séparent indécis, tantôt s'unissent pour prier.

Jean de Castréau n'en finissait pas de contempler cette merveille qui allait lui appartenir, et il perdait bien des mots du discours de la jeune fille. Une phrase, soudain, le réveilla de son extase.

— J'aime le roi, disait Louise de Monincourt.

— Vous aimez... répéta le jeune homme fort interloqué.

— J'aime le roi : c'est un sentiment dont vous n'avez pas à prendre ombrage. On doit aimer le roi. Le roi, c'est la France, c'est nous-mêmes, dans tout ce que nous avons de plus haut, de meilleur. Le roi, c'est notre couronne sur terre. Je désire, pour le nôtre, les plus belles qualités, afin que son règne passe les âges, et fasse l'étonnement, l'admiration de nos arrière-petits-enfants. Le roi, c'est la figure que notre temps aura quand nous serons tous morts... Vous voyez

bien qu'il faut aimer Louis XV pour qu'il de vienne un grand roi.

A ce moment, Jean de Castréau oublia qu' était amoureux et il considéra la jeune fille so un jour nouveau, et telle qu'elle-même désira qu'on la considérât. Le buste dressé, le visag grave et inspiré, elle donnait l'impression d'êtr un caractère, et Jean eut, dans tout son corps un petit frisson d'effroi où se mêlait un nouv orgueil...

— Oui, certes, il faut aimer notre Louis, di le jeune homme avec fermeté, et travailler à c qu'il devienne un grand roi... Mais il est si pe le maître...

— Comment cela ? C'est un homme, mainte-nant, il est père, père de trois filles et d'un Dau-phin. Ce n'est pas la reine qui...

— Oh ! non, ce n'est pas la reine qui l'empê-che d'être roi et d'être homme, c'est le cardina Fleury...

— Son ancien précepteur ?

— Qui est resté, en tout, son conseiller, so directeur, son vrai maître... Le roi, c'es Fleury.

— Il faut mettre ordre à cela, il faut retirer le roi de tutelle. C'est la base de l'œuvre à entreprendre. Tous les amis du prince seront avec nous.

— Oui, je le crois, mais peut-être pas lui-même.

— On l'y forcera donc...

— Il est indolent et se repose de tout sur le Cardinal qui, lui, ne demande qu'à continuer son rôle de précepteur et de premier ministre. Celui qui a les idées et qui les exécute... c'est Fleury !

— Je ne veux pas vivre sous le règne du Cardinal Fleury. Il faut enlever Louis XV de ses mains. Il faut mettre notre roi en demeure de régner.

— Vous ne vous imposez pas une petite besogne.

— On ne regarde jamais trop haut, ni trop loin.

— Votre enthousiasme, Mademoiselle, me plait infiniment. Je me range sous votre bannière et suis prêt à prendre les armes. Je ne savais pas qu'on fût si belliqueux à Saint-Cyr.

— Je suis fille de soldat, et beaucoup aussi de Madame de Maintenon. L'inaction déjà me pèse...

C'était dit avec tant de conviction que Jean de Castréau ne put se retenir de sourire un peu, ce qui, d'ailleurs, ne choqua point la jeune fille. Son esprit, après toutes ces paroles et tous ces projets, se détendait. Elle aussi se mit à rire, et elle ajouta :

— Je ne suis pas folle, je vous assure.

— Eh ! non, Mademoiselle, je le vois bien. C'est vous qui avez l'esprit sain, étayé d'idées fortes, et voyez la vie sous son jour véritable. Et les fous, ce sont tous les malheureux qui vivent au jour le jour, sans direction, sans idéal, c'est nous, les amis du roi, qui vivons près de lui, et qui ne nous étions pas encore aperçus que la Providence ne nous a pas placés là pour notre plaisir, mais pour y remplir un grand rôle. Et ce rôle, je le jure, Mademoisellle, par l'amour que je vous porte déjà, je le remplirai.

— Ce n'est pas par hasard que M. de Taffenec n'a pu arriver jusqu'à moi, que vous êtes un ami de mon cousin Bonségur, et que le roi, tout à

coup, eut la pensée de nous voir marier... Il y a un ordre admirable, en toutes choses. Nous ne sommes peut-être que des instruments, mais des instruments perfectionnés, avec un cœur et une âme, un cœur pour aimer et souffrir ici bas, une âme pour nous élever vers Dieu, notre tâche accomplie...

Il y eut, à cet instant, un long silence où chacun vit son compagnon sous une nette lumière, et ils en tirèrent tous deux un grand contentement.

Tout à coup, Louise de Monincourt s'écria :

— Il doit être horriblement tard !

— On voudrait que de tels moments durassent indéfiniment... répondit le jeune homme, sans se lever.

— Avouez, reprit Louise, que je vous ai un peu ennuyé, par tout mon verbiage...

Et sans attendre la réplique :

— Mais j'avais besoin de vous dire tout cela, tout de suite. On assure que la clarté est une qualité de France. Me voilà telle que je suis. C'est à vous, maintenant, de juger si vous devez prendre pour femme une personne aussi peu

portée que moi vers la frivolité et les agréments de son siècle.

Elle se tut, mais le ton du dernier mot et l'ébauche du geste final ajoutèrent clairement que, si le jeune homme était libre dans son choix, elle serait, pour sa part, au désespoir de le voir se retirer...

Et Jean de Castréau le comprit si bien qu'il tendit la main vers celle de Louise, qu'il mit un genou en terre et baisa avec une respectueuse tendresse les doigts de sa délicieuse et grave fiancée.

Ils se quittèrent enchantés et déjà bons amis.

V

DANS LA CHAMBRE DU ROI

Plusieurs des jeunes amis de Louis XV l'avaient imité en se mariant, mais la plupart étaient restés célibataires et frondeurs. Jean de Castréau n'était point sans redouter l'accueil qui allait lui être fait par ses jeunes compagnons. Et en traversant, ce matin-là, la cour de marbre, où l'or se marie au ton de la chair, il mêlait dans son cerveau un peu fatigué, — car le jeune homme n'avait pas dormi de la nuit — le roi catégorique, l'évanouissement de Thérèse de Bonségur, les propos étranges de la

charmante Louise de Monincourt, et, au-dessus de cela, par anticipation, les mines des menins ironiques.

Mais lorsque, le salon de l'Œil de Beuf traversé, parmi l'attente des courtisans, il arriva dans la chambre du roi, le bruit de volière des menins réunis détourna le cours de ses pensées. Les menins étaient seuls.

Les menins fulminaient.

Les mots sortaient drus de leurs lèvres, et, tandis que leur manteau court voletait, leurs talons, peints en rouge, martelaient le parquet. Le lit royal avait les rideaux fermés, derrière son balustre d'or, et, de chaque côté, le Saint Jean, de Raphaël, et le David, du Dominiquin, représentaient la foi et le courage, — qui ne manquaient point à Castréau.

Le jeune homme s'avançait sans que ses amis prissent garde à lui. Il entendait mal.

— Cet homme arrive à ses fins, qui sont de nous piétiner.

— Vous verrez qu'il en trébuchera.

— Il est trop habile. N'y comptez pas !

— C'est un équilibriste.

— Il abuse de son talent, et, un jour, il choira.

— Le roi est avec lui : que peut-il craindre ?

— Le roi est aussi avec nous, affirmaient, les yeux hors de la tête, les deux frères Saint-Firmin.

Et d'Epernon surenchérit :

— Il nous a fait des confidences dont il a frustré son précepteur.

— Fleury l'assomme, affirme Gesvres. C'est nous qui l'amusons..

— C'est nous qu'il aime, continue Bonségur qui glisse et tourne sans cesse, mais il craint Fleury.

Chateaufort, le gringalet aux yeux de vipère, ne dit rien. Il va de groupe en groupe et un petit sifflement sort de ses lèvres. On ne sait qui il va mordre, mais ses yeux disent que ses dents sont aiguës et qu'il a besoin de s'en servir.

Puybarral, toujours à quelques lieues des préoccupations, demande « où l'on ira chasser demain ».

Gesvres et d'Epernon prennent à témoin Castréau qu'ils viennent d'apercevoir.

— Il n'en est pas moins vrai que nous sommes joués, et, sans le moindre égard, mis à la porte du roi par ce valet enjuponné !...

Castréau est grave; il songe aux propos de sa nouvelle amie, de sa fiancée :

— Il ne faut pas tant parler, mieux vaudrait agir.

— Est-ce que vous avez un avis, beau favori d'hier, dit Bonségur. Les amoureux, d'ordinaire, ne pensent qu'à leurs petites affaires...

Une étrange ironie perçait dans le ton. Castréau n'y prit point garde, et, comme tous les jeunes gens faisaient cercle autour de lui, il croisa les bras et s'enhardit, les dominant de la tête :

— J'ai, parmi vous, la renommée d'être le plus raisonnable, ce qui me valut souvent des moqueries. Peut-être, aujourd'hui, grâce à mon défaut, pourrais-je vous donner un bon conseil. Nous amusons le roi, a dit Gesvres. Sommes-nous sûrs qu'il désire encore être amusé ? Il n'est plus un enfant, et nous avons, nous-mêmes, vieilli.

— Quelle infamie ! murmura Bonségur. Dites

tout de suite que nous sommes cacochymes, bons à jeter à l'hôpital...

— Aussi, continua Castréau, il conviendrait peut-être de nous concerter, non plus pour amuser d'autre sorte le roi, mais pour le servir mieux, et, ainsi, de le garder à nous.

— Que tous nous singions Fleury, et lui fassions des remontrances ! Pauvre Louis ! Il en mourra d'ennui...

— Ne forçons pas notre talent... Nous sommes gens d'esprit, pas plus, affirma Bonségur.

— Expliquez-vous, Castréau, dit l'un des Saint-Firmin.

— En effet, tout cela n'est pas très clair, conclut Puybarral.

— Je ne viens pas, reprit Castréau, vous proposer tout un plan de réformes, mais vous soumettre la pensée qu'il devient nécessaire d'en avoir un. Il y a plus de sagesse en vous tous qu'en moi seul.

— Bien dit, s'écria d'Epernon. Il calcule comme un ange.

Toute la compagnie se mit à rire. Chateaufort

lui-même leva ses sourcils et fit saillir les pommettes de ses joues, ce qui constituait son plus gracieux sourire.

Mais il était dit que Castréau ne se décontenancerait pas.

— Sauf d'Epernon, et encore il ne prend pas toujours sa charge au sérieux, nous ne sommes rien dans l'Etat. A peine des baladins royaux...

— Je n'ambitionne pas d'autre titre; celui-ci m'agrée, dit Bonségur qui n'avait jamais tant parlé.

— Nous pourrions être tout. Nous devrions être au moins quelque chose. Pourquoi, ajouta Castréau, en baissant la voix et en attirant en un petit tas, près du balustre d'or, tous les menins que la curiosité piqua, pourquoi ne nous insurgerions-nous pas ouvertement contre les menées de Fleury ? Pourquoi ne lui soufflerions-nous pas le roi ?

— Pfutt... passez muscade !

— Mais oui. Les prestidigitateurs sont, aussi, des gens d'esprit. Fleury est puissant parce qu'il a près de lui la main du roi pour signer. Suppo-

sons que nous enlevions le roi et que, dans une ville quelconque, bien gardée par des troupes à nous, nous établissions un gouvernement nouveau, avec le roi, mais sans Fleury, que pourrait le Cardinal ? Dites.

Il se fit un silence. Des yeux se tournèrent vers les portes et plus particulièrement vers celle du cabinet du roi.

Les Saint-Firmin étaient cramoisis, Chateaufort était jaune serin.

Les autres souriaient en hochant la tête à petits coups, incrédules; Bonségur faisait une moue dédaigneuse.

— Allons, Messieurs, pour un jour, soyons braves, dit Castréau dont la main tremblait, et que chacun donne son avis.

Toute droite, les doigts unis, les yeux bien appuyés sur lui, telle le jeune seigneur apercevait Louise de Monincourt si bien dessinée dans sa mémoire, qu'il fit mine de s'incliner pour la saluer et qu'elle-même, vivante, lui sourit, comme si elle approuvait ses paroles et ce premier acte de leur convention.

— Au fond, dit enfin Gesvres, c'est que

nous disions avant l'arrivée de Castréau. Il faut supprimer Fleury...

— ...Sans lui faire de mal, acheva d'Epernon.

— Nous le déposons.

— Il a, certes, l'âge de la retraite.

— Il sera très heureux, débarrassé du souci des affaires. Il se fatiguait...

— Nous lui ferons visite ...

— N'allons pas si vite en besogne. Il n'est pas encore à terre, ni même dans ses terres, dit Castréau. Et puis, Messieurs, il ne s'agit pas tant de lui que du roi... Que le projet soit de vous ou de moi ou de nous tous, peu importe. Ce qu'il convient de savoir, c'est s'il vous agrée encore, et s'il faut le mettre à exécution. Il n'y a pas de temps à perdre. Les murs ouvrent les oreilles et nous ne sommes pas tous assez discrets pour ne pas songer que le bruit de nos paroles est déjà tout prêt à passer les portes de cette chambre...

— Jurons, dirent les frères Saint-Firmin, bouffis de joie, jurons qu'aucun de nous ne dira à qui que ce soit un mot de cette conversation, et

prenons pour nous tous le projet de Castréau. S'il réussit, nous en tirerons tous gloire... et profits. S'il échoue, il est juste que nous nous partagions les coups et les blessures.

— Avec vos épaules, vous en parlez à votre aise, dit Bonségur dont la beauté frêle redoutait le moindre froissement.

— Jurons, dit encore une fois l'aîné des Saint-Firmin.

— Jurons donc, approuva d'Epernon.

Ils se rapprochèrent tous de nouveau les uns des autres, et tendirent la main droite vers un même point, centre du cercle qu'ils formaient. Leurs doigts se touchèrent, loyalement, sauf ceux de Chateaufort qui, sous les manches de ses voisins, semblait tenter de vains efforts pour se rapprocher.

— Il manque une main, dit Gesvres. Il n'y a cependant pas de manchot parmi nous.

Alors on vit poindre les doigts mobiles du muet Chateaufort. D'Epernon répéta le serment, pour tout le monde, et, avant que le cercle ne rompit, on convint de se réunir à nouveau, le lendemain, pour prendre les

premières dispositions. On choisit, pour c
conseil, le parc, et, dans le parc, un en
droit bien en vue, le Tapis Vert, pou
éviter l'indiscrétion des bosquets.

Un huissier s'avança vers eux, venant du cabi
net du roi, et dit en s'inclinant :

— Monsieur le Cardinal fait prévenir ces Mes
sieurs qu'il leur est loisible de revenir près d
Sa Majesté.

Un sourire erra sur tous les visages.

— Monsieur le Cardinal est bien honnête, di
Gesvres.

— Nous nous en souviendrons dans nos priè
res, pas plus tard que demain, ajouta Bonségur
d'un petit ton protecteur.

Mais les yeux des deux Saint-Firmin roulèren
formidablement, et Bonségur se mordit les lèvres
Allait-il oublier déjà son serment? Le cerveau d
Bonségur était tout petit, et ne contenait qu
juste ce qu'il faut pour penser et pour vivre, mi-
nute par minute. Quel embarrassant fardeau que
le souvenir de ce qu'on a dit, de ce qu'on a fait,

l'heure précédente, le jour d'avant ! Il allait falloir s'exercer à vivre autrement que jadis, car il voulait jouer son rôle dans cette affaire, un vrai rôle, un rôle digne d'un Bonségur, d'un intime du roi, un rôle de premier plan. Donc, il se mordit les lèvres et la mémoire lui revint de son serment.

Ce fut à qui entrerait le premier chez le roi. Chacun d'eux, à cet instant, prenait pour lui le courageux projet de Castréau. « Castréau a parlé, se disait chaque menin, mais j'ai songé à tout cela avant lui, et puis c'est moi qui mettrai l'œuvre au jour, ce qui est bien le principal. »

Il y eut une petite bousculade sur le seuil. Mais ce fut Bonségur et Chateaufort qui l'emportèrent. Ils entrèrent de front, l'un sautillant, l'autre glissant, et ils s'inclinèrent ensemble.

— Nous sommes vos amis, malgré tout, et contre tous, Sire. Disposez de vos serviteurs.

Et Bonségur ouvrit ses bras, en signe de dévouement absolu. Sa poitrine, sa petite poitrine d'enfant chétif, s'offrait aux coups du sort.

Chateaufort, la tête penchée de côté, le fron
mélancolique, regarda le roi à travers ses sour
cils.

— Ah ! Chateaufort, mon cher ! Regarde
droit. Vous êtes fatigant !... dit le roi qui semblai
de mauvaise humeur.

Mais déjà les deux Saint-Firmin avaient gagn
du terrain, et se plantaient devant Chateaufort
qui s'éclipsa, et Bonségur, qui se gara d'un sau
en arrière ; ils mirent genou en terre avec u
ensemble qui fit sourire, un temps, le roi qu
leur toucha le front. Et ce geste familier leu
causa un grand frémissement dans tout le
corps.

Quand ils furent debout, ils s'écartèrent, et Gesvres et d'Epernon purent saluer le roi, ce qu'ils firent avec leurs gestes habituels de favoris et de pitres.

Un peu en arrière de tous se tenait Castréau, et le roi songea :

— Castréau ne pense pas à moi. Comme il a raison... Je l'aime bien... Que ne sont-ils tous amoureux !...

Mais le jeune homme, au contraire, songeait

›aucoup au roi, en même temps qu'à sa fiancée, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il monait une médiocre reconnaissance à son prince, ı lendemain de son bienfait, en ourdissant cone lui une conspiration honnête, certes, mais ɔnt Louis n'approuverait peut-être pas les chan›uses conséquences...

VI

D'UN RIRE QUI SONNE MAL

Ce jour-là, lorsque après une petite promenade dans le jardin, Louise de Monincourt pénétra dans le salon de sa cousine, elle la trouva en compagnie d'un seigneur qui se jeta debout et lui fit aussitôt mille timides et maniérées protestations de respect.

C'était Chateaufort, plus exubérant qu'à l'ordinaire, et qui, une fois n'est pas coutume, regardait les gens quasiment en face.

— Oh ! Mademoiselle, permettez que je vous

félicite ; vous avez, en peu de jours, conquis le roi qui ne se donne pas aisément.

Thérèse, au contraire, au fond de sa petite bergère, était toute grave, ce qui n'était pas, non plus, sa figure de tous les jours. Elle avait posé ses bras sur les côtés du fauteuil, et ses yeux n'avaient pas l'air de voir.

— Restez-nous, Monsieur ? fit-elle avec un effort. On vous voit si peu...

— Tant qu'il vous plaira, Madame. Vous verrez qu'il faudra me chasser.

Thérèse sourit à ce propos imprévu.

Louise s'assit, et, par contenance, chercha autour d'elle quelque objet auquel elle put s'intéresser.

— De tout ce que vous m'avez dit, Monsieur de Chateaufort, prononça Thérèse, je dois surtout retenir que vous aimez le roi et que vous avez, par une égale faveur, de l'amitié pour moi. Rien ne peut me flatter davantage...

Mais, en prononçant lentement ces mots, la jeune femme songeait sans doute à toute autre chose. On eût dit une leçon récitée. Et Louise sentit son cœur se serrer. Voulait-on se moquer

d'elle, ou bien était-ce le sort qui avait imaginé de la faire, par ces propos, rentrer en soi-même, afin qu'elle se considérât elle-même avec moins de bienveillance ?

Elle eut, d'ailleurs, tout loisir de penser, car elle ne comprenait rien à ce que se disaient Chateaufort et Thérèse : ils passaient d'un sujet à l'autre, parlaient de chasse, de fête, puis, tout à coup, de « force majeure » et de « subterfuge ». Ils baissaient la voix pour, ensuite, sans motif apparent, rire à pleine gorge.

Louise était mal à l'aise, ne pouvant dire mot, et, du livre qu'elle avait pris machinalement sur le petit bureau, ne pouvant lire une phrase...

Et ces trois êtres, remuants tour à tour et figés, avaient l'air de se rencontrer pour la première fois, et, énervés d'être ainsi réunis sans que rien ne les attirât sincèrement les uns vers les autres, ils lançaient à tort et à travers les idées les plus banales ou les plus hétéroclites, avec des gestes inattendus.

A la fin, Chateaufort se leva, baisa plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour la bienséance la main de Mme de Bonségur, assura la

jeune femme de son profond et reconnaissant dévouement, s'inclina devant Louise sans lever les yeux jusqu'à elle, et s'enfuit si vite qu'on eût été bien empêché, un instant plus tard, de dire au juste par quelle porte il était sorti.

La jeune fille en était encore toute ébaubie, quand sa cousine fut soudain prise d'une telle crise de rire, nerveux et sonore, qu'un grand froid lui courut à travers les membres et qu'elle ne fit pas le moindre geste, qu'elle ne prononça pas la moindre parole, lorsqu'elle vit Thérèse, les mains au visage, disparaître à son tour.

Ce rire, ces paroles, ces gestes, et ces propos interrompus avaient quelque chose de diabolique qui frappa profondément la jeune fille dont le bonheur tout neuf tremblait comme la verrerie sur une étagère, dans une salle où l'on parle trop fort.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre.

Mais, pour qui tient solidement en mains les rênes de son esprit, la solitude remet les choses à leur place.

A peine les yeux de la jeune fille eurent-ils fait

le tour de la pièce, se posant tour à tour sur les objets familiers, qu'elle avait repris son équilibre et que ses beaux espoirs se dressaient, intacts, devant elle.

Après l'orage, les arbres qui n'ont pas succombé paraissent plus jeunes et plus forts, débarbouillés des souillures de l'air, luisants de force et d'orgueil. Telle Louise de Monincourt se revit dans la psyché de sa chambre avant de s'asseoir devant son petit bureau et d'ouvrir le cahier intime où elle notait, au jour le jour, les événements de sa vie.

Ce jour-là, elle écrivit ces simples mots : « *Il ne faut pas s'arrêter aux larmes des autres ni à leurs moqueries. Le devoir est au dessus des sentiments* ».

VII

LE TAPIS VERT

Par avance gonflés de leur gloire de demain et de leur puissance, les sept menins du roi Louis s'avancent sur le Tapis Vert à peine assez large pour contenir l'unique rang selon quoi leur désir les aligne.

Bonségur fringue parfois d'un pas en avant ; Chateaufort, pour jeter un regard de côté, s'égare d'un pas en arrière, mais ils se remettent vite à leur place qui est, pensent-ils, la première.

Ils ne pipent mot, ayant peu de choses à dire, et trop à cacher.

Ils s'approchent à grands pas du Canal.

Enfin, ils s'arrêtent, et forment un cercle, vite immobile.

Ce fut à qui ne prendrait pas, le premier, la parole.

Avaient-ils peur de se compromettre, et pensaient-ils qu'il y avait, parmi eux, quelque faux ami ?

— Quel est ici l'aîné ? dit la voix assurée du plus jeune.

— C'est le premier Saint-Firmin.

— C'est donc à lui de parler avant tous.

L'aîné des Saint-Firmin avança les épaules, et roulant les gros globes de ses yeux sous la broussaille de ses sourcils, il s'écria :

— C'est mal choisir votre orateur. Dites-moi ce qu'il faut faire, et je le ferai. Sachez seulement que je me ferais tuer pour le bien de notre prince. Je suis un soldat et saurai obéir. C'est au capitaine de parler...

Il y eut un silence, puis quelqu'un dit à mi-voix :

— On vient vers nous.

Et le cercle s'étant brisé, chacun regarda un moment vers le Château.

Au bout de la longue allée verte, entre ses murs d'arbres énormes, par delà les bassins des Lézards et les degrés de Latone, sur sa terrasse merveilleuse, la demeure royale, dorée par le soleil couchant, ressemblait à une apparition.

Castréau, seul amoureux de la petite troupe, sentit son cœur se fondre de joie, à ce spectacle de beauté. Celui qui aime est reconnaissant à la nature de lui offrir, en surcroît de son bonheur, ces délices des yeux.

Les autres n'avaient de regards que pour cette silhouette d'homme pressé qui s'avançait vers eux. Personne ne le reconnaissait. A un moment, l'homme ralentit sa marche, parut regarder plus attentivement, et, sans saluer ni paraître ému de sa déconvenue, il rebroussa chemin.

— C'est un fou !

— Un espion !

— Un valet de Fleury !

A vrai dire, ce n'était qu'un homme égaré, mais sa venue eut pour conséquence de mettre en train les langues figées des jeunes conspirateurs.

— Il faut en finir, dit Gesvres.

— Il y a chasse demain, dit d'Epernon. C'est demain qu'il convient d'agir, au retour...

— Au retour !...

— Quel bon retour !

— Et quel bon tour !

Ils agitèrent diverses propositions, s'en tinrent à plusieurs projets, laissant au sort de décider lui-même quel serait le meilleur dans l'avenir, et ils songèrent à se partager, sur l'heure, les dépouilles de Fleury et de ses collaborateurs.

Ce fut à qui ne prendrait pas la guerre, ce fut à qui s'adjugerait les finances. Les plus gros gouvernements eurent du succès.

— Je me vois très bien présidant de mon lit les Etats de Bretagne, dit d'Epernon.

Il fallait trouver un moyen d'imposer à chacun une fonction quelconque, puisqu'ils étaient les seuls dignes de les occuper toutes et, de leur propre aveu, aussi peu compétents les uns que les autres.

— C'est-à-dire, expliquait Bonségur, que nous valons chacun n'importe quel ministre... Avec de bons secrétaires, nous nous en tirerons vite à notre honneur.

— Et puis, dit Puybarral qui avait enfin l'air d'être au courant de ce qui se passait, et puis, il ne s'agit pas de gouverner en ce moment, il s'agit de nous distribuer les places...

Et chacun d'approuver le bon cynique.

Saint-Firmin le jeune eut une idée : il prit son chapeau dans une main, celui de son frère dans l'autre, et dit :

— Voici. Dans ce chapeau, nous allons mettre nos six noms, dans cet autre, les ministères. Et l'on tirera en même temps un bulletin de chaque côté.

— Parfait ! Ce Saint-Firmin a du génie. Pour le récompenser, c'est lui qui tirera les noms et désignera les postes... Nous serons ministres de sa main.

Et l'on fit selon ce qu'avait proposé Saint-Firmin le jeune.

Les menins s'amusaient à la folie. Ils ne regardaient plus les bosquets avec effroi, et peu leur importaient les lointains promeneurs et le Château peint des couleurs du crépuscule. Ils jouaient.

Ils jouaient tous, sans malice.

Castréau, seul, ne riait point, et sentait son

cœur se serrer davantage à mesure qu'avançait cette étrange cérémonie. En quelles mains avait-il déposé son secret et les beaux projets de gloire de sa fiancée? Qu'allait-il advenir du roi s'il se laissait gouverner par ces maigres histrions ? Il était, lui, Castréau, seul coupable. Il aurait dû réfléchir davantage, dépeindre mieux aux yeux de Mlle de Monincourt le caractère et les capacités de ses amis... Mais que pouvait-il désormais? Il ne fallait point songer à abandonner la partie et à se faire traître,à nouveau, contre ceux, cette fois, qu'il avait lui-même entraînés et compromis. Il n'y avait plus qu'à pousser de l'avant et à prendre pour soi les plus grosses et les plus sages besognes.

— Les finances à d'Epernon... criait Saint-Firmin le jeune.

— Bravo ! Nous voici, désormais, à l'abri du besoin.

— La guerre... à Chateaufort...

— Le sort sait choisir ses noms, sinon ses hommes...

Chateaufort fit deux fois la grimace, puis se tint coi.

— Le Languedoc à... moi.

— Pauvre Languedoc !

— Laissez-moi faire. Je ne m'en tirerai pas us mal que Du Mesnil... J'ai déjà des idées.

— N'allez pas trop vite, mon frère.

— Le sceau, à toi, Puybarral.

— Eh ! eh !

— La Bretagne, Castréau.

— A breton, breton et demi.

— Premier ministre, Gesvres.

— Oh ! oh ! Bravo !

— Tiens, nous avons mal calculé ; il n'y a plus ien dans mon chapeau et voici, dans celui de non frère, le nom de Bonségur.

— Bonségur dormira.

— Merci, Messieurs, de votre cadeau.

— Il faut lui trouver quelque chose !

Et ils jonglaient avec des noms, avec des places, avec leurs rires que l'écho des arbres leur renvoyait.

VIII

LE DÉJEUNER DU BOIS DE MEUDON

Le jour désiré, redouté, luit enfin.

A neuf heures, les petits conspirateurs, mêlés aux autres invités, étaient réunis devant le château. Il faisait un clair soleil d'août, déjà chaud.

Dès la messe entendue, le roi s'en fut par le salon d'Hercule et les petits appartements, jusqu'à l'antichambre des chiens. Il tira de leurs armoires ses deux petits griffons favoris qui poussèrent de joyeux abois, et, prenant de l'avance dans l'escalier, annoncèrent leur maître aux sei-

gneurs qui l'attendaient dans la petite Cour des Cerfs, puis, les premiers, grimpèrent dans le carrosse du roi. Et tout de suite, le cortège se forma.

En tête, marchaient les sonneurs de cor, suivis de quatre piqueurs, le fouet sur la cuisse. Le roi avait un carrosse fermé, dont les fenêtres montraient, aux côtés de la silhouette élégante de Louis XV, les rieuses figures de trois de ses amis, taquinant les griffons aimés. Les autres caracolaient à droite et à gauche, des chansons gaillardes aux lèvres.

Puis venaient les carrosses des dames, et quelques autres cavaliers, parmi lesquels on remarquait le beau Castréau, et Chateaufort dont les regards se posaient alternativement sur toutes les personnes d'alentour, sur le ciel et sur le pavé de la route.

Couplés, les chiens couraient derrière, tenus par des valets à l'habit gros bleu, bottés, et dont la longue natte, à la chinoise, battait le dos et voletait.

Trois mules fermaient le cortège, portant sur un large bât les provisions du déjeuner. Vers mi-

di, la chasse devait s'arrêter dans une clairière du Bois de Meudon. Les trois mules trottaient, tintinnabulant, secouant le haut plumet blanc qui cimait leur front, et faisant sautiller le filet de cordes multicolores qui entourait leurs flancs.

Quelques manants, à l'appel du cor, s'en venaient écarquiller les yeux derrière les arbres de la route, et si l'on rencontrait, d'aventure, un carrosse, vivement, au risque de choir dans le fossé, il prenait la bordure, laissant la chaussée aux gens du roi.

Tout le monde avait l'air guilleret. On avait si bien choisi les invités parmi les plus jeunes favoris de la cour, qu'on n'apercevait pas une figure austère. Le roi lui-même, les doigts dans la laine soyeuse de ses griffons, semblait aller à une véritable partie de plaisir.

— D'Epernon, je suis content. Je ne sais si la chasse tournera à notre profit ou à votre dérision, mais il fait beau et j'ai déjà de l'appétit. Je voudrais être bientôt assis sur la mousse de la forêt, l'assiette en main.

Le royal désir fut saisi au vol par un des cavaliers qui le colporta :

— Le roi a faim, dirent les dames à mi-voix.

— Le roi a faim, crièrent les valets.

Et les mules secouaient la tête et faisaient sonner leurs sonnettes qui semblaient dire aux hôtes de la forêt :

— Le roi a faim ! a faim ! a faim !

Aussi l'on remit la poursuite du cerf à l'après-midi, et, dès la première clairière, les carrosses s'arrêtèrent, les cavaliers mirent pied à terre, et les basses branches de chênes se firent soudain porte-manteaux et se fleurirent, qui d'un cor, qui du tricorne d'une dame.

Une vaste nappe blanche fut tendue sur l'herbe, retenue aux quatre coins par des fioles ventrues, et le couvert fut vite dressé. Les valets tirèrent des malles, toutes constellées de gros clous dorés sur leur dos de cuir, les verres à pied, les carafes, les fourchettes, les assiettes d'argent, et les plats tout dressés : charcuteries piquées de feuilles de laurier, lapereaux lardés, volailles et pâtisseries. On coupa le pain, et de petits pots à sel furent posés de loin en loin.

Saint-Firmin l'aîné, préposé aux vivres, surveillait chaque détail, tandis que Gesvres et Bon-

ségur s'occupaient du roi et le faisaient asseoir sur un tertre de gazon taillé, dès la veille, en forme de fauteuil, et sur lequel on jeta, en présence de Louis, un châle de soie pourpre qui fit pousser aux dames de petits cris d'admiration.

— La forêt vous offre ce trône tissu de rayons de soleil.

— Charmant, tout à fait, tout à fait, dit le roi.

Il n'y avait pas de place désignée. On mit deux dames aux côtés du roi, deux autres en face de lui. Les hommes s'installèrent au hasard, à droite et à gauche. Il fut permis à Castréau de prendre place auprès de Mlle de Monincourt, dans un des bas-côtés.

Le hasard avait bien guidé le choix de leurs costumes : la robe de Mlle Louise et l'habit de Castréau étaient bleu clair, avec des ornements d'or. Tous deux, comme leurs compagnons, étaient coiffés en cadogans, et le ruban noir qui liait les cheveux revenait par devant se nouer sous le menton, ce qui isolait tout à fait gracieusement la tête et le cou du reste du corps.

Castréau portait une culotte couleur chaudron et des larges manches de son habit sortaient les

bras, serrés au poignet, de sa chemise de dentelle.

Les autres dames portaient des robes aux couleurs les plus variées, vieux rose à cravate bleu, chaudron et argent à cravate grise.

Et toutes les figures rasées des jeunes hommes aimables, toutes les têtes poudrées des jeunes femmes sous le petit chapeau de feutre incliné vers le sourcil droit, faisaient le plus charmant tableau du monde.

Aucune contrainte dans les discours ni dans les gestes. On était en récréation, le soleil brillait déjà haut à travers les chênes, et le roi faisait honneur aux mets et aux vins de France.

— Messieurs, je suis content de vous, dit-il d'une voix sincère.

Et le compliment satisfit tout le monde. L'heureuse digestion enlève, un moment, les soucis.

Dans le coin des amoureux, cependant, les pensées n'allaient point de pair. Tandis que Castréau fouillait l'avenir d'un œil inquiet, Louise de Monincourt montrait son ravissement, et à mi-voix, pour être entendue de son seul ami, elle disait :

— Voyez, voyez, Monsieur, comme déjà le roi s'habitue à la charmante domination des jeunes hommes, à ceux que toutes les duperies du passé ne figent point, à ceux qui entendent les clairs appels de l'avenir. Souriez, Monsieur mon ami. Sans doute, l'heure est grave, mais il ne faut pas la gâter par la crainte... Ce pâté est délicieux, ne trouvez-vous pas ? Les mets ont toujours la saveur que leur prêtent nos pensées du moment. Pour goûter l'existence, il ne faut pas être morose... Pour un peu, je chanterais.

— Gardez-vous-en bien...

— Cela me ravit, que les événements se précipitent ainsi. Le roi n'était pas si solidement enfermé. D'une chiquenaude, vous allez ouvrir la porte de sa prison. Regardez-moi, Monsieur Jean, et dites-moi que vous avez confiance en l'avenir et en moi.

Jean de Castréau fixa ses yeux sur ceux de son amie, mais il ne put pas ouvrir les lèvres pour dire les mots qu'on attendait de lui. Il bénit le sort qui, sous la forme d'un grand nègre aux yeux blancs, offrit au même moment des boîtes de pastilles à Mlle de Monincourt.

Il était à la torture ; que fallait-il dire et que convenait-il de cacher ? Sa sincérité naturelle le poussait aux plus noires confidences.

« Amie, le destin nous est contraire. Ces jeunes gens sur qui vous fondez l'avenir sont de médiocres sires indignes du pouvoir, et dont l'influence ne peut être que néfaste. Notre véritable devoir serait de les dénoncer et de tout avouer au roi, au risque d'être les premiers punis. Ecoutez ces rires, ces rires insensés !... »

Mais le roi riait aussi, et Castréau, seul clairvoyant, ne se sentit pas le courage d'affronter l'étonnement et peut-être la fureur de toute cette assemblée.

Le déjeuner, d'ailleurs, prenait fin. Le roi levait son verre où le soleil dorait le champagne.

— Messieurs, à la mort du cerf !

Ce fut le signal du départ. Les dames remontèrent dans leurs carrosses, les jeunes hommes sur leurs chevaux, le roi à leur tête. Et bientôt, la meute donna de la voix, et la chasse commença.

Menée gaillardement, elle dura quatre heures, le cerf se défendant comme un diable. Il fut enfin

acculé dans un ravin, non loin du village de Fleury, et toute la société ayant été prévenue, on sonna l'hallali.

La nuit tombait, une nuit qui allait être fort noire, car il n'y avait pas de lune.

Il y eut un petit colloque.

On engagea le roi à remonter dans son carrosse avec des amis de l'aller. Il ne fit aucune difficulté, et le cortège, au complet, prit une avenue déjà sombre.

On marchait au pas, de peur des fondrières.

Au premier carrefour, le carrosse du roi s'arrêta et se laissa dépasser, sous le prétexte de réparer une courroie. Il y eut un moment de confusion ; l'un des cochers des dames faisait mine de rester en arrière. Saint-Firmin l'aîné dut prendre sur lui de donner un ordre de la part du roi qui, assura-t-il, « voulait rester le dernier ».

Les menins furent enfin maîtres du terrain, et tandis que le reste de la chasse se perdait dans la nuit, à droite, du côté de Versailles, trois jeunes cavaliers, les deux Saint-Firmin et d'Epernon, montrant le chemin au carrosse du roi, prirent à gauche, vers Paris.

En face du roi, Gesvres discourait, taquinant tour à tour Bonségur et Castréau ; Chateaufort riait nerveusement et tambourinait sur la vitre. Le roi chantonnait, Azor et Fox endormis sur ses genoux.

— Où sommes-nous donc, amis ? On n'y voit goutte.

Personne ne sut que répondre.

— Dormez-vous ? Et pourquoi n'allume-t-on pas ?

Le rire pointu de Chateaufort perça seul le silence. Bonségur tremblait. Gesvres préparait une fusée d'esprit.

Alors Castréau crut qu'il lui appartenait de sauver la situation par quelques paroles un peu graves :

— Sire, commença-t-il, vous êtes au milieu d'amis qui veulent travailler à votre gloire. Il vous appartient de les juger. Mais ils ont cru bien agir en essayant de vous tirer soudainement d'une funeste domination. Le roi de France, Sire, doit être le maître. Dès demain, vous pourrez le devenir...

— Où sommes-nous ? répéta le roi, tandis que

Fox grondait sourdement à quelque caresse trop brutale.

— Castréau est complètement fou, s'écria Gesvres. Les amoureux sont tous ainsi. Il s'agit d'une escapade qu'il ne faut pas prendre au sérieux.

— Sire, notre journée sera complète et vous serez content de nous.

— Et nous de vous, Sire, glapit Chateaufort.

— Tout cela est bel et bien, Messieurs mes bouffons, mais je serais fort satisfait d'être tenu au courant, par le menu, de tout ce que vous avez machiné autour de moi. Et d'abord, où allons-nous ?

— A Paris, dit Castréau.

— Mais encore ?

— Au Louvre, au milieu de vos sujets.

— Et qu'arrivera-t-il demain ?

— Ce qu'il vous plaira d'ordonner qu'il se fasse.

— Et qui m'aidera dans ma tâche ?

— Nous tous, pour le bien du royaume.

— La plaisanterie passe les limites, et vous verrez que Fleury sera furieux.

— Sire, secouez le joug du cardinal ridicule...

A ce moment, le bruit des vitres secouées et des roues du carrosse sur le pavé couvrit la réponse du roi et annonça qu'on avait regagné la grande route.

Il y eut un long silence.

— Messieurs, je vais dormir, dit enfin le roi, vous m'éveillerez aux portes du Louvre, pour que j'aie au moins l'air d'être de la comédie et que j'y joue mon rôle convenablement.

Et il fit comme il avait dit. Malgré les cahots, le grincement des essieux et le tapage du fer des chevaux sur le pavé, le roi Louis, par lassitude ou nonchalance, s'assoupit tandis que ses petits amis, lancés à corps perdus dans leur aventure, songeaient, selon la mesure de leur esprit, aux conséquences prochaines de leur petit coup d'Etat.

Bonségur s'exaltait, Gesvres devenait sérieux, Castréau reprenait courage, mais Chateaufort, tout en continuant de sourire par saccades, sentait une sueur froide lui mouiller les omoplates et descendre le long de son échine.

Aux côtés du carrosse, droits sur leur selle,

les deux Saint-Firmin roulaient de terribles yeux dans la nuit, forts de leur mission, tandis que d'Epernon faisait caracoler sa jument blanche en avant et fredonnait un air de chasse.

A l'entrée du pont de Sèvres, il fallut, pour passer, prononcer le nom du roi. Dans Boulogne, le guet insista pour voir la figure du royal voyageur, le sergent pencha son falot par la fenêtre et ne fut pas long à se convaincre. Il salua, s'excusa, et le carrosse reprit sa course. Jusqu'aux portes de Paris, il n'y eut plus d'incident.

Sur le pavé de la ville, à mesure qu'on s'approchait du Louvre, les pensées des jeunes conspirateurs sautaient à l'unisson du carrosse :

— Fleury en fera une maladie...

— La grandeur de la France...

— Je mettrai Castréau dans ma poche...

— La gloire et la fortune...

— Pourvu qu'on ait tout prévu...

— Que je voudrais être à demain, chez moi...

— C'est très amusant...

— Ministre, ministre, je vais être ministre...

— Ce que je vais les humilier, tous !...

A la blafarde clarté des lanternes de Paris, o pouvait, tous les cent mètres, apercevoir le fro serein de Louis XV.

Le roi dormait, sans inquiétude. Il avait co tume de s'en remettre au destin et à ses serv teurs.

A cent toises du Louvre, d'Epernon arrêta bru quement son cheval et cria aux Saint-Firmin :

— Aurait-on commandé un régiment pour re cevoir le roi ?

— Pas que je sache !

— On nous attend ! Qui donc a prévenu ce co lonel ?

— Cela flaire la traîtrise !

— Il est trop tard pour reculer, dit Saint-Fir min l'aîné.

— En avant donc, et soyons crânes, dit le plus jeune, éperonnant son cheval.

Le carrosse, qui avait ralenti un moment, reprit le trot, et l'on s'avança gaillardement vers la troupe qui stationnait aux portes du Louvre.

A l'approche du carrosse, la troupe montée, qu'avait signalée d'Epernon, s'ouvrit, partie à droite le long du quai, partie le long des murs du

palais. Des officiers parurent qui, après avoir salué la voiture du roi, se mirent à ses côtés, serrant de près les Saint-Firmin et d'Epernon qui n'avaient pas prononcé une parole ni pu faire le moindre geste de résistance.

Et le carrosse reprit le trot sans que personne en eût donné l'ordre au cocher.

Dans la voiture, on était atterré.

Comme le roi ne s'était point éveillé, on n'osait parler tout haut, mais, dans ces moments-là, point n'est besoin de longs discours pour se sentir en communion de pensée.

— Nous sommes trahis, disaient les mains fébriles de chacun.

— Nous sommes joués indignement, disaient les yeux en colère.

— Le traître sera puni, frappaient les talons.

Tout à coup, Gesvres regarda ses voisins et murmura :

— Qui de vous a vu Puybarral ?

— Puybarral n'est pas venu à la chasse.

— C'est lui.

— Il n'est pire eau... articula Chateaufort, mais la fin du proverbe lui resta dans la gorge.

A la vérité, il ne pouvait maîtriser d'excessifs battements de cœur.

Ses compagnons n'étaient pas moins troublés.

— J'aurais juré que Puybarral était un honnête homme, dit Castréau.

Dans le moment même où chacun pensait à sa propre sécurité, Castréau regardait au fond de l'âme. Il dit tout haut sa pensée. La nuit l'étreignait et les lueurs passagères des torches le blessaient comme un fer ennemi qui vous menace, tour à tour, et vous pénètre.

Le carrosse allait son train le long de la Seine.

Le roi n'entendait pas la rumeur des cavaliers sur le grès des rues, il ne voyait pas les lumières des boutiques ; il traversait en un rêve sa bonne ville de Paris, et il ne put, ainsi, prendre souci de ce qui survenait.

A neuf heures, le carrosse tourna brusquement sur la droite, traversa un pont de bois sonore, passa sous une voûte, et s'arrêta dans une cour que des torches nombreuses éclairaient.

La troupe était restée dehors.

Le roi s'éveilla dans le Donjon de Vincennes,

ais ce n'était point à cet endroit que pensaient
mener ses petits amis.

Au milieu des gardes, un vieillard vêtu d'une
be rouge, sans même prendre garde aux jeunes
ns, accueillit Louis XV avec une profonde ré-
rence.

C'était le Cardinal Fleury.

IX

LE SOUPER AU DONJON DE VINCENNES

— Monsieur le Gouverneur est servi ! dit un capitaine qui cachait mal son émotion.

Les jeunes hommes obéirent et furent bientôt assis, au hasard de l'entrée, autour d'une table carrée, dans une salle sans ornement et chichement éclairée. Et l'on commença de les servir.

Que peut faire l'émotion contre la jeunesse et son appétit ? Les conspirateurs déçus se mirent, sans façons, à manger, à causer.

— Voilà qui fut fort bien ordonné, remarq d'Epernon. Il est notre maître, à jamais, ce qui a su prévoir que nous souperions à cette ta aujourd'hui...

— Il est le nôtre, observa Castréau, parce qu fut toujours le sien depuis qu'il se résolut à p venir.

— Nous aurions dû copier son histoire.

— Nous la ferons lire à nos petits-enfants.

— S'il fit son chemin, il y mit du temps.

— Gesvres, racontez-nous donc cette histoi que vous avez l'air de si bien savoir. Instruis nous, s'il en est temps encore.

— Peine perdue. Mais l'histoire vaut par el même, et je la tiens de mon cousin, le duc Saint-Simon. Tout le monde sait le commen ment, et combien de temps l'abbé Fleury, ma gré son agréable visage et son ardent désir d'a river, languit après un évêché. Sans l'avoir j mais vu, le Grand Roi ne l'aimait point, assurait qu'il fréquentait dans les trop bonnes compagnies. Trop de gens, surtout, lui parlèrent de ce petit abbé. Le Père de La Chaise, lui-même, confesseur du roi, y échoua. M. de Paris ne

réussit pas davantage. Notre pauvre abbé fut contraint de retourner dans sa province. Son père était collectionneur des décimes du diocèse de Lodève. Le cardinal Bonzi, par ses valets avec lesquels il vivait volontiers, fut le premier protecteur du petit Fleury. Il le fit chanoine de l'église de Montpellier, puis n'eut de cesse qu'il n'obtînt pour lui une charge d'aumônier du roi. Cela se fit. On en cria fort, mais...

— Mais on s'accoutume à tout.

— Et Fleury, modeste, habile, à mesure qu'il avançait, avait l'air de s'effacer davantage. Sa figure plut à tout le monde. Il fut souffert, il fut admis. Il se donna, en hommes et en femmes, d'illustres amis, dans le ministère et dans les meilleures places. Il était reçu chez M. de Seignelay, il ne bougeait de chez M. de Croissy, de chez M. de Pompone et M. de Torcy, où, à la vérité, il était, comme ailleurs, sans conséquence, et suppléait souvent aux sonnettes avant qu'on en eût l'invention...

— Oh ! Charmant ! Piquant !

— Méchant !...

— Il voyait extrêmement les Noailles, les Villeroy, le maréchal de Bellefonds, le vieux Villars, Mme de Saint-Géran, M. et Mme de Castries. Il passait une vie très agréable, et, sans doute, fort honorable. Pour ce qui est de l'ecclésiastique, il eut lien d'amitié avec les plus distingués aumôniers du roi, comme l'abbé de Saint-Luc, et d'autres de son métier qui lui faisaient honneur. Quoi qu'il en fût, il continuait de piétiner. Enfin, Fréjus vaqua, Fréjus à l'autre bout du royaume; c'était bien loin, pour un homme si pressé de parvenir, et qui sait que l'on ne parvient qu'à la cour.

— Mais c'était un évéché !

— Mais c'était un évéché ! M. de Paris, bravement, en reparla au roi qui fit sa mine habituelle, vis-à-vis de quoi il n'y avait plus qu'à se retirer en bon ordre. Mais M. de Paris insista, persista, et le roi, d'impatience, s'écria :

« — Eh bien, Monsieur, vous le voulez donc que je fasse l'abbé Fleury évêque de Fréjus, et, malgré toutes les raisons que je vous ai dites et redites, vous insistez sur ce que c'est un diocèse en pays perdu. Il faut donc vous céder, pour

n'être plus importuné, mais je le fais à regret, et souvenez-vous bien, je vous le prédis, que vous vous en repentirez. »

Ses craintes se réalisèrent, puisqu'en fin de compte le trône du grand roi devait échoir à M. de Fréjus.

Castréau écoutait et remuait la tête.

— Monsieur le Cardinal est un homme, dit-il enfin, et nous ne sommes qu'enfants à la mamelle...

Les frères Saint-Firmin montraient un admirable appétit. Leur âme simple ne leur présentait nul reproche, et ils ne songeaient point aux conséquences de leur escapade. Ils entendaient mal le discours de Gesvres, mais l'observation de Castréau les réveilla de leur bonne torpeur.

— Hé là, cria l'aîné, parlez pour vous, ami, j'ai fait campagne et mon frère avec moi. Des coups que nous donnâmes, notre nourrice eût été fière, — nous avons eu la même, — mais elle n'était point là.

— Il ne s'agit pas toujours de donner des coups, reprit Castréau, mais quelquefois d'en pa-

rer. Et, si nous sommes prisonniers ce soir, il faut bien avouer que c'est par la faute de notre étourderie.

— Qui vous dit que nous soyons prisonniers? Nous soupons joyeusement, et, notre hôte étant absent, nous faisons galamment son éloge. Nous voici donc à Fréjus...

— N'allons pas si vite, dit Gesvres. Le nouvel évêque se fit un peu tirer l'oreille pour regagner son diocèse. Il fallut pourtant s'y résoudre. Versailles, pendant dix ou quinze ans, l'oublia. Lui, ne l'oublia pas un instant. Il s'instruisait, se maîtrisait, se préparait. Comment il devint précepteur du Dauphin, vous le savez tous, et depuis combien de temps il nous gouverne, vous en êtes instruit aussi bien que moi.

— Ce vin est tout à fait exquis, dit Bonségur. Je lève mon verre à qui nous l'offre. A notre maître le Cardinal Fleury, à son avenir...

— Et à notre confusion, ajouta le mélancolique Castréau.

Saint-Firmin le jeune, heureux de voir que l'aventure, provisoirement, tournait à la joie, se

eva, le teint fort coloré, et entonna une chanson lont chacun, le scandant de la tête, reprit le re-rain...

Allons, soyez sage,
Voici votre cage,
Favori, canari,
Votre maître est Fleury.

X

L'ENTHOUSIASME

Pour les dames, le retour à Versailles s'était passé le mieux du monde. Les dames qui ne se sont pas quittées d'une journée ont tant de choses à se raconter... Il y a toujours un commérage qu'on a oublié, une médisance en retard. Si bien que le chemin se fit en un instant, et que personne ne prit garde à l'absence du roi. Il avait, du reste, l'habitude de fausser compagnie à ses hôtes, et souvent, il s'arrêtait aux écuries. Après un moment d'attente polie, les dames qui habitaient le château descendirent de carrosse, tandis

que les autres, prenant congé, se firent conduire chez elles .

C'est à ce moment que Louise et Thérèse songèrent à examiner un peu gravement la situation. Pendant tout le trajet, plus énervées encore que leurs compagnes, elles avaient bavardé à tort et à travers et pour ne point pleurer.

— Que va-t-il arriver ? se demandait Louise de Monincourt, toute droite, les yeux tournés vers le château.

— Que va-t-il arriver ? se demandait Thérèse de Bonségur se caressant les mains par habitude et n'osant pas trop regarder au dehors.

Jusqu'à l'hôtel de Bonségur, elles ne dirent mot et se mirent à table en silence. Cependant, il fallait bien parler... Le souper tôt fini, Thérèse fit mine d'aller vers son épinette...

— Que va-t-il arriver? dit enfin, tout haut, Louise à sa cousine qui, s'irritant et chassant l'inquiétude qui la glaçait, s'écria :

— Bah ! Cela n'a aucune espèce d'importance ! Il n'arrivera rien ou pas grand'chose, et cela ne vaut pas la peine d'y penser.

— Ce n'est pas mon avis, ma cousine. Je ne

sais ce qu'il adviendra, mais il ne peut advenir que de grandes choses. Lisez notre histoire : les moindres déterminations sont grosses de conséquences. Quand le roi se résoud à ne pas vivre au jour le jour, et le lendemain à l'image de la veille, quand il se donne une tâche noble et n'a de cesse qu'elle soit accomplie, on peut tout attendre...

— Attendons !

— Oh ! Thérèse, sur quel ton dites-vous cela ? Il ne faut pas croire que vos amusements en seront dérangés. Au contraire. Ce seront des amusements un peu plus relevés, voilà tout...

— Me voici consolée.

— Je vous ennuie. Vous n'aimez point à raisonner. Moi non plus, mais je m'y force. Je préférerais agir. Mais, femmes, il nous faut contenter du rôle, à côté, des confidents de tragédie.

Agissez donc enfin, Madame, en souveraine.

— Dans les tragédies, il n'y a jamais qu'un confident, toujours écouté. Les poètes arrangent la vie au mieux de leurs intérêts. Ici, pour un prince, il y a cent courtisans, avec, chacun, deux

opinions, selon que le soleil luit clairement ou qu'il pleut.

— Qu'importe ! Il faut se mettre à part, sortir du rang, et surtout n'avoir qu'une foi. Quelle force on a au cœur, lorsqu'on est poussé par un souffle puissant ! Et quelle joie ! Suivre une grande idée, avoir le sort dans son secret, et croire en soi : toute la vie est là. On n'est pas ici-bas pour jouer à cavagnole et faire de jolis gestes à la promenade, pour amuser de jeunes hommes...

— Ce qui peut cependant mener à un bon mariage...

— Il faut croire, croire, croire.

— A qui, à quoi ?

— A tout : à l'avenir, aux hommes, à Dieu !

— Vous oubliez le roi, ma cousine.

— Non, car il résume tout, l'avenir, les hommes et notre salut.

— Et dire qu'il ne s'en doute pas !

— Il le saura, et le beau contentement qu'il en ressentira nous sera déjà une récompense merveilleuse.

Louise de Monincourt avait, à la vérité, le vi-

sage illuminé, et ses yeux en disaient plus long que les mots qu'elle prononçait. La foi, chez les jeunes gens qui ne savent pas l'étayer à l'aide des matériaux que l'expérience accumule chaque jour en nous, est un rayonnement. Elle étonne autrui, elle réchauffe les âmes les plus réfractaires. Thérèse, malgré les petites phrases qu'elle lançait, commençait à ressentir une impression bizarre. Ses lèvres, qui tremblaient, se turent enfin.

Il y eut un silence.

Les deux jeunes femmes ne se regardaient pas. Thérèse, figée, attendait. Louise suivait son beau raisonnement.

— Avez-vous quelquefois, dit-elle tout à coup, regardé les étoiles ?

— Sans doute...

— Et songé à la superbe harmonie qui règne entre elles. Nous autres, infiniment petits, que n'imitons-nous les étoiles que l'on dirait mises là-haut pour nous instruire ?...

— Quel orgueil, ma chérie ! mumura Thérèse qui venait de se ressaisir et qui termina sa phrase par un petit ricanement.

— C'est donc que vous ne me comprenez pas dit lentement la jeune fille qu'un peu de mélancolie traversa un instant.

Mais elle chassa vite cette impression et, prenant les mains de sa cousine, elle ajouta :

— C'est que vous ne me comprenez pas encore Mais vous verrez, vous verrez ! Ah ! si l'on pouvait entraîner à sa suite tous les jeunes gens qu'on aime. Quel élan ! Quelle ardeur ! Quelle gloire ! Aller tous ensemble, les bras tendus, et visage souriant...

Sous les doigts fiévreux de la jeune fille, les mains de Thérèse tremblaient. Mais ni l'une ni l'autre ne s'en apercevait, car l'esprit de chacune était tourné vers un avenir différent.

Elles parlèrent encore longtemps, sans se comprendre... Thérèse, qui en savait plus que sa cousine, usait tour à tour de l'ironie et de l'indifférence. Parfois, elle se surprenait à approuver les enthousiasmes de Louise, puis, vite, elle aiguisait un mot méchant, qu'elle lançait à sa cousine.

Mais la foi, en pleine action, rend invulnérable.

Louise de Monincourt, du fond de ses yeux noirs, ne voyait que son beau rêve, et, au milieu du silence de la maison, n'entendait que ses propres paroles que lui rapportaient en écho les belles voûtes sonores de son cœur.

XI

LE CONCERT DE LA REINE

A une heure après-midi, le lendemain, il y avait concert dans le salon de la Paix. Un clavecin, au milieu de l'assemblée des tabourets, égrénait déjà quelques notes grêles, et, tout près, une harpe laissait le soleil jouer avec ses cordes d'or et avec les cheveux de la sirène qui s'y trouvait sculptée. Les musiciens accordaient leurs violons.

On arrivait.

Un seigneur chamarré indiquait les tabourets et les banquettes. Les trophées en cuivre doré

animaient les hauts murs froids et se multipliaient dans les glaces, accompagnés de six bustes d'empereurs romains dont les têtes sont en porphyre et les corps en marbre de couleur. Au dessus de la cheminée, en campan vert, entre deux vases antiques, se dressait, depuis quelques mois, le grand tableau de Lemoine, « Louis XV donnant la paix à l'Europe ».

L'arcade qui fait communiquer le salon de la Paix avec la Galerie des Glaces était fermée par un grand châssis peint et le plafond de Lebrun montrait aux nouveaux venus qu'on était ici dans le séjour des grâces et du plaisir.

Précédée de son chambellan, suivie de quatre dames d'honneur, la reine entra, sortant de ses appartements.

Elle marchait lentement, alourdie, et paraissait soucieuse. Cependant, vite, elle mit sur son visage le masque qui convient à une souveraine accueillante. Ses beaux yeux noirs s'animèrent et ses lèvres sourirent. Elle n'était point belle, mais que son visage avait de bonté et de douceur ! On s'inclina devant elle; elle regarda chacun, tour à tour, ne marquant point de différence

entre ses hôtes, ni de préférence. Elle portait une robe de taffetas bleu, sur grand panier ; un simple collier de perles ornait son cou largement dégagé. La bonté est timide et risque souvent d'être confondue avec la coupable insouciance.

Avant de s'asseoir, la reine Marie osa cependant porter ses regards jusqu'au marbre vert de la cheminée, jusqu'à la Cléopâtre que le sculpteur Julien a imitée de l'antique et qui met ici son geste blanc, enfin, jusqu'au tableau de Lemoine. Ce qu'elle préfère dans Louis XV, ce n'est pas le roi, sans doute, quels que soient les attributs dont on l'orne, mais l'homme lui-même, son jeune mari, le père du petit dauphin. Cependant, quel frémissement profond parcourt tout son corps, rien qu'à voir sur une toile la représentation de l'être qu'elle aime si profondément et dont elle commence à ressentir la froideur.

Il y a déjà, par le château, beaucoup d'images du roi. Elles les aime toutes et, en particulier, le Louis XV de Rigaud, si merveilleusement beau avec sa couronne, son sceptre, et les fleurs de

lys de son manteau, et la vigueur de son corps de royal adolescent. Elle le considère avec des yeux d'amante. Mais c'est comme une mère qu'elle regarde tous les « Louis XV enfant » qu'on voit dans les salons et les galeries, et jusque dans sa chambre. Elle est l'aînée du roi, et, dès le premier jour, s'est éprise de lui, en mère respectueuse et du commun à qui le destin aurait donné un roi pour enfant.

En ce moment, elle se sent très loin de lui, à jamais séparée.

Qu'importe à ce jeune prince prestigieux, qu'elle lui ait donné trois filles et un fils, et qu'elle soit à la veille d'être mère à nouveau ! Il chasse. Que lui importe qu'on se pâme à sa vue ou même, simplement, à la vue d'un de ses portraits ! Il chasse. Que lui importe que la reine ne soit pas heureuse, et s'en rende compte chaque matin davantage ! Que lui importe qu'on en fasse, autour d'eux, la remarque ! Il chasse, il chasse, il chasse.

Habile cavalier, il n'est heureux qu'à cheval, galopant sous bois à la poursuite du cerf, ou, en plaine, courant le lièvre derrière l'aboi des

chiens excités. Son instinct le pousse à tuer, à voir mourir les bêtes. Son cœur bat au spectacle de quelque animal éventré, chienne ou biche. Le sang qui coule, un être qui hurle ou se lamente, les cors qui sonnent l'hallali, les arbres qui forment la haie, respectueusement, ses amis qui le louent : le roi est satisfait. Il regarde, il s'anime, il sourit. C'est un autre homme.

C'est un autre homme, la reine le sait, la reine l'a vu ainsi, un soir, et cette apparition reste douloureusement gravée dans sa mémoire, car c'est cet « autre homme » qu'elle adore, un jeune prince qui fredonne et sourit en flattant de la main sa monture.

La reine regarde le portrait du roi, si beau, si froid et couronné d'orgueil. Et la reine soupire. Les mains sur les bras de son haut fauteuil, elle regarde son passé, ce merveilleux passé de quatre années qu'aucun de ses rêves de jeune fille n'avait osé prévoir, et qui fit naître tant de jalousies.

Le marquis d'Argenson est debout derrière elle, et six dames d'honneur, de chaque côté, l'enca-

drent, toutes droites dans leurs robes aux couleurs en harmonie avec la toilette de la reine et toutes décolletées selon la ligne arrondie, à la mode, qui découvre la poitrine d'une façon si simple et si charmante.

Cependant, le concert est commencé. Les violons viennent de jouer un spirituel rigodon de Rameau. De discrets applaudissements se font entendre.

Des murmures, tout de suite, bourdonnent de groupe en groupe. Les uns se penchent vers les autres, et les yeux de chacun, tour à tour, la fixent, elle, la reine, mais pas à la façon habituelle. On la regarde avec plus de curiosité que de respect. Son cœur bat plus fort. Personne, autour d'elle, ne lui adresse la parole. Elle se trouble. Qu'y a-t-il donc ? Il s'agit certainement du roi... Elle ne l'a point vu ce matin. Elle ne l'a point vu la veille. Cependant, la chasse devait avoir lieu tout près, dans les bois de Meudon... Serait-il donc arrivé malheur au roi ? Le cœur de la reine se serre... Elle va parler, s'enquérir...

Mais les musiciens, en sourdine, préludent à

une gavotte si menue, si mignonne, si imprévue au milieu des préoccupations, que tout le monde s'arrête de chuchoter et que l'étonnement se change vite en un sourire qui va de visage en visage comme ces masques gracieux que l'on adopte pour danser.

Et l'assemblée se console. Ce n'est en somme qu'une escapade ; le roi et ses amis reviendront ce soir et l'on rira de la peur qu'on a eue. Il ne faut point s'émouvoir trop longtemps. La vie est une gavotte qui se prolonge — oh ! très peu, trop peu, — et durant laquelle il convient de faire de jolis gestes et des mines gracieuses. Dansons, rions, aimons...

Séparées, à dessein, sans doute, l'une de l'autre, les deux cousines, Thérèse et Louise, ne parviennent pas à sourire tout à fait et la reine, en quête de confidences, remarque leur visage soucieux.

La gavotte, qui avait commencé en sourdine, finit de même, si bien qu'elle était terminée depuis un moment sans que personne s'en fût aperçu.

La reine sortit la première de sa rêverie an-

xieuse et fit un signe à Mme de Revel qui, étant de semaine, se trouvait la plus rapprochée des dames du palais.

— N'étiez-vous pas à la chasse du roi, hier?

— Oui, Madame, j'y fus.

— Comment se montra le roi ?

— Très gai.

— A-t-on de ses nouvelles, aujourd'hui ? Est-il au château ?

— Non, Madame. Il n'est point rentré, ni aucun de ses compagnons. On dit qu'ils sont tous partis pour Paris.

— Pour Paris ! Voir les comédiens, sans doute ?

— Non, Madame...

La reine, étonnée de cette prompte réponse, et si assurée, voulut en savoir davantage, pour sa propre quiétude, et surtout à cause de tous ces regards curieux qu'elle sentait obstinément tournés vers elle.

Mme de Revel dit ce qu'elle savait, qui n'était pas très clair : le roi et ses amis étaient brusquement partis pour Paris, et le cardinal Fleury, averti, sans doute, les y avait devancés.

— Le Cardinal est de la partie ? dit la reine. Alors il ne se passera rien qui ne soit à sa convenance...

Le mot, prononcé à haute voix, fut entendu de toute l'assemblée, et Louise de Monincourt sentit que les battements de son cœur se ralentissaient, et qu'elle allait certainement tomber à demi-morte au milieu de l'assemblée. Dans ses poings serrés, ses ongles meurtrirent sa chair, et la jeune fille se redressa dans son raide corsage de soie rose, tout de suite désireuse de chercher qui avait bien pu trahir le secret des menins du roi, qui avait pu avertir le Cardinal Fleury.

« Ainsi, songeait Louise de Monincourt, le Cardinal Fleury, celui-là même contre qui s'était ourdie la conspiration, avait été le premier averti, et la pauvre reine s'en réjouissait. C'était pour elle, autant que pour le roi, qu'on avait tenté l'aventure... Le départ de Fleury, c'était la reine redevenant l'épouse du roi, la mère de son peuple... Elle ne comprenait pas... Ainsi, la conspiration avait été mise en échec par une autre conspiration. »

Louise de Monincourt cherche autour d'elle. Il faut qu'elle trouve tout de suite !

Ses yeux s'arrêtent sur sa cousine qui a son joli visage persifleur habituel. Mais, en même temps, du fond de sa mémoire, s'avance la silhouette d'un homme aux regards fuyants qui vient se pencher sur l'épaule de la jeune femme. Et Thérèse se retourne et se met à rire tout haut. Louise reconnaît la vision : c'est Chateaufort et la scène de l'autre soir. Et la jeune fille entend, oui, elle entend nettement les rires mêlés, les rires diaboliques de Thérèse et de Chateaufort... Le mal vient d'eux. Louise détourne son visage de ce spectacle douloureux. Ah ! comme il ferait bon sortir de cette salle, aller se cacher et pleurer, pleurer toute seule...

Mais voici qu'un nouveau bruit circule : M. de Marini est entré qui a dit un mot à une dame, et maintenant c'est une rumeur qui vient jusqu'à la reine, la dépasse, arrive jusqu'à Louise.

— Le Cardinal est de retour ; il est furieux et ne le cache point.. Il faut s'attendre aux plus grandes sévérités...

La reine est triste. Elle n'ose s'informer davantage. La nouvelle lui suffit. Elle a, tout haut, approuvé le Cardinal, et voici qu'on annonce déjà des violences de sa part... Toujours punir, pourquoi toujours punir ?

Le concert va s'achever.

Personne n'écoute le dernier morceau, une belle fugue de Bach. On va servir des gâteaux et des confitures. Des domestiques vont entrer avec des fioles d'Alicante. Mais la gourmandise le cède, par avance, à l'émotion. On ne pense qu'à échanger ses impressions et à se rendre aux nouvelles.

La reine aussi a besoin d'être seule. Elle ne retient point ses hôtes.

Même, la voici qui, d'un geste las, se retire dans ses appartements.

A peine a-t-elle quitté la salle, accompagnée des dames de sa suite, qu'un brouhaha enveloppe toute cette société polie. Les cannes s'agitent, les fourreaux des épées s'entrechoquent, les robes qui se touchent semblent chuchoter entre elles, les seins palpitent dans leur cadre de dentelle légère.

Chacun a son opinion, puis en change ; c'est une

aimable jonglerie. On approuve Fleury, on s gausse de lui ; on se moque des menins, on le admire. On a peur des conséquences, on l appelle à grandes clameurs. Un petit vent d folie passe sur toutes ces têtes échauffées. On v même jusqu'à se prendre au sérieux, l'espac d'un instant.

— Eh ! monsieur, ne dirait-on pas que vous êtes pour quelque chose ?

— Qui vous dit que je n'en fus pas ?

— Votre habituelle prudence m'était une ga rantie...

— Il est des moments où il convient de jete le masque.

— Prenez garde ! A se découvrir, on risque de s'enrhumer.

— Ce que Gesvres et d'Epernon ont ébauché, c'est à nous autres de le mener à bonne fin. Tout n'est pas dit.

— Il n'y a même rien de fait...

— Qui sait ?

— Le mouvement est donné. Nous sommes sur une pente.

— Glissante...

— Gare aux chutes !...

— Il vaut mieux tomber une fois, puis se relever, que d'être à plat ventre sa vie durant.

— A qui en avez-vous, Monsieur ?

— Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Les dames n'étaient pas moins nerveuses. Mais, plus fines, elles parlaient d'autre chose.

— Mme de Mauveron a pris le pas sur la marquise de Frésine...

— C'est à n'y pas croire !

— Bah ! C'est comme cela qu'on se fait remarquer, et que l'on se pousse, à la cour.

— On s'y pousse comme on peut...

— Et l'on vous y maintient comme il est juste.

— Mais, Madame ?

— Mais, Madame, je ne parle pas de vous...

— Et vous faites au mieux...

Puis c'était un tabouret usurpé, une robe trop large, une chaise portée trop avant dans les appartements...

Peu s'en fallut que des gifles ne fussent échangées parmi les hommes et que les dames ne se servissent de leurs ongles.

Thérèse de Bonségur s'attardait dans les groupes en quête de plus précises nouvelles.

— Mais, dans tout cela, vous ne nous dites pas ce qu'est devenu le roi ?

Il se fit un silence.

— Le roi ! Mais il chasse ! dit M. de Marini.

— Il chasse. Ah ! très bien.

Et l'on rit à la ronde, et les querelles s'apaisèrent.

Louise de Monincourt restait à l'écart. Qu'avait-elle à faire avec tous ces gens qui discutaient sans comprendre, qui jugeaient sans savoir, puis riaient sottement ?

Quand on prit le chemin de l'escalier, elle suivit, l'esprit ailleurs. Sur les marches, comme elle allait seule, elle fut en proie aux marchandes embusquées.

— Allons, ma petite demoiselle, arrêtez-vous, achetez-moi un beau chapelet, cela vous portera bonheur !

— Une médaille ?

— Le portrait du roi ? Qui n'a pas le portrait du roi ? clamait le marchand de gravures.

— J'ai des bracelets, des bagues, des colliers.

Allons, belle demoiselle, lorsqu'on est jeune, il faut se parer.

— Qui veut des bonbons, des bonbons ?

Mais Louise est sourde, Louise ne voit rien ni personne. Louise pense que l'avenir est tout bouleversé et que, par delà ces décombres, il va falloir échafauder autre chose.

XII

LA BONTÉ DE LA REINE

Quand Fleury sut qu'on désirait le voir, il ne se fit point attendre, et, dès le seuil franchi, il s'enquit vivement de la santé de la reine.

— Mon cher Cardinal, je vais le mieux qui se puisse...

— Me voici rassuré.

La reine, de sa chaise longue, fit signe qu'on se retirât, puis :

— C'est de vous que j'entendais parler. Ce voyage imprévu ne vous a-t-il pas fatigué ? Nos jeunes gens, me dit-on, vous obligent à des tra-

vaux dont vous n'avez que faire, et qui vous distraient de vos soucis plus importants. Dieu merci, tout va rentrer dans l'ordre et le roi vous devra de nouvelles obligations. Nous ne saurions trop nous louer du bonheur que nous avons de vous avoir près de nous.

La reine ne faisait jamais de longs discours, mais, cette fois, elle s'était juré de gourmander ses propres sentiments et de parler avec une respectueuse fermeté au Cardinal qu'elle craignait et qui n'était pas de ses amis.

Le Cardinal posa son manteau de pourpre sur un tabouret, et, s'étant rapproché de la reine, il s'assit et croisa les doigts sur ses genoux, en un geste familier, puis, haussant les épaules, il eut un sourire dédaigneux et dit :

— Je vois, Madame, que l'on vous a déjà raconté la trop célèbre conspiration des marmousets.

— Des marmousets ?

— Comment pourrait-on nommer autrement cette assemblée de jeunes sots ?

— Ils voulaient sans doute s'amuser...

— Oui, s'amuser à m'exiler...

— Quelle absurde audace ! Ils savaient pourtant qui vous étiez et que vous ne laisseriez point cette comédie s'achever.

— Ils avaient presque convaincu le roi.

— Il n'en fut rien, croyez-le. Le roi sait ce qu'il vous doit. C'est vous qui l'avez fait ce qu'il est. Il me le répète à tout propos, et je ne manque point d'être de son avis.

— On se fatigue un jour de son vieux maître.

Fleury se tut. La reine était un peu décontenancée par l'insistance du Cardinal. Le petit carlin de la reine, couché sur un tapis rond du parquet, bailla. On entendit le tic-tac grave d'une horloge. La reine, prise de peur, ne pouvait plus prononcer un mot.

Le Cardinal Fleury savait, mieux que quiconque, arrêter une conversation. C'était une des habiletés de ce diplomate. En deux répliques, il refroidissait son interlocuteur et lui faisait oublier ses meilleurs arguments. Il lui arrivait même de retourner complètement l'opinion d'autrui. La reine, qui avait fait appeler le Cardinal pour le prier de pardonner aux jeunes coupables

ne trouva, devant le regard sombre du ministre, que ces mots :

— Il faut leur montrer, mon cher Cardinal, que vous êtes tout-puissant, indispensable et qu'ils ont fort mal agi. Il est convenable qu'ils soient punis, pour leur faute et pour l'exemple...

— Croyez-vous, Madame, dit Fleury, que cela soit bien nécessaire ?

A ces mots que le Cardinal prononça lentement et d'une voix sourde, comme s'il s'interrogeait lui-même, la reine eut conscience d'avoir parlé contre son propre sentiment. Mais que pouvait-elle ajouter désormais ? Elle sentit que le sang lui montait au visage. Au comble de la confusion, elle se tut.

— Celui qui veut gouverner, dit le Cardinal, doit savoir pardonner. Que d'adversaires, Madame, me doivent leur situation ! Que d'ennemis à qui je fais bonne mine !

— C'est de la générosité ! et je vous en loue...

— Non. C'est la comédie du pouvoir. Au reste, messieurs les menins du roi méritent quelque

considération. Ils ne seront pas tous traités de même sorte. Le pardon, en politique, a ses degrés. Et puis, comme vous le disiez, Madame, il serait excellent qu'ils servissent d'exemple. Quelques-uns iront, pour un temps, jusqu'à leurs terres, d'autres à l'armée. Mais nous en garderons deux ou trois à la cour afin qu'ils soient, ainsi, tout à fait dispersés. Ils n'en vivront que mieux, puisque c'est leur réunion qui fit naître leur turlupinade.

— Voilà, certes, un excellent jugement, dit la reine, et j'admire, chaque jour davantage, votre haute sagesse.

Le Cardinal se pencha pour flatter, de la main, la petite chienne de la reine, puis il se leva et prit congé.

Et, quand la reine fut seule, elle se retint de pleurer. Pourquoi avait-elle si mal plaidé la cause des jeunes amis du roi ? C'était maintenant le Cardinal qui lui enseignait la bonté. Elle avait exprimé le contraire de sa pensée, avec une insigne maladresse. Quelle pauvre reine elle faisait ! Dédaignée par son époux, mise à l'écart des intrigues de la cour, ignorante de ce

qui se machinait pour et contre le roi, sans autorité sur les ministres, inhabile à remplir son rôle...

Et la meilleure des femmes en vint à admirer la bienveillance du plus madré des hommes.

XIII

LA TANTE ARTHÉMISE

Dès qu'avait été décidé son mariage avec M. de Castréau, Louise de Monincourt avait écrit à sa tante Arthémise pour l'en informer. Et, dès que Mme Arthémise de Godival eut appris cette bonne nouvelle, elle mit ses hardes en paquets, fit repeindre son carrosse, gronda ses gens, et n'eut de cesse qu'elle fût sur la route de Paris.

Mme de Godival avait la réputation, fort justifiée, d'originalité. Mariée fort jeune, par deux fois, mais chacune fort courtement, elle avait

acquis, d'année en année, les défauts particuliers aux veuves et ceux que se réservent d'ordinaire les vieilles demoiselles.

Elle était petite et sèche. Entre ses yeux qu'elle avait gris, perpétuellement agités, et qui voyaient tout, elle montrait un nez d'une grosseur extravagante que le petit vin d'Anjou et sans doute, aussi, l'habitude de sortir par tous les temps, avaient peint de plusieurs couleurs inusitées à cet endroit. Mme Arthémise n'en avait cure. L'opinion d'autrui ne lui causait pas de souci. Elle avait trop affaire de juger les autres pour qu'elle prît garde de s'inquiéter des faciles propos qu'on pouvait tenir sur sa personne et sur sa vie.

Maîtresse absolue d'un petit domaine, elle en tirait, chichement, de quoi ne pas mourir de faim.

Quand son frère de Monincourt fut tué à l'armée, dans le même temps que sa femme mourait en couches, Mme de Godival était en pleine moisson. Elle planta sa fourche en terre et dit au courrier qui lui avait lu ce qu'on lui écrivait, car elle n'avait pas ses lunettes :

— Ils sont bien pressés de s'en aller et de me laisser un héritage que je ne leur demandais pas.

Et elle reprit sa fourche.

L'héritage, c'était la petite Louise, qui fut mise en nourrice non loin de la maison où elle avait vu le jour.

Aux environs de sa première communion, cette même Louise découvrit qu'en surcroît de sa mère nourricière, — une grosse paysanne qui n'osait pas élever la voix devant son seigneur et mari, un maître bûcheron de taille, à la vérité, irraisonnable, — elle possédait une tante qui habitait une sorte de gentilhommière dans la vallée de la Sarthe. La petite Louise, qui commençait d'être fière, — les défauts sont les premières plantes qui poussent en nous, au printemps de la vie, — en fut enchantée.

Elle écrivit, comme on écrit à douze ans au cœur des forêts, à Mme Arthémise de Godival, une grande lettre pleine de bons sentiments, mais où la dame, toujours sur le qui-vive, ne vit que de grosses flatteries.

« Ma fille, lui répondit-elle, calmez vos trans-

ports. Je n'ai pas le sou, je suis laide, et je n'ai pas du tout le temps de jouer à la poupée. Portez-vous bien. »

Des amis de son père la firent admettre à Saint-Cyr, et une autre vie commença pour la jeune fille qui s'obstina cependant à se souvenir qu'elle avait une parente en Anjou. Elle ne manqua, jamais, chaque année, d'envoyer ses compliments à sa tante rébarbative qui, tantôt restait sourde, tantôt envoyait un mot où franchise et la sécheresse hargneuse allaient de pair.

Quand Louise fut admise à la cour, elle en avisa tout de suite sa tante Arthémise, qui ne prit même pas le temps de répondre, mais, quand, à quelques jours de là, le roi daigna s'occuper spécialement de la jeune fille et lui donner un mari de son choix, et que la tante l'apprit, elle fit un saut de joie dont tous ses gens rirent beaucoup, battit des mains qu'elle avait sèches comme des battoirs à linge, et commanda qu'on sortit son carrosse de la remise où il servait de nid aux poules couveuses.

L'Anjou n'est pas très éloigné de Versailles,

mais les chevaux de Mme de Godival, mieux habitués à traîner la charrue que les carrosses, ne trottaient qu'aux descentes, si bien que le trajet en parut interminable.

Et, tout le long de la route, Mme de Godival fit des projets. On l'avait si vite mariée, jadis, les deux fois, qu'elle n'avait jamais eu le temps de rêver. Ce mariage de sa nièce, avec un ami du roi, la transportait d'aise. Elle se voyait déjà reçue à la cour, et choyée des ministres. Elle adressait requêtes sur requêtes et donnait, à tout le monde, force obligeants conseils.

Quant à s'inquiéter de sa nièce, — qu'elle n'avait en somme jamais vue, — c'était au-dessus de ses forces. Elle n'y songeait même pas, sauf à en faire l'artisan de sa propre fortune.

« Les Castréaux viendront à Godival passer les jours d'été et, dès l'hiver, je regagnerai la cour avec eux. La Dubillard en mordra son prie-Dieu... »

La Dubillard était une petite châtelaine des environs de Godival, fort assidue aux offices où Arthémise ne venait qu'en coup de vent, à peu

près de la manière qu'elle entrait dans ses écu
ries, et qui — raison nouvelle qu'avait notr
Arthémise de la détester — avait un excellen
mari et de beaux enfants, à remplir deux rang
à l'église.

C'est dans ces dispositions que Madame Ar
thémise de Godival, qui s'exerçait dans son car
rosse à faire cent révérences dont ses rein
étaient endoloris, arriva aux portes de Ver
sailles.

Les valets de Thérèse ne furent pas bien flatté
d'ouvrir la grande porte pour laisser entre
l'équipage angevin dans la cour de l'hôtel d
Bonségur. Mais, la tête hors de la portière, l
doigt autoritaire, la terrible voyageuse criai
d'une voix perçante les ordres les plus précis
Il n'y avait qu'à obéir.

— Ces dames sont au concert, chez la reine
lui dit une des femmes de chambre, quand ell
eut mis pied à terre.

— C'est bon, la fille. Menez-moi, de ce pas, à
ma chambre.

— Madame, sans doute, n'avait point averti?..

— J'aime à surprendre mes gens.

— Ma foi, je vais vous donner la chambre jaune.

— Va pour la chambre jaune.

Thérèse de Bonségur poussa un cri à la vue du hideux carrosse que l'on remisait près de ses voitures, luisantes, et de ses chaises à la mode.

— C'est une dame de l'Anjou, dit un valet en écartant les bras.

— Elle est votre parente, expliqua le nain Félix qui s'était informé.

Thérèse courut à la chambre jaune, heureuse de saisir ce petit intermède imprévu.

— Ah ! ma nièce, je suis charmée de vous voir, minauda Mme de Godival, en toisant la jeune femme à travers un monocle d'or qu'elle avait trouvé dans ses coffres d'aïeux. Mais vous êtes un bijou. Comme vous avez raison de ne pas ressembler à mon frère, qui était sec et noir ! Je n'ai pas connu votre mère, qui est morte fort impoliment. avant de m'avoir visitée... Comment est votre fiancé? Celui-là, je le verrai, le jugerai.

C'est, je pense, un parfait cavalier... Je suis enchantée d'être venue à l'improviste. On me recevra sans façons... Quels gens sont ces Bonségur? Ils m'ont l'air, ma foi, assez gentiment logés. Ma carcasse de paysanne s'accommodera fort bien de ces tentures couleur de blé mûr...

— Vous m'en voyez fort aise, Madame.

— Madame ! Dites ma tante.Et, vous savez, avec moi, pas de façons. Je regarde et je parle tout droit devant moi, et je n'estime rien tant que la franchise. Comment me trouvez-vous ?

« A faire peur ! » pensa Thérèse qui, tout haut, s'écria :

— Très amusante.

— C'est une opinion. Mais, asseyez-vous donc. Quand on ne s'est jamais vu, on a un tas de choses à se raconter.

— Dites-moi, d'abord, comment s'est passé votre voyage.

— Fort mal. Je suis brisée. Mais Versailles me fera vite oublier les inconvénients de la route qui m'y a menée. Comment va le roi ?

— Le roi chasse.

— Il a bien raison. C'est un bon exercice. Au

ınd air, on se porte bien. Il devrait venir en jou. Le chevreuil et le lièvre y foisonnent. faudra que je l'invite.

– C'est une idée.

– J'en ai à revendre. Dans mon trou, je n'ai sonne à qui parler, personne qui me comnne. Après cinquante-sept ans de privations, rais prendre ma revanche, et compte sur votre ri, sur vous et sur le roi pour m'y aider. Vous pouvez pas vous douter de l'arriéré de projets, combinaisons, voire de complots ! qui me e sur l'estomac. Votre mariage va m'être une cieuse médecine. Comment ai-je pu vivre si gtemps loin de la cour ? C'est à n'y pas ire.

Ime de Godival ne tarissait pas, et, tandis elle parlait, son visage, assez coloré, grima- sans relâche. Ses cheveux, sans poudre et la dernière étape avait agités, voletaient. ses bras dessinaient dans l'espace des gestes pouvantail à moineaux fouetté par un ge.

'hérèse s'amusait de tout son cœur, écoutant, riant, riant même tout haut à la grande joie

de la nouvelle venue qui ne voyait p
plus loin que son propre plaisir d'être bi
accueillie.

— Je suis heureuse que vous soyez ma niè
ma chère enfant, s'écria tout à coup la dame
l'Anjou.

— Hélas ! Madame, commençait Thérèse, po
enfin rétablir la vérité, quand Louise de Mon
court poussa la porte et s'avança.

Mme de Godival tourna son face-à-main vers
personne qui entrait ainsi sans se faire ann
cer, et qui la saluait cérémonieusement.

— Notre hôtesse, sans doute ?

Louise, qui arrivait les mains tendues, les la
sa tomber le long de ses paniers et resta figée
milieu de la chambre. Mme de Godival, qui s'ét
levée, ne savait que dire.

Thérèse, enfin, remit tout en place.

— Celle-ci est Louise, Madame, votre niè
C'est moi qui suis Thérèse de Bonségur. Vous
m'avez pas laissé le loisir de vous l'apprend
mais je suis charmée d'avoir fait votre conna
sance. Soyez persuadée que vous serez ici accu
lie du mieux qu'il se pourra.

— La plaisante histoire, s'écria Mme Arthémise sans paraître choquée le moins du monde. La faute en incombe à mes yeux. Ils ne voient que de loin. Et voilà que tout est à recommencer...

Mme de Bonségur fit une courte révérence, s'excusa d'avoir à s'occuper du côté de l'office, et s'esquiva, laissant, tête à tête, la tante et la nièce authentique.

Ce fut à qui ne romprait pas, la première, le silence. Cette aventure avait un peu ralenti l'enthousiasme de Mme de Godival. Quant à Louise, elle n'était contente ni d'elle, ni de son fiancé, ni de Thérèse, ni des événements, ni de sa tante, dont la venue lui paraissait, à ne rien céler, tout à fait saugrenue.

Ce fut Louise, enfin, contre toute vraisemblance, qui parla la première.

— Il faut que je vous dise, tout de suite, ma tante, que mon mariage paraît tout à fait compromis ou, tout au moins, considérablement retardé, et, si vous m'aviez prévenue de votre envie d'y venir assister, je vous aurais, certes, dissuadée de faire, si tôt, le voyage. Ce n'est point cette année que je me marierai...

— Eh ! mon Dieu ! point cette année? Qu'est-il donc arrivé?

— M. de Castréau vient d'être mêlé à une aventure que le cardinal Fleury n'a point trouvée à son goût, et l'on parle de sévérités.

— Il faut arranger tout cela, il faut parler au roi... J'arrive à point... Laissez-moi faire... Comme je le disais à votre cousine, je ne suis qu'une vieille guimbarde mais dont les coffres sont bourrés de bons expédients.

— Ma tante, les événements sont tout neufs, et il convient surtout d'attendre les conclusions afin de ne pas compromettre davantage la situation.

— Vous parlez comme un notaire.

— Cette histoire m'a appris à mieux calculer.

— Et vous n'avez pas vingt ans !...

— Les déceptions viennent à tout âge.

— Je connais ces mauvaises fées, auxquelles j'ai cru, nigaudement, qu'il fallait obéir. Ne m'imitez point. Passez par dessus les barrières qu'elles aiment à mettre devant nos pas. Et, si M. de Castréau s'est compromis sans avoir mis le

roi de son parti, il est un sot. Prenez un autre mari.

— Vous en parlez à votre aise, ma tante. Je dois au moins à M. de Castréau de lui laisser le temps de se tirer à son honneur de ce mauvais pas.

— Vous voulez lutter contre le sort contraire, il vous broiera.

— Je vous remercie de cette information.

La jeune fille salua, de la tête; la tante pinça ses lèvres un long moment, puis, ayant soufflé, dédaigneusement, elle conclut ainsi :

— Vous n'êtes pas gaie, ma chère petite fille, et je suis vraiment désolée que ce soit vous qui soyez ma nièce, au lieu de la délicieuse petite de Bonségur, avec laquelle, certainement, je m'entendais beaucoup mieux.

— Il ne tient qu'à vous de poursuivre ces charmantes relations.

Et Louise sortit comme elle était venue, droite, grave, voire un peu ténébreuse.

XIV

L'ÉPARPILLEMENT

Les conspirateurs ne couchèrent à Vincennes que deux nuits, qu'ils dormirent fort honnêtement. Et tout le jour qu'ils passèrent ensemble, ils ne songèrent qu'au jeu, à la bonne chère, et à échafauder — chacun de son côté — cent projets plus sages ou plus extravagants les uns que les autres.

Et, le matin du second jour, on vint les prévenir que des carrosses étaient à leur disposition dans la cour de la forteresse. A la vérité, on ne

leur donnait pas le choix, et ils s'y laissèrent enfermer dans l'instant.

Ce voyage manqua tout à fait d'entrain. Privés de nouvelles, ils ne savaient ce qu'il allait advenir, et n'osaient s'en expliquer. Castréau, particulièrement, n'abandonnait pas le mutisme où il était plongé depuis l'apparition du Cardinal Fleury. Seul, l'aîné des Saint-Firmin chantonnait, mais sur un ton de mélopée qui ne pouvait qu'accentuer la mélancolie de ses compagnons.

Leur entrée dans Versailles fut discrète et, dès qu'ils furent descendus des carrosses, on les mena dans le cabinet du roi, par l'escalier des derrières.

Au bout d'un instant, le roi entra, suivi du Cardinal Fleury et de deux petits gratte-papier qui s'installèrent à une table dans un coin, la plume sur l'oreille, le nez discrètement baissé.

Le roi paraissait fatigué, et, sans se cacher, haussa les épaules en allant vers son fauteuil. Puis, saisissant sur son large bureau aux lourdes incrustations de cuivre une petite règle en fine nacre, il se mit à en faire des petits morceaux

qu'il alignait sur la reliure luisante d'un gros in-quarto à plat devant lui.

Cette attitude du roi n'était point faite pour rassurer les jeunes hommes, tous assez penauds, debout en pleine lumière devant le roi, qui ne daigna même pas tourner un instant les yeux de leur côté.

— Messieurs, dit le Cardinal, selon le désir du roi, je serai très bref. Je vous recommande seulement de régler exactement votre conduite sur les ordres qui vont vous être donnés. Vous avez vingt-quatre heures pour vous y conformer.

— Nous ne sommes pas tous coupables, dit Chateaufort dans un souffle.

— Parfaitement... Il y a des degrés... Nous en tiendrons compte et nous commencerons par vous, puisque, aussi bien, vous réclamez un régime spécial. Monsieur de Chateaufort, dont le rôle, dans toute cette histoire, manque de clarté, ira servir dans le régiment de M. de Senlis, qui tient garnison à Metz. Dans deux ans, il pourra, s'il lui plaît, et s'il plaît au roi, demander sa grâce.

M. de Chateaufort lança vers les pieds dorés du

bureau royal un regard de haine impuissante mais qui ne veut pas désarmer. Le Cardinal savait mal reconnaître les services rendus.

— Messieurs de Saint-Firmin se consoleront d'un égal exil en restant l'un près de l'autre, dans le régiment de Gascogne, où ils pourront, à loisir, chanter et boire, en attendant de guerroyer pour le roi.

— Que nous aimons de tout notre cœur et respectons, dirent ensemble les deux gentilshommes aux yeux ronds.

— Psuuu !... siffla Chateaufort, sans lever les paupières.

— Monsieur d'Epernon ira passer quelques mois dans sa terre de Berry, et y surveillera les progrès de l'agriculture. Il devra produire un rapport sur ce sujet...

— En prose, ou en vers, Monseigneur ?

— En français, s'il se peut, Monsieur d'Epernon.

— Je vais être bien loin, pour, en cas d'embarras, consulter ces messieurs de l'Académie.

— On ne vous demande pas d'écrire un ouvravrage qui vous rende digne d'y siéger.

— Ce qui ferait, à plusieurs, un voisin bien dangereux...

— Vous avez un tel esprit, après deux jours d'exil, qu'on ne peut vraiment que se féliciter d'être en mesure de vous procurer une plus longue retraite.

— Que ne puis-je un jour vous rendre la pareille, Monseigneur, pour le bien de votre esprit !

— D'Epernon, tais-toi, dit le roi Louis. Si tu es sage, nous irons te voir. Croyez-vous que toutes ces histoires m'amusent ?...

— Avant huit jours, je serai un petit saint.

— Psuuu !... siffla Chateaufort.

— Monsieur de Gesvres, les murs de Paris seront les limites de vos ébats. Il va falloir gagner honnêtement le traitement que vous font le roi et l'Etat.

— Paris ne connaît pas son bonheur, dit Gesvres avec un orgueil sommaire.

— Psuuu ! siffla Chateaufort, sans regarder personne.

— Le terrible Monsieur de Bonségur sera consigné dans son hôtel et, s'il tient à en sortir,

pour sa santé, il le fera sans épée, pour notre sécurité...

— Psuuu...u...u ! siffla Chateaufort, grimaçant, les dents serrées.

Bonségur, blême, manqua de tomber, d'émotion, de douleur.

— Enfin, nous arrivons à Monsieur de Castréau qu'il faut traiter avec l'honneur dû aux grands inventeurs, aux poètes de génie, aux adroits stratégistes, car c'est à lui, m'a-t-on raconté, que l'on doit l'idée de cette grandiose conspiration enfantine. Monsieur de Castréau continuera son service à la cour, mais il lui sera interdit de parler à voix basse.

— Psuuuuuuuuu ! siffla plus longuement, mais plus bas que jamais, Chateaufort.

Oubliant un moment leurs propres soucis, tous les jeunes hommes se tournèrent vers Castréau, impassible, et tous sentirent bien que Castréau seul allait être vraiment puni. Tous le plaignirent, sauf Chateaufort qui, n'étant pas fait pour la pitié, souleva un peu son visage et laissa tomber ces paroles :

— Et ce pauvre Puybarral qu'on oublie... Il sera désolé...

— Puybarral est trop distrait pour être coupable, dit le Cardinal Fleury. Il y a comme cela des défauts qui deviennent, aux heures louches, des façons de qualités. Que n'êtes-vous distrait, Monsieur de Chateaufort? C'est vous que nous aurions nommé à la bibliothèque de la reine, à la place de M. Puybarral qui occupe cet emploi depuis hier et qui s'en tire à merveille. Ce fut une révélation. La reine est fort contente et le paiera sur sa cassette... Allons, Monsieur de Chateaufort, sifflez...

— Psu... Psu... Psu..., siffla Chateaufort en feignant de rire.

Le Cardinal se passa la main sur le front, se leva et dit :

— Messieurs, vous pouvez vous retirer, non pas avant d'avoir souhaité au roi pour son règne à venir des conseillers un peu plus raisonnables que vous-mêmes. Le roi est un homme, Messieurs, le règne des marmousets a pris fin.

Tandis que le Cardinal se penchait sur les gri-

moires des deux scribes, les jeunes hommes se rapprochèrent du roi.

Les deux Saint-Firmin parlèrent les premiers.

— Mon frère et moi, nous ne savons qu'obéir. Nous servirons le roi, à Metz, de notre mieux.

— De notre mieux, toujours, nous avons désiré servir le roi.

Gesvres suivit.

— Souvenez-vous, Sire, que Paris est votre capitale, et Gesvres votre ami.

Le roi haussa une épaule :

— Je m'en souviendrai.

Puis ce fut d'Epernon :

— Je vous enverrai les chansons que toutes ces sottises, les nôtres et celles de M. de Fréjus ne manqueront pas de m'inspirer. Berry, Fleury, j'ai déjà deux rimes. Les jours aigres, Fréjus et verjus me viendront sur les lèvres...

— C'est Bonségur qui me les chantera, dit le roi.

— Pourquoi, dit Bonségur, s'en prendre à mon épée qui n'est jamais sortie de son fourreau ?

— Justement, la malheureuse avait grand besoin de prendre l'air.

— A rester au fourreau, les meilleurs fers se rouillent, chantonna d'Epernon.

Chateaufort allait ouvrir la bouche, mais le roi fit le geste d'implorer.

— N'ajoutez rien, Monsieur, vous n'êtes plus de mes amis.

Chateaufort n'insista pas et louvoya vers la porte, les dents serrées et les yeux chavirés.

Quant à Castréau, il se contenta de s'incliner, gravement, non sans avoir d'abord posé ses regards sur le visage du roi, avec respect et franchise. S'il avait été seul, que de choses il eût dites au roi ! Avec quel zèle il eût crié sa foi et son amour ! Mais la mesquinerie de ses compagnons lui ferma la bouche, comme aussi la froideur du roi.

« Tout ce que je dirai, pensa-t-il, se retounera contre moi. Il vaut mieux me taire, il vaut mieux disparaître. Mlle de Monincourt m'approuvera. Les temps ne sont plus, les temps ne sont pas encore à l'héroïsme. »

Et, comme pour lui donner raison, le roi bâilla, appela un de ses chiens qui l'avait suivi, et sortit brusquement.

Le Cardinal se releva, seul en face des sep
jeunes gens qui, tous, un à un, lui tournèren
le dos en un geste gamin qui fit sourire le mi
nistre, tous sauf Castréau qui, l'esprit ailleurs
avant de sortir, salua Fleury poliment. Et l
Cardinal, au fond de lui, pardonna aux enfan
tillages de tous, mais sentit s'aviver son res
sentiment pour le seul Castréau, en qui il sen
tait une âme ardente et un cœur qui ne veut pa
se briser.

XV

Lettre de Louise de Monincourt
à Monsieur de Castréau pour qu'il aille à l'armée.

Monsieur,

Je suis mal instruite de tout ce qu'il est advenu depuis le déjeuner du Bois de Meudon, et, si je vous fais porter cette lettre au lieu de vous prier simplement de venir me voir, c'est qu'il me paraît que la prudence est une vertu que nous allons avoir à cultiver en secret, après l'avoir trop délibérément négligée.

Tout ce que je sais, en effet, comme toute la

cour, c'est que notre entreprise a piteusement échoué, et que le Cardinal est plus maître que jamais.

Le sort, en qui nous avions mis toute notre confiance, s'est tourné contre nous, comme il arrive trop souvent qu'il en use avec les meilleures causes. Nous avons été trop vite et, surtout, je devine que vous devez avoir eu de mauvais compagnons. Il faut ne devoir qu'à soi sa propre destinée. Ne mêlons pas aux capitaines généreux des soldats indifférents.

Car je ne doute pas de votre cœur, sachez-le, Monsieur. Quoi qu'il arrive, je suis liée à vous à jamais.

Aux jours indifférents ont succédé des heures de joie si brusques que nous n'avons pas su nous y habituer. Et ces belles heures ont été remplacées par des jours troubles que nous allons vivre éloignés l'un de l'autre. C'est la règle. La vie des héros nous l'a enseignée. L'histoire des gens que nous coudoyons nous le confirme. Sans savoir encore si nous serons des êtres informes ou des hommes dont le courage fera la renommée, nous tombons sous la loi commune.

Il faut aider à notre destinée et ne jamais désespérer.

Notre heure viendra, Monsieur.

Les désenchantements, depuis deux jours, se succèdent devant moi comme ces ombres de nuages sur les pelouses en fleurs du petit jardin que je regarde dans les intervalles de mes phrases, en vous écrivant. Par moment, tout s'obscurcit, et les couleurs s'éteignent. Les rayons joyeux qui se détachaient d'elles semblent à jamais brisés. Cette petite nuit en plein jour, c'est l'avant-garde de la mort qui pose son pied fatal, et écrase, au hasard, la beauté, le parfum, l'harmonie. Mais, tout aussitôt, le soleil revient, et tout chante à l'unisson; les parfums s'élèvent jusqu'à ma fenêtre, comme pour me dire : espère ! Aussi, lorsqu'un nouveau nuage apporte une nouvelle nuit, un nouveau deuil, je souris. On ne m'y prendra plus. Monsieur, je vous prie d'avoir confiance en l'avenir, même si le présent nous paraît contraire, d'avoir confiance en moi, même si des ombres obscurcissent un moment mon visage. Il n'y a pas de journée si belle qui n'ait ses éclipses et le

soleil ne paraît si merveilleux que parce qu'il ne luit pas continuellement.

Mon cousin de Bonségur est rentré cette après-midi avec un visage jaunâtre qui a fait éclater de rire ma cousine Thérèse et m'a remplie d'un émoi dans lequel, à la vérité, vous étiez pour quelque chose. Les événements n'ont certainement pas fait de vous le chiffon à quoi est réduit votre ami, mais vous avez passé par les mêmes transes que lui, et vous avez subi, impuissant, la morgue du vainqueur.

Je vous plains.

A la nouvelle de votre condamnation, ma tante Arthémise s'est écriée :

— C'est un homme fini. Il ne se relèvera pas de ce coup.

Je ne suis pas de cet avis.

Mais vous ne savez peut-être pas qui est ma tante Arthémise, d'où elle sort, et ce qu'elle vient faire ici.

Ma tante Arthémise est arrivée de l'Anjou dans le temps que vous reveniez de Vincennes. Elle comptait assister à mon mariage, c'est-à-dire à son propre triomphe. Elle déchante, et c'est vous

qui recevez les coups qu'elle destine à son mauvais destin.

Je garde vis-à-vis de cette pauvre femme la réserve d'une nièce élevée dans l'idée de respect, mais je n'aurai jamais pour elle ni amitié ni admiration. Ses pensées sont basses, sa vie est égoïste et mesquine...

Laissons-la donc à ses diatribes.

Pour nous, nous avons tout notre avenir à bâtir sur un présent incertain.

Pardonnez-moi de vous donner encore un conseil après un autre dont la réalisation nous a si mal réussi. Il faut que vous obteniez votre départ, il faut que vous partiez pour l'armée. Le nom de votre père sera votre garant devant le roi, l'amour de votre fiancée votre soutien en face de vous-même.

Monsieur de Chateaufort est bien heureux qui ne le mérite point.

On sent dans toutes les décisions du Cardinal Fleury une sorte de gageure de vexer, d'atteindre l'orgueil. Il n'est pas juste, il n'est pas juste que vous restiez à la cour à obéir à des valets quand les frères Saint-Firmin vont commander à des hommes.

Il ne nous convient pas que l'on dispose ainsi de vous. Votre châtiment m'atteint, Monsieur, et c'est ce qui doit vous contraindre à ne point vouloir le subir, malgré l'ordre du roi, ou plutôt de celui qui s'arroge le droit abusif de commander ici, malgré l'ordre de *notre maître*.

XVI

Lettre de Jean de Castréau
à Mlle de Monincourt pour lui rendre sa parole.

Mademoiselle,

Votre lettre m'a remplie, tout à tour, de joie, de trouble et de désespoir, et, en commençant d'y répondre, je ne sais auquel de ces sentiments je dois obéir.

Dès notre premier entretien, nous avons signé, entre nous, un pacte de sincérité. Votre lettre m'est une preuve que vous ne l'avez pas oublié, et je suivrai votre exemple, quoi qu'il doive m'en coûter.

Je ne puis vous conter par le menu les étranges péripéties de l'aventure qui devait nous mener au Louvre, et qui nous conduisit, sous bonne escorte, à la prison de Vincennes. Sauf M. de Chateaufort, qui a l'âme vile, mes compagnons se sont bravement comportés, et je tiens à en faire ici la remarque avant d'ajouter un commentaire moins avantageux.

Tout leur cadet que je sois, — et de Bonségur lui-même, — depuis que je les ai vus attelés à une entreprise qui les sortait de leurs travaux habituels, je comprends combien ils étaient peu faits pour mener à bien nos beaux projets. Ils ne seront jamais que de grands enfants, le Cardinal ne le leur a pas caché.

Si je me mets à part, c'est que *notre maître*, comme vous dites, m'en a donné l'exemple. Avec une ironie un peu lourde, — il était énervé par les répliques irrespectueuses de d'Epernon, — il m'a fait comprendre qu'il savait très bien que j'étais d'une autre espèce que mes joyeux compagnons. Et il m'a réservé un petit régime particulier dont j'ignore encore le détail, mais où je suis assuré qu'on me prodiguera les piments et les ciguës. J

ne suis qu'au tout petit commencement de mes tracas et de mes anxiétés.

Nos projets découverts, j'avais deux partis à prendre. Ou pousser la révolte jusqu'au bout et me faire enfermer dans une forteresse, ou me jeter aux pieds du roi et à ceux de son ministre. Dans l'un comme dans l'autre, je vous perdais, soit à cause de ma témérité, soit à cause de ma couardise.

Et j'ai choisi un chemin intermédiaire, où la bravoure n'est pas de rigueur, ni la bassesse. Et je m'aperçois, trop tard, que ce n'est pas sur ce chemin-là que je vous rencontrerai.

Vous n'aimez pas les demi-mesures, ni l'adresse, et je vous perds, par calcul.

Il faut nous résoudre à voir tout net la réalité. Pour jouir pleinement des beaux rêves que nous avions faits, il faut dormir. Nous venons de nous réveiller, Mademoiselle, et, autour de moi, il fait un vilain méchant temps, et le roi ne me porte plus dans son cœur.

Je ne jugerai pas le roi.

Mais je n'en espère plus rien.

Si j'exprimais le désir d'aller à l'armée, ce

qui, en effet, me sourirait beaucoup, le roi y verrait un premier prétexte à se moquer de moi. On n'attend que les occasions. J'en ai la preuve manifeste.

Il est hors de doute que je suis un homme renversé, sur qui il n'y a plus qu'à promener le fer et la flamme.

Et voici, pour terminer l'aventure, ce que je vous propose :

Il faut me sacrifier. Je ne suis pas du tout le mari qui vous convient. Dès le premier essai, je porte si mal la chance qu'il paraît impossible qu'il en soit autrement en toute nouvelle circonstance. Il faut me sacrifier, et ce serait pour moi, je parle à cœur ouvert, un grand contentement si vous acceptiez que je devienne ainsi la victime que les anciens immolaient sur le bûcher pour se rendre les dieux favorables.

C'est beaucoup de présomption de ma part, je le sens. Croire ma perte nécessaire à votre bonheur, c'est encore me donner trop d'importance. Et, cependant, je vous offre ce remède à vos maux, sans hésitation. C'est l'unique res-

source qui me reste pour vous prouver ma tendresse et ma fidélité.

Il y aura, ainsi, quelque chose de moi dans votre vie, quelque chose qui survivra à notre amour même, qui deviendra de l'amitié, de la protection. En marge de votre vie, je demeurerai, immobile et fervent, moins indiscret, cependant, que ces bons donateurs qu'on voit à genoux et les doigts joints sur les volets des tryptiques qu'ils ont fait peindre à la gloire de la Vierge ou de quelque Sainte préférée.

Peu à peu, je serai oublié, mais mon œuvre ne périra point, puisqu'elle restera la cause de votre heureux sort.

Je me sacrifie orgueilleusement, fier d'avoir eu des minutes communes avec vous qui m'avez révélé la vie, par votre seule venue. Jusqu'à ces jours-ci, mon existence, comme celle de mes compagnons de plaisir, a été mesquine, sans idéal, existences d'enfants gâtés pour qui le monde finit où touchent leurs pas et pour qui le bonheur est fait de beaux atours, de gestes mignards, de chansons au clavecin, de chasses royales, de soupers où l'on perd l'esprit, de bals

à masques trompeurs, de jours cahotés et de nuits fiévreuses.

Vous êtes apparue, avec votre visage réfléchi, et le monde, pour moi, a changé d'aspect.

Oui, Mademoiselle, nous sommes venus ici-bas avec une tâche à accomplir.

Acceptez que je vous remercie humblement de me l'avoir enseigné, et laissez-moi, au bord de la route que vous suivez, faire le geste du donateur et former les vœux loyaux pour votre félicité et la réussite de vos généreux travaux.

XVII

LE LABYRINTHE

Le roi continua de s'amuser, sans laisser paraître le moindre désarroi d'être ainsi privé tout à coup des compagnons habituels de ses parties, de ses promenades et de ses chasses. Trois jeunes hommes, choisis par Fleury, et non parmi les moins impertinents, suppléèrent aux absents. Torçay, Sartrouval et Lambertie, fils de soldats et de grands magistrats, étaient, par eux-mêmes, d'assez sots personnages, et ne pouvaient quoi qu'ils dussent faire, porter ombrage au vieux

ministre, pressé de soucis plus relevés que de surveiller des enfants.

Torçay avait une assez jolie voix; Sartrouval imitait, en caricature, les gens en vue et les dames qui, malgré l'âge, minaudent encore. Lambertie était un cavalier émérite, et le roi, nonchalant, eût tout à fait oublié ses premiers menins, si la présence de Castréau n'eût ravivé ses souvenirs.

Bonségur, qui jaunissait dans l'exil de son hôtel, entre sa femme devenue tout à fait furieuse à son endroit et la tante Arthémise qui attisait sans relâche les discussions, Bonségur n'avait pas un visage plus austère que celui de Castréau. Cependant, Castréau n'avait, pour ainsi dire, pas quitté le service du roi.

Mais, par ordre du Cardinal, les nouveaux favoris le saluaient à peine et ne lui adressaient jamais la parole. Quand le roi lui parlait, — ce qui arrivait rarement, — il devait répondre sur un tel ton, prononçant à haute voix les mots les plus simples, et quelquefois les plus vulgaires, que les trois protégés éclataient de rire, ce qui divertissait fort le roi.

Il ne manquait jamais de refaire la même question pour s'ébaudir de la même réplique. Parfois même, il recommençait à nouveau, mais, cette fois, au lieu d'écouter Castréau, il regardait Torçay, Sartrouval et Lambertie et se donnait le plaisir de se moquer des quatre, sans s'apercevoir que lui-même, ordonnateur des amusements, n'était pas beaucoup moins grotesque.

Castréau avait grand'peine à se contenir. Entrer en querelle avec les amis du Cardinal eût été se perdre tout à fait, et, toujours raisonnable, il préférait sourire, au fond de lui, de ces sottises et de ces petitesses.

Cependant, un soir — c'était au cœur de l'hiver — il fut bien aise de saisir l'occasion qui lui fut offerte, soudain, de détendre ses nerfs surexcités.

Comme il regagnait son hôtel, proche la cathédrale Saint-Louis, et le potager royal, il croisa, rue de l'Orangerie, une silhouette que, malgré l'ombre, il reconnut fort à propos, et qui s'arrêta.

C'était Chateaufort, revenu en fraude de son régiment et qui rôdait, un Chateaufort tout

Castréau croyait voir s'agiter près de lui les fantômes des ridicules conspirateurs auxquels il avait tenté d'inculquer des idées généreuses. Il ne put réprimer un geste de dégoût. Le roi, tourné à ce moment vers lui, interpréta mal la grimace du menin disgracié.

Et le roi, dépourvu de soucis plus importants, médita de se venger avec éclat.

Comme on entendait des voix dans le bosquet de la Colonnade, il fit signe aux jeunes hommes qu'on s'acheminât de ce côté.

Il s'y trouvait, en effet, la plus charmante assemblée.

Les dames, qui étaient nombreuses, semblaient se donner entre elles la plus grande importance, et les égards qu'elles se prodiguaient, de personne à personne, de groupe à groupe, convergeaient finalement vers deux petits enfants, deux mignonnes poupées.

De taille exactement semblable et d'une étrange ressemblance accentuée par un vêtement pareil, elles s'avançaient, graves, la main dans la main. Leurs yeux noirs dans leur visage arrondi ressortaient davantage sous la fanchon de dentelle

blanche qu'ornaient pour l'une, une marguerite blanche et, pour l'autre, trois fleurs de myosotis.

Les bras nus jusqu'au coude et la poitrine, décolletée, montraient une chair grasse et ferme que la poudre voilait à demi. Sur la robe de soie bleu tendre de chacune d'elles, retombait un large tablier de dentelle encadré d'un haut volant au point de France.

L'une portait à la main une colombe blanche, l'autre un petit rameau vert.

Et l'on s'inclinait devant elles.

Et les dames, qui leur faisaient cortège, acceptaient pour elles-mêmes une partie des politesses.

C'étaient Mme Première et Mme Seconde, filles aînées de Louis XV, les deux jumelles, dont la venue, trois ans auparavant, avait rempli le roi d'un certain orgueil gaillard. A défaut de Dauphin, ce nombre de filles était bien fait pour rassurer le monde sur la capacité maternelle de la reine.

Et les deux poupées royales marchaient sur les pavés de la Colonnade, tantôt regardant le beau groupe de Girardon, *l'Enlèvement de Proserpine*, si mouvementé dans la vigueur de son marbre

blanc, tantôt comptant des yeux les colonnes de marbre bleu turquin, de marbre rouge et de marbre blanc, qui soutiennent l'élégante frise circulaire sur laquelle semble s'appuyer la coupole bleu tendre du ciel de France.

Après chaque colonne, d'autant de vasques s'élance un jet vertical qui retombe en fine poussière d'eau. Et, au sommet de chaque cintre, — les yeux des petites poupées curieuses ne manquent pas d'aller jusque-là, — une tête de nymphe, puis une tête de sylvain grimacent ou sourient au jet qui feint de les atteindre, à Proserpine effrayée, aux promeneurs et aux autres sylvains, aux autres nymphes qui, du côté opposé, de même, grimacent et sourient.

Mansart, jadis, aidé par maints sculpteurs, fit ce chef-d'œuvre dont grogna Le Nôtre qui avait son franc-parler jusque devant le roi.

— D'un maçon, dit-il sans ambage à Louis XIV, vous avez voulu faire un jardinier : il vous a donné un plat de sa façon.

Tant de marbre, sans doute, jure d'être assemblé au milieu de ces bosquets sans avoir pour excuse d'abriter du soleil ou de la pluie, mais que

les robes des dames et les habits brodés semblent faits pour orner cette salle en plein air ! La lumière à flots tombe là, et tout rutile, tout scintille, tout y est si bien à sa place, en si belle vue qu'on dirait, non la vie de chaque jour qui se promène, mais une délicieuse comédie qu'on joue.

Et cependant le cœur se serrait d'une des plus charmantes figurantes de la pièce. Mlle de Monincourt marchait en arrière de tous les groupes ,et, comme ses regards, s'égaraient jusqu'au fond de l'allée qui mène au tapis-vert, elle fut la première à découvrir la petite troupe royale, et, à l'écart, à son image, Jean de Castréau.

Tout de suite, son orgueil souffrit de cet isolement que s'imposait le jeune homme, sans en être prié.

« Monsieur de Castréau, vous êtes l'égal de ces messieurs et leur aîné en charge. Redressez la tête, marchez d'un pas gaillard, on va vous regarder. Tenez votre rang. Pour tout le monde vous êtes encore un ami du roi. Veillez à votre renommée. Pourquoi faut-il que je ne sois que

votre fiancée, que je ne sois qu'une femme!... Si j'étais homme!... »

Mlle de Monincourt n'eut pas le temps de penser plus avant, mais seulement celui de souffrir plus fort au souvenir d'une pareille apparition du roi et M. de Castréau, si récente et cependant si vieille, tant les événements de ces derniers jours avaient modifié l'état des esprits.

Le roi faisait son entrée dans la salle de la Colonnade.

Il avait ralenti sa démarche et s'avançait indolemment, à sa coutume.

Les dames, toutes ensemble, sans s'être concertées, se rangèrent d'un côté et d'un autre, laissant ouvert un long couloir de paniers et de falbalas jusqu'aux petites princesses qui, reconnaissant le roi leur père, prirent un air grave, le plus drôle du monde.

Mme Seconde serrait contre sa poitrine son oiseau favori, tandis que Mme Première brandissait si gentiment son petit rameau, qu'on eût dit la colombe elle-même de l'arche, apportant le signe de la paix au roi de France.

Dès qu'ils furent à portée d'être entendus, les menins se récrièrent :

— Sire, voyez quelle grâce...

— Quelle native élégance...

— Quelle royale superbe...

— La palme à Madame Première !

— La rose à Madame Seconde !

Castréau venait d'apercevoir Mlle de Monincourt, et sa main frissonnait sur le pommeau de son épée. Il n'osait plus regarder devant lui.

Cependant, le roi, tout en saluant chichement autour de lui, avait remarqué le silence de Castréau. Quand ils furent arrivés tout près des princesses, et que le cercle des promeneuses se fût respectueusement refermé sur eux, il se retourna vivement vers le jeune homme et s'écria, l'oreille tendue :

— Et vous, Monsieur de Sombremine, dites-nous celle de mes filles que vous préférez.

La disgrâce, parfois, exerce l'esprit de répartie. On répond tout bas aux questions que l'on oublie de vous poser. Tiré soudain de son rêve mélancolique, Castréau — la présence de Louise fouetta

aussi son énergie — répondit d'une voix ferme et nuancée :

— Sire, on ne saurait avoir de préférence, à votre imitation, puisque vous les fîtes venir au monde dans le même temps. Mais, comme vous encore, je mets à part et donne la palme à Monseigneur le Dauphin.

C'était si bien tourné qu'il y eut à la ronde un murmure dont le roi eut un dépit.

Il lui fallait, vite, sa revanche.

— Eh ! Monsieur, mon fils ne manquera pas de goûter la réplique. Nous irons tout à l'heure la lui conter. Je vois que, déjà, vous pensez à ma succession. Vous êtes ambitieux. Il faut vous approuver, et, pour vous remercier de vos bons sentiments, je vous nomme, à dater de ce jour, Gouverneur des Vagissements de Monseigneur le Dauphin.

Cela avait été assez péniblement amené, mais tout le monde sentit bien la méchanceté et qu'il ne fallait plus sourire de l'à-propos de Castréau, mais rire tout haut de son infortune, et personne ne manqua de le faire.

Les trois nouveaux menins, déjà bons *pîtres*,

s'inclinèrent, à tour de rôle, devant le nouveau dignitaire, en répétant :

— Monsieur le Gouverneur...

— Des Vagissements...

— De Monseigneur le Dauphin...

Une nouvelle bourrasque de rire souffla autour de Castréau, rouge de dépit et de honte...

Le roi pensa qu'il fallait encore insister. Et, gardant le sérieux, il dit en frappant doucement le bras de Castréau :

— Ne craignez rien, Monsieur, pour votre repos. Au premier mot prononcé distinctement par votre élève, vous serez remplacé.

Castréau ne pouvait répondre à tant de malveillance calculée. Il se contenta de saluer. L'attitude ne pouvait plaire au roi qui pensait soulever une petite révolte chez ce fils de maréchal pour la dompter ensuite devant tout le monde.

Mais il fallait s'y résigner. Castréau, de lui-même, se mettait à l'écart, le cœur ulcéré, n'osant plus lever les yeux de la pointe de ses souliers, et prêt à bondir dans les bosquets, comme une pauvre bête blessée qui court à la recherche d'un

fourré, où elle puisse, sans être vue, lécher sa plaie et souffrir seule.

On oubliait un peu les petites princesses qui se regardaient et ne savaient trop si elles devaient rire ou pleurer d'être ainsi négligées.

Elles prirent le parti de sourire, qui est toujours le meilleur.

Sourd à toutes les conversations, et même aux paroles du roi, un homme d'aspect un peu fruste, mais dont les yeux étaient clairs et charmants, arrêté près d'une vasque et sans paraître incommodé par la buée qui le poudrait, regardait.

Il regardait les deux mignonnes princesses, un peu raides dans leurs beaux atours, mais si amusantes dans leur dignité, leur gravité, et, par moments, dans leur grâce souriante.

C'était Belle, peintre de la cour, et qui allait demander au roi de peindre ses filles, telles qu'il les voyait.

Le roi, un peu nerveux, continuait de parler haut dans un groupe où se trouvaient Mme de Ruppelmonde, la comtesse de Mailly et la duchesse de Tallard, Gouvernante des Enfants de France.

— C'est un impertinent, dit le roi, Fleury

ne me l'a pas caché. Fleury sait tout. Fleury m'apprend tout. C'est un homme extraordinaire et ce serait folie que de vouloir s'en priver pour se donner des Castréau comme ministres. Madame de Tallard, je vous prie, ne prenez point d'ombrage de la charge dont je viens de l'accabler. J'ai dit Gouverneur, mais c'est valet qu'il faut entendre.

La marquise de Ruppelmonde fit un joli rire qui amusa le roi. Il oubliait volontiers ses menins parmi les dames. Ses yeux allaient de bouche en bouche, de gorge en gorge, et il passa sur toute l'assemblée comme un souffle de volupté. On eût dit qu'un nouveau règne commençait, que le roi allait déjà choisir quelque favorite et la violente disgrâce de Castréau, hier ami choyé, marquait bien que quelque chose finissait.

Mlle de Monincourt avait assisté, en frémissant de dépit, à toute la scène. Elle eût voulu suggérer une plus noble attitude à son ami. Elle sentait en même temps naître en elle un nouveau sentiment dont elle ne devinait l'envahissement que par une irrésistible envie de pleurer.

Au mot de valet, elle n'y tint plus.

Pour arrêter les larmes qui brûlaient ses paupières, elle traversa toute la compagnie, le front haut, et alla rejoindre Castréau auquel elle tendit la main aux yeux de tous.

Les doigts des deux jeunes gens tremblèrent à l'unisson. Un long moment, ils ne purent se détacher l'un de l'autre. Ils ne voyaient rien qu'eux-mêmes. Ils n'entendaient rien, si ce n'est les battements de leur propre cœur. Leur mémoire, tout à coup, faisait table rase de toutes les tristesses, de tous les déboires, de toutes les angoisses de ces derniers jours. Cette minute délicieuse se rattachait sans interruption à cette autre divine minute qu'ils avaient vécue, par la fantaisie du roi, dans ce même parc, à quelques pas de là, huit mois auparavant.

Comment auraient-ils songé au passé, puisqu'ils ne pensaient même pas à se retourner vers tous ces visages irrités ou confus qui formaient le cercle autour du roi, comme pour lui épargner un spectacle injurieux ! A la vérité, il ne s'agissait là que de deux êtres qui s'aimaient en toute sincérité et qui ne s'en cachaient point.

Le premier instant de stupeur passé, un mur-

mure de révolte s'éleva que le roi apaisa d'un mot adroit :

— Laissez, Mesdames, ils ne font que m'obéir, en somme.

Et il fit mine de vouloir qu'on abordât d'autres sujets. Il ne savait pas plus haïr qu'il ne savait aimer. Déjà, il était fatigué de sa querelle avec Castréau. Les petits jeux n'amusent qu'un petit temps.

Toute une partie de la Colonnade était déjà dans l'ombre, les deux amants y cherchèrent un refuge. Ils ne parlèrent point, marchant à pas menus, de peur d'effaroucher leur beau rêve vivant.

A un moment, ils osèrent se regarder plus avant dans les yeux. D'instinct, ils prirent la même allée qui les devait mener hors de la Colonnade, et, par un détour, ils atteignirent la salle des Marronniers.

Ils étaient seuls.

— C'est une folie, Mademoiselle, dit Castréau.

— Tant pis ! répliqua sa compagne.

— On va nous mettre au ban de la cour.

— Tant mieux !

— Il serait sage que je vous repousse.

— Essayez un peu !

— Je n'en ai pas le courage.

— Le vrai courage, maintenant, est d'aimer.

— Je vous aime.

— Vous voyez bien que c'est vous qui êtes brave et non tous ceux qui essaient de vous humilier pour faire plaisir au roi...

— Qui ne désire que plaire à Fleury...

— Pauvre roi ! Qu'il ressemble peu à l'image que je m'étais faite ! Mais qu'importe ! Ah ! qu'importe ! Il s'agit de nous.

Dès que l'amour commande, la raison s'enfuit les deux mains sur les yeux. Louise de Monincourt ne se souvient même pas de ses beaux projets, de son ardeur combative, de ses « idées ». Elle aime et tout le reste s'est effacé de sa mémoire.

Elle regarde Jean de Castréau comme si elle découvrait son visage.

L'émotion gagne le jeune homme qui s'écrie :

— Que vous avez été bonne de venir ainsi à moi au moment où je n'avais plus aucun ami !...

— Je ne vous avais jamais abandonné... Je ne pouvais pas ne pas venir à vous...

— Et je crois bien qu'au fond de mon cœur je vous attendais puisque j'ai pris votre main sans hésiter et que nous voici dans cette ombre fraîche, si près l'un de l'autre, et unis à jamais pour la douleur et pour les jours heureux.

— Jean !...

— Louise !... Louise !... Je vous aime.

Ils s'arrêtèrent pour le baiser qui leur venait aux lèvres et qu'ils échangèrent gravement, pieusement.

Puis ils reprirent leur belle promenade. Ils contournèrent le bassin de Saturne, où le grand vieillard ailé se repose, tandis que s'ébattent autour de lui les amours souriants et taquins, puis le bassin de Bacchus au visage mystérieux comme celui de l'amour.

— Les grains de ces grappes que pressent les doigts du demi-dieu, dit Castréau, font songer aux jours qu'il nous est donné de vivre. Et c'est de la joie qui sort à flots et qui emplit l'urne sacrée...

— D'où jaillissent, comme un jet infini, les

élans de notre cœur vers Dieu, ajouta Louise d
Monincourt.

Et, devisant ainsi, tantôt d'eux-mêmes, tantô
de ce qui se présentait à leurs yeux reconnais
sants, ils atteignirent l'aimable Labyrinthe, o
nos amoureux s'égarèrent à plaisir, se quittant
se retrouvant, se quittant encore, pour s'appeler
courir et s'atteindre, comme des enfants moqueur
et confiants.

XVIII

LE RIRE ET LES ONGLES DE THÉRÈSE DE BONSÉGUR

La chambre où Thérèse de Bonségur se faisait habiller formait une rotonde sur le boulevard de la Reine, et s'éclairait au nord par une haute fenêtre garnie de rideaux de soie vert-pomme.

La lumière, arrêtée de chaque côté, laissait la chambre dans une agréable pénombre, tandis que la toilette de la jeune femme était vivement éclairée par le guilleret soleil du matin. Thérèse de Bonségur ne craignait pas d'être vue toute crue.

Eloignée de la cour, du même coup que son mari, elle se consolait en attirant chez elle la plaisante société des jeunes hommes et de vieillards spirituels. Elle n'avait point de petit lever, n'ayant pas encore élu de préféré, mais, vers onze heures, son bain pris et son « corps » ajusté, elle s'asseyait à sa toilette et faisait signe qu'on ouvrît aux galants qui grattaient à sa porte depuis une heure. Elle savait se faire désirer.

Une jambe ballante, laissant échapper à demi la petite mule rose, — du même rose que les draperies du mobilier, — un coude appuyé sur la tablette, l'autre bras rejeté sur le dos de sa chaise, la poitrine entièrement découverte, la jeune femme, qu'une servante feignait de coiffer, accueillait ses amis : le baron de Tallard, qui fut des intimes de sa mère, et qui revit ses jours heureux de jadis parmi ce printemps nouveau ; le marquis de Feuillette, dont la femme vit retirée dans son château de Guyenne ; Pierre Duroc, petit philosophe, ami de Voltaire, et qui met sa

philosophie en chansons, et l'abbé de Bienvenue, fils cadet du comte de Bienvenue, le sémillant petit abbé qui juge tout, sait tout, dit tout, même un peu plus, parfois, qu'il ne faudrait.

Derrière un rideau se tient un pinceur de guitare qui suit tous les gestes de la maîtresse de céans, et rythme en sourdine ses moindres phrases. Il sait, au bon moment, d'un ongle brusque lancer trois ou quatre notes bourdonneuses, pour empêcher la compagnie d'entendre un mot destiné à l'un seulement des visiteurs. Mais, le plus souvent, il joue pour lui-même, en bel égoïste, en bon musicien.

— Madame remue sans cesse, dit la soubrette.

— L'abbé, quel bonnet me conseillez-vous ? demanda Thérèse de Bonségur.

— Sont-ce des bonnets pour jeter aux moulins, ou des bonnets pour tenir chaud ?

— Pour tenir chaud ! Fi ! l'horreur !

— Alors, prenez celui-ci, dit l'abbé, brandissant au bout de son poing le plus mignon assemblage de dentelles et de rubans. Il suffira du moindre souffle...

— Je suis Borée, voyez mes joues, dit le baron de Tallard.

Il s'agit maintenant de choisir un jeune chien. Un maraud en tient deux en laisse, un dogue au poil roux, la bouche fendue, semble-t-il, par delà les oreilles, et un grand lévrier blanc.

— Prenez le dogue, il ressemble à Fleury, dit Pierre Duroc. On le rossera en effigie.

— Qu'en dit l'abbé? s'informe Thérèse de Bonségur.

— Fleury n'a que faire céans. Gardez le lévrier. Il est bête et fidèle, c'est l'image du parfait amant.

— Parlez pour vous, l'abbé...

— Je parle pour moi.

— Voyez le petit saint...

On adopte le chien qui se couche aux pieds de sa nouvelle maîtresse, et allonge sans façon son museau sur la mule couleur de rose.

— Qui veut des nouvelles ?

C'est le colporteur qui entre avec les scandales du jour.

— Elles ont traîné partout !

— Ce sont les meilleures, dit l'incorrigible Duroc.

Et le fleuve grossit à mesure qu'il descend.
Un pauvre bruit tout nu n'est ni beau ni décent.

— Qu'en dit l'abbé? répète Thérèse.

— Je dis que Voltaire nous fera damner avec ses façons de comprendre et d'excuser, Voltaire et ses bons apôtres d'amis.

— Faut-il acheter?

— C'est le démon qui commande.

— Ce démon n'a pas trop mauvaise figure, dit Mme de Bonségur, lançant une œillade à Pierre Duroc.

Elise, la soubrette, a fini de coiffer sa maîtresse, et le marquis de Feuillette complimente la jolie fille qui ne rougit point trop et répond sans émoi.

— Allons, l'abbé, rendez-vous utile. Taillez-moi des mouches. Et, vous, marquis, dites-moi un peu ce qui se passe à la cour...

— Nous sommes toujours à Fleury, et le roi promène sans répit ses trois nourrissons qui jouent des tours à Castréau.

— Des tours... Juste retour...

— Vous êtes méchante ?

— J'aimerais à le devenir...

— Ce n'est pas difficile... C'est à la porté d'un valet d'écurie.

— On peut y mettre des raffinements. Qu'en dit l'abbé ?

Mais l'abbé n'a pas écouté. Qu'importe ! il faut toujours répondre.

— Il convient surtout que vous soyez jolie

Et il pose les mouches sur une rondelle de cristal.

— Et ces dames ? demande Thérèse.

— Ces dames regardent le roi de plus près, et le roi ne fait pas trop le farouche. Je crois qu'on va bientôt l'apprivoiser.

— Il faut que je le voie.

— A quoi songez-vous, mon amie ?

— Il y a mille prétextes. Cherchons.

A ce moment, la tante Arthémise entra, fagotée à ravir le parterre d'un tréteau de carrefour. Elle aimait à paraître à ces aimables réunions, donnait les avis les plus piquants qui soient,

et faisait rire jusqu'au gratteur de mandoline, le personnage le plus grave qui vînt au grand lever de Mme de Bonségur.

— Ma chérie, ce n'est que moi. J'avais juré de vous laisser en repos tout ce matin, mais pourquoi me priver d'un plaisir si vif et qui va bientôt finir?

— Madame songerait à nous quitter ? s'écria le jeune Duroc.

Et les autres de faire chorus :

— Voilà qui ne se peut...

— Vous êtes de la maison...

— Que deviendrions-nous ? Songez-y !

— Ah ! Madame, vous, notre joie terrestre, dit l'abbé d'un ton de reproche.

Arthémise de Godival ne savait qui écouter et saluait d'un côté, puis de l'autre, son bonnet du matin tantôt allant à droite, tantôt à gauche, tandis que les longues brides, comme des balanciers pris de folie, s'entrechoquaient devant sa poitrine plate.

— Allons, ma tante, il faut vous rétracter, dit Thérèse qui n'appelait plus autrement son hôtesse. Vous êtes notre prisonnière... et, de plus,

vous le savez, mon bon conseiller. J'ai encore besoin de vous.

Et la tante Arthémise s'assit.

— On va me croire morte, à Godival, et je vois déjà mes gredins allumant des feux de joie, et dansant en l'honneur de ce bel accident.

— Il s'agit bien de mort, dit Thérèse en étirant ses jolis bras... quand on se marie dans votre famille !

— Dans ma famille ? Que dites-vous là, ma belle ? Ils n'ont point mon consentement, et ces noces ne se feront pas.

— Personne n'y peut plus rien...

— Si, le roi...

— Sans doute, mais qui le décidera ?

— Moi !

Thérèse de Bonségur se rapprocha de la tante Arthémise, plongea ses yeux devenus d'un bleu d'eau froide dans les yeux gris de la châtelaine de Godival, et dit tout bas :

— Nous !

Puis se retournant brusquement :

— Jouez, mais jouez donc, Monsieur de la

guitare, dit-elle d'un ton vif, en frappant le parquet de son talon pointu.

Comme sa main était restée appuyée au bras de Mme Arthémise, celle-ci sentit les petits ongles rouges de sa « nièce » pénétrer dans sa chair, mais la tante de Godival était dure à la souffrance, et ne trahit point cette soudaine méchanceté qui lui plaisait infiniment.

Thérèse oublia de poser ses dernières mouches, elle oublia son chien nouveau, ses soubrettes empressées, le marchand qui sollicitait, elle oublia ses hôtes qui devinèrent, à son humeur, que l'instant était venu du baise-main et de la révérence.

Ils s'empressèrent.

Le marquis de Feuillette soupira ; Pierre Duroc jugea au fond de soi que ses affaires n'étaient pas en trop mauvaise posture ; le petit abbé, sans qu'on l'ait interrogé, murmura :

— J'en dis... j'en dis... tout ce qu'il vous plaira

Quant au baron de Tallard, il baisa à deux reprises la main qui s'abandonnait, haussa une épaule, sourit, leva les yeux au ciel et, mêlant

au charme du présent la douce mélancolie du passé, marmotta entre ses lèvres closes pour ne point laisser s'échapper le goût du baiser :

— C'est elle ! C'est elle !

Par quoi il voulait dire que Thérèse, jusque dans ses lubies, lui rappelait la Thérèse de sa jeunesse, mère de celle-ci.

Pour celui qui a vécu un peu de temps, et qui sait observer, la vie, perpétuelle fantasmagorie, se copie et se répète.

Mais Thérèse avait peu vécu, et ne savait point observer. Elle ne savait pas que sa mère aima qui ne l'aimait point, et, — laissant passer ses hôtes, jeunes et vieux, sans quasiment les voir, — elle pensait au seul Castréau qui les dépassait tous par la beauté, par l'amour qu'elle lui portait et par son aguichante cruauté.

Elle pensait à son projet de faire rompre un mariage, et de ramener à elle le beau volage.

Louise, comme chaque jour de ce long hiver, entendit le brouhaha du départ et poussa un long soupir de soulagement. Enfin le guitariste

cessa de gratter ses cordes et le bon silence revint se ranger autour d'elle.

Le silence, protection du cœur tendre, vêtement de l'âme amoureuse.

Avec lui, tout s'efface qui ne rappelle point l'objet aimé.

Louise n'a jamais tant désiré le départ des importuns qui viennent, à travers les murs, troubler ses pensées.

Qu'il lui était doux de vivre aujourd'hui !

Elle le consigna sur son cahier intime :

« M. de Castréau m'aime, et j'ai dit à M. de Castréau que je l'aimais. Ce n'est pas une chose nouvelle, sans doute. Nous avons déjà échangé des promesses et formé des desseins. Comment se fait-il, cependant, que j'aie, depuis le Labyrinthe, l'âme toute remaniée ?... Serait-ce la saison nouvelle? »

Elle s'arrêta, elle médita.

« Je ne sais plus décrire ce qui se passe en moi. Depuis qu'en bas le musicien s'est tu, il chante autour de moi une délicieuse musique qui me caresse et me soulève. J'ai envie de pleurer et de rire. »

Des larmes, lui venaient aux yeux, brouillant tout autour d'elle.

« Pourquoi M. de Castréau n'est-il point ici, près de moi?

Elle n'avait pas achevé sa phrase qu'un valet venait lui annoncer que son ami l'attendait en bas.

— Dieu soit loué ! s'écria la jeune fille. Et, coquette pour la première fois peut-être de sa vie, elle courut à un miroir. Mais à peine s'aperçut-elle qu'un sourire lui vint aux lèvres, un sourire d'enfantin contentement.

— Il n'y a rien à reprendre, je suis parfaite.

L'amour transfigure. Un laideron devient plaisant. Mlle de Monincourt, si jolie à l'ordinaire, était ce matin, à la vérité, tout à fait belle, et, quand elle se présenta devant Jean de Castréau, celui-ci était tout confus, et ses terreurs anciennes lui ramenèrent le sang au visage, comme s'il voyait venir à lui une femme inconnue et trop familière.

Mais ce ne fut qu'un nuage qu'il chassa, et les voici, les mains unies, les visages souriants. Ensemble, ils fermèrent les yeux, éblouis par un bonheur trop vif.

Ils sont vite éveillés.

C'est Thérèse qui entre, flanquée de Mme Arthémise de Godival, le bonnet en bataille.

— Eh bien ! Faites comme chez vous, Mademoiselle !

C'est Thérèse, qui ne sait point se contenir.

— Mon petit Monsieur, susurre la tante, vous n'êtes point encore mariés. Ce sont là privautés à ne point se permettre devant les gens bien élevés.

— Mais, Madame...

— Mais, Monsieur, je ne vous demande pas de vous excuser, mais s'il vous plait, simplement, de me céder la place...

— Restez, Monsieur de Castréau, dit Louise, devenue blême, et vous, Mesdames, écoutez ce que j'ai à vous dire. Je serai la femme de M. de Castréau, quoiqu'il arrive ! Il me tient du roi. Le roi seul peut nous délier du serment qu'il nous demanda d'échanger.

— Le roi, le roi, dirent ensemble les deux femmes en colère, nous en ferons ce que nous voudrons.

Jean de Castréau et Louise de Monincourt sentirent dans le même temps leur cœur s'arrêter, tandis que Thérèse de Bonségur et Arthémise de Godival, les yeux agrandis, se voyaient déjà imposant au roi leurs volontés.

Elles allaient un peu vite en besogne.

XIX

L'AUDIENCE

A quelques jours de là, cependant, le roi, intrigué par la forme de leur demande et cette signature inconnue, leur donna audience.

Thérèse était délicieuse à voir, mais la tante de Godival était si fort comique que le roi n'aperçut qu'elle.

Il les laissa parler, sans rien dire, ce qui nuisit quelque peu à leur mutuelle éloquence.

Thérèse parla de l'avenir de Castréau qui ne pouvait se donner carrière qu'à la cour. Elle

insista un peu trop, et le roi, sans effort, vit clair dans son jeu.

Pour Mme Arthémise, elle fut terriblement prolixe, et le roi connut l'histoire entière de sa dramatique existence. Le nom de ses deux maris revint souvent dans son discours. Octave était ainsi. Arthur disait cela. Elle aussi parlait d'avenir, de ses fermes, de ses chasses, et un peu aussi, de sa nièce, une péronnelle bonne à tenir enfermée.

Elle se tut enfin, mais pas avant d'avoir gémi à nouveau sur la mort prématurée de ses deux jeunes époux.

— Bah ! dit le roi en se levant, vous allez les retrouver bientôt, et vous n'aurez que l'embarras du choix. Arthur, Octave, vont se disputer vos restes. Je vous en prie, ne les faites pas trop attendre.

Et les révérences n'étaient pas achevées qu'il était déjà parti, cédant la place à Thérèse qui se mordit les lèvres de dépit, et s'écria, au risque d'être entendue :

— Eh ! Je n'ai pas besoin du roi !

Et à Mme Arthémise de Godival, qui, plus

habile à voiler ses sentiments, racontait déjà, par avance, aux bourgeoises de Godival son audience royale :

— J'ai vu le roi, ma chère ! Il est amusant...

« Eh ! je n'ai pas besoin du roi ! » s'était écriée, dès le seuil du château, Thérèse de Bonségur. Et, devançant Madame de Godival qui s'essoufflait, elle ajouta :

— Ni de cette caricature qui ne sait parler que d'elle-même et de ses défunts époux.

Et, lèvres pincées, regards perçants, doigts agités, elle se mit à chercher sa vengeance.

Sans attendre ses valets, elle poussa brusquement le portail de sa demeure. La voûte sonore s'emplit d'un grondement d'orage au milieu de quoi ses prestes talons mirent un martellement d'impatience.

Sur le fond de clarté de la cour et du jardin deux silhouettes sombres se détachèrent, l'une haute, élégante, gracieuse et qui s'effaça sur la gauche, après s'être inclinée. C'était Jean de Castréau.

L'autre sautillante et informe, torte et bossue. C'était le gnome Félix.

« Peut-on être si beau ? se dit Thérèse, sans s'arrêter aux salutations de Jean; peut-on être si laid ? Que ne suis-je une mauvaise fée pour mettre ce Jean dans le corps de Félix et Félix dans celui de Jean ? »

Soudain elle porta ses mains à ses tempes :

— Pourquoi pas ? s'écria-t-elle tout haut.

Elle entra en courant dans sa maison, et Louise de Monincourt, qui gravissait lentement les marches de l'escalier, entendit partir, en fusées, ce rire insensé de sa cousine dont elle avait été, un jour, si justement blessée. Et la jeune fille, à nouveau, en ressentit une grande peine.

Quant à Thérèse, elle se montra, tout le long de ce jour, d'une gaîté excessive.

Elle riait tant, et à propos de si peu de chose, que des larmes parfois lui venaient au visage et qu'elle oubliait de les sécher.

Et dans tout l'hôtel une sorte de malaise régnait.

XX

LE PRINTEMPS SUR LES ROUTES

Le mariage eut lieu dans la chapelle privilégiée d'un village voisin de Versailles, à Viroflay, où Louis XV n'avait point coutume de s'arrêter, mais où l'on conservait, respectueusement, le prie-Dieu du grand roi.

La cour n'y fut pas officiellement conviée ; ce fut une discrète cérémonie dont toute pompe fut exclue, et dont l'intimité, dans ce matin d'avril, ne manqua pas de charme.

Après la messe, deux violons, comme aux no-

ces campagnardes, guidèrent la compagnie vers une auberge toute enguirlandée de jeune verdure, en l'honneur des épousés.

Sur leur passage, les commères louaient tout haut la beauté de Jean et la grâce de Louise de Castréau.

— Pour un beau couple, c'est un beau couple.

— Jamais je n'en ai vu d'aussi bien accordé.

— Ah ! la mâtine, elle a su choisir un bel homme !

Les jeunes mariés n'entendaient guère, mais Thérèse, tout près, recueillait les propos. Cependant, elle ne changeait pas de mine, et continuait de sourire. Elle s'était promis d'être aimable jusqu'au bout.

Gesvres et d'Epernon étaient là, prodiguant les mots d'esprit, et Bonségur, tout gaillard d'avoir reconquis, pour un jour, son épée.

Malgré les mots, les chansons et les gestes, le repas manqua de familiarité et d'harmonie. Les préoccupations de tous n'allaient pas de pair, et, si les idées pouvaient être figurées, celles de tous ces gens assemblés auraient eu la silhouette d'hommes et de dames attendant dans

un carrefour et prêts à prendre qui à droite, qui à gauche, qui devant, qui derrière.

Les Bonségur ne pensaient qu'à Versailles et aux nouveaux moyens de reconquérir leur place.

Gesvres et d'Epernon songeaient à leurs amusements.

Mme de Godival regagnait ses terres, le front haut, la main levée sur ses gens.

Et les autres invités avaient tous le visage d'inconnus réunis, par le hasard, à quelque table d'hôtellerie et qui n'aspirent qu'à l'instant de héler leurs porteurs.

Louise et Jean de Castréau étaient bien déjà tout à fait seuls, et ne s'en plaignaient point. Que leur importaient désormais tous les soucis de la cour et l'art de s'y pousser au premier rang ! Eux aussi, dans ce carrefour, piétinaient d'impatience. Mais ils n'allaient pas retourner en arrière et reprendre cette vie de parade et de politesse dorée où ils avaient cru voir la seule vie qu'il fût possible de concevoir.

Ils allaient partir bravement, appuyés l'un sur l'autre, vers l'inconnu, vers une existence nouvelle, au fond des provinces.

Un carrosse attendait leur bon plaisir, un carrosse rouge et or, point neuf, à la vérité, mais d'allure confortable, que leur prêtait Thérèse de Bonségur.

Qui pourrait dépeindre les sentiments qui agitaient Castréau quand, après avoir fait avec l'épousée le tour de l'assemblée, il lui tendit son poing pour qu'elle s'aidât à gravir les deux marches de la portière?... Orgueil, simple joie, amour profond, il y avait de tout cela dans le cœur du jeune homme, tandis qu'il regardait sa femme s'asseoir sur le velours rouge de la voiture qui allait pendant quelques jours contenir tout son bien en ce monde.

Ils ne firent qu'une courte station à Versailles. Le temps de revêtir des habits convenables, et ils partirent au joyeux claquement du fouet des postillons.

Il y avait au-dessus d'eux ce ciel d'avril qui hésite à se couvrir tout à fait et à se dégager entièrement. Les nuages couraient. Il pleuvait quelques gouttes. Puis c'était un chaud soleil qui venait caresser les mains des jeunes voyageurs et leurs visages rapprochés.

Ils regardaient par la même portière et ne parlaient pas. Qu'auraient-ils dit parmi ce martèlement des pavés par le sabot des chevaux et par le fer des roues ? Qu'auraient-ils dit au matin du naufrage de leur passé ? Ils n'avaient qu'à regarder passer les champs et les arbres... On n'arrête pas les nuages qui fuient... On ne pleure pas le crépuscule... Mais demain il y aura l'aurore et c'est à elle seulement que l'on songe.

A l'âge qui gonflait leurs veines, on ne s'arrête pas aux déceptions. A peine si l'on en ressent la courte souffrance. Vite, l'oubli cicatrise la blessure. Hier c'était la nuit : on lui tourne le dos. On ne songe qu'à tous les beaux demains lumineux qu'il nous sera, qu'il nous est donné de vivre.

Après une longue ondée, vers quatre heures, le soleil revint plus chaud, dominateur. La terre en parut bouleversée. Des champs, des bois, montèrent de merveilleux effluves qui s'en vinrent cajoler les voyageurs et leur mettre aux lèvres des besoins de rire, de chanter, de parler d'amour.

Et, tandis que les fouets des postillons retentissaient le long des coteaux, dans les vallées, les jeunes époux se racontèrent leur merveilleux avenir.

— Nous vivrons l'un près de l'autre, disait Jean, et cela déjà est si délicieux. L'un près de l'autre !... C'est-à-dire que votre moindre geste m'appartiendra et que je n'aurai pas une pensée, dont je ne puisse, aussitôt, vous faire présent.

— Nous ne serons plus qu'une même âme, disait Louise. Ce que vous souffrirez, je le souffrirai, et nous aurons moins mal. Ce dont je jouirai, vous en aurez votre part, et notre bonheur sera doublé.

— Oui, il en sera ainsi...

— Ce sera mieux encore, car, si nous ne savons pas prévoir le mal, nous ne savons pas mieux deviner jusqu'où le bien peut nous mener.

— Nous sommes heureux.

— Il y a sur terre des pauvres gens qui n'aiment pas...

— Comme ils sont à plaindre !

— Hélas ! Qui leur montrera la bonne route ?

— Il y a les aveugles, mais il y a surtout ceux qui ne veulent pas voir...

— L'homme doit aimer.

— C'est son rôle sur terre.

— Oui, oui, et plus il aura aimé, et plus il se sera rapproché de la récompense éternelle...

— Regardez, dans ce petit enclos, ces arbres en fleur. Ce sont des cerisiers, des pommiers, des pêchers. Ils sont couronnés de sourires. A peine sortis du sombre hiver, ils sont toute beauté, tout amour, et, demain, ils seront couverts de beaux fruits...

— Et quel parfum, mon ami, autour de nous !... Que nous sommes loin déjà de Versailles et de ses fadeurs, de ses gestes apprêtés, de ses mouches et des dorures des salons ! Le printemps embaume et nous allons vers la liberté.

Avec les viandes froides et les fruits qu'ils avaient apportés, ils firent la dînette sans descendre de voiture, tandis que les chevaux, dételés, allaient boire à un gué et que les postillons, en chantant, se refaisaient avec une frottée d'ail et une bouteille du vin de la noce.

La première étape se fit dans une ville dont ils

ne demandèrent le nom que le lendemain, à l'heure du départ. Ils n'avaient pas le loisir d'être curieux, si ce n'est d'eux-mêmes.

Enfermés à nouveau dans leur carrosse, ils ne regardèrent même plus par la vitre. Ils se dirent leurs jeunes années.

— Il faudra que vous connaissiez la maman Maubuisson, disait Louise. Je sais qu'elle vit toujours. Comme elle doit être ratatinée. Son mari est mort, un colosse, qui la battait. Pauvre vieille, c'est elle qui lui survit !. Elle doit être bien étonnée ! c'étaient de rudes paysans, mais qui ne faisaient que ce que commandait l'honnêteté. Ils allaient au travail dès l'aube. A quatre ans, je m'habillais déjà toute seule et, je m'amusais... à réfléchir. C'est de cette époque que date ce caractère sérieux qui m'a fait tant de tort auprès de ma tante Arthémise...

— Et qui m'imposa un si vif, un si doux respect ...

— Il plut aussi à Mme de Maintenon.

— Qui se connaissait en caractères...

— Ne me flattez pas, vous me l'avez promis. Et je n'ai que trop de tendances moi-même à me

compter pour une exception. Chassons l'orgueil, c'est une bête malfaisante...

— En face des autres, il est parfois salutaire. Il nous défend de bien des petitesses.

— Il faut s'en servir, mais ne point se livrer à lui. C'est le plus vilain maître qu'on puisse se donner. Et maintenant, ami, parlez un peu de vous. C'est toujours mon tour de confesse, jamais le vôtre...

— Oh ! moi !...

Et Castréau souriant fit un geste de dédain.

— Je ne veux pas, s'écria Louise, le menaçant du doigt, que vous disiez « Oh ! moi ! ». Je ne veux pas être la femme de Monsieur « Oh! moi! ». Vous êtes et resterez Jean de Castréau, l'ami du roi et que j'ai choisi pour époux. Il ne faut pas trop se rabaisser. Point d'orgueil, c'est entendu, mais de la dignité. Allons, redressez-vous, et contez-moi votre jeunesse.

— Je puis, en deux mots, la résumer, car elle tient toute dans la grande admiration que j'eus pour mon père et dans la peur qu'il m'inspira... Il est terrible.

— Brr... Quand le verrons-nous ?

— Peut-être jamais... Quand je devins un adolescent qui pouvait se conduire tout seul, mon père me dit : « Va, et sois un homme. Fais ta vie. » Je ne l'ai pas revu. Il ne quitte pas la région qu'il commande. La cour ne le vit jamais. Il attend la guerre. Et il est aimé, dit-on, de ses soldats, aimé et redouté, comme je le redoute et comme je l'aime encore aujourd'hui.

— Comme je serai fière de le connaître...

— Il ne ressemble guère aux hommes de Versailles...

— Vous aime-t-il ?

— Il ne me l'a jamais dit, ni montré, mais qui sait ?

Jean se tut, pour réfléchir. Louise le regardait, et, à une pensée qui se présenta tout à coup devant elle, elle sentit des larmes grossir ses paupières.

— Nous sommes seuls au monde, tous deux. Car vous êtes une façon d'orphelin... D'où nous venons, personne ne nous regrette ; où nous allons, personne ne nous attend.

— Nous sommes tout seuls au monde, c'est vrai, mais nous sommes deux, si bien que, pris

part, nous serions probablement malheureux, andis que, réunis, nous pouvons marcher, en leine confiance, non plus sur nos chemins parallèles, mais sur la même route, épaule contre épaule, avec, dans les yeux, le même but.

Jean serra plus fort dans ses mains les mains de sa compagne qui, laissant tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme, murmura :

— Oui, Jean, je sens en vous le véritable ami. Je me fie à vous. Oubliez la vaniteuse jeune fille de Versailles, oubliez ses impertinents conseils. Je ne veux plus être qu'une femme dans les bras d'un homme.

— Amie, je n'ai rien à oublier, je ne désire rien oublier. Pouvez-vous songer à m'enlever le peu que je sais de votre vie ?

— C'est aujourd'hui que nous naissons l'un pour l'autre.

— Oui, peut-être. Cependant, ajouta Jean, le visage malicieux et charmant, il me semble avoir vu un soir — le doux rêve ! — venir à moi une jeune fille inconnue, parmi les illuminations d'un jardin. J'étais prêt à tout tenter pour la conquérir, quand le roi, devançant mon désir,

me la donna, de sa propre main... Je crus la perdre à nouveau, le sort m'étant devenu contraire, mais, si j'ouvre les yeux, je vois mon rêve continué...

— Refermez les yeux... Je ne suis pas digne que l'on m'aime. J'ai tant d'aveux terribles à vous faire. Mais je sens en moi la douce obligation de vous le dire... Fermez les yeux... Ecoutez... Plaignez-moi... Je ne sais si je vous ai aimé dès la première rencontre. Je vous ai trouvé beau. Puis, lorsque le roi nous eut pousss l'un vers l'autre, je ne songeai plus qu'à ma gloire. Le bonheur soudain m'avait enivré jusqu'à se voiler lui-même. Ce n'est pas tant de vous avoir mal conseillé, que je m'excuse, c'est d'avoir osé vous conseiller. Comment me pardonnerez-vous ? Je vous ai mal aimé. Mais, aujourd'hui, instruite par les épreuves, je me range sous vos ordres. Que votre présence me guide... Je ne vois que par vous, je ne veux plus voir qu'en vous !

— Ma chère petite Louise, ne vous accusez pas. Vous valez mieux que moi.

— Oh ! qu'importe ce que nous valons !

— C'est cela, c'est cela, qu'importe ! Nous ommes tous les deux ici qui roulons de concert ers le petit coin du monde qui verra nos amours…

— Aimons-nous !…

Ils échangèrent encore mille autres propos ntrecoupés de baisers, de jeux et de rires.

Le soleil aidant, ce fut un beau jour.

Quand vint la troisième aurore, ils étaient out à fait amis. Ils se savaient par cœur, et la oindre pensée que l'un avait venait tout de uite aux lèvres de l'autre. Il arriva que, pen-ant de même, ils dirent tout haut les mêmes ots. Et les rires, alors, partaient en fusée.

Ils avançaient sur les chaussées de France, ans soucis, pleins de foi.

On dit que l'amour véritable chasse l'adver-ité. Il en est souvent ainsi.

D'autres fois, il l'attire…

XX

L'ALERTE

Le cinquième soir, à la tombée de la nuit, tandis qu'ils gardaient le silence, un peu somnolents et rêvant aux plus doux lendemains, ils ressentirent tout à coup une forte secousse. Louise fut précipitée sur Jean, tandis qu'une des vitres, brusquement choquée, volait en éclats. Le carrosse se trouva tout net arrêté. Une roue d'arrière s'était engagée dans un profond et boueux fossé.

Les chevaux piaffaient et hennissaient, les pos-

tillons lançaient des jurons et demandaient à grands cris du secours.

— N'avez-vous point de mal, mon amie ? dit Castréau.

— Aucun, que je sache...

— Alors nous pourrons rire de l'incident, dès que je vous aurai tirée de ce fâcheux carrosse qui ne sait pas garder le milieu du chemin...

Quand la porte eût cédé aux poussées de Jean de Castréau, ils ne furent pas longs à sauter à terre où un nouvel étonnement les attendait.

Quoiqu'ils fussent, autant qu'on le pouvait deviner, au milieu d'une forêt, tout un groupe d'hommes entouraient déjà les chevaux et le carrosse.

— Ils ont été bien prompts, dit entre haut et bas le jeune homme tout en caressant le pommeau de son épée.

— Sans doute passaient-ils, répondit Louise. Il ne faut pas s'en plaindre.

— Ils ont bien de l'attention pour nos bêtes...

— Regardez, regardez, celui-ci porte un masque...

— Parbleu, je m'en doutais. Ce sont d'aimables voleurs. Ils détèlent nos chevaux pour avoir le temps de vider nos coffres. Nos postillons sont des sots... Quand on crie trop fort, ce n'est jamais le guet qui vient, surtout en plein bois.

— J'espère que nous allons nous défendre...

— Je préfèrerais vous voir monter dans le carrosse.

— Donnez-moi votre dague...

Tous ces propos avaient été échangés vitement et sans qu'y prissent garde tous ces bizarres serviteurs qui, sans proférer le moindre mot, s'acquittaient de leur besogne.

Ils étaient quatre et tous masqués.

Thierry, le cocher, s'approcha de Jean. Il avait l'air ému.

— Je ne sais plus que faire, dit-il.

— Qui sont ces hommes ?

— Je n'en sais rien.

— Où donc étaient-ils embusqués ?

— Parmi ces grands chênes.

Et comme ils regardaient dans la direction des chênes, une nouvelle silhouette se dessina, à cheval, celle-là. A vrai dire, on distinguait à peine

le cavalier qui avait l'air penché sur l'encolure de son cheval.

Cependant on le vit porter ses doigts à sa bouche et en tirer une sorte de roulade. C'était le signal.

Les quatre hommes masqués se hâtèrent vers lui.

Mais le nouveau venu ne parut pas satisfait, et, de nouveau, siffla.

— Serait-ce pour moi ? dit Thierry, je n'irai pas.

Jean de Castréau eut un haut-le-corps, et, poussant Thierry par les épaules, lui dit sèchement :

— Si vous êtes de la bande, il faut obéir au sifflet. Je n'ai que faire de vous et saurai défendre, seul, ma femme et ma vie.

— Monsieur, dit Thierry timidement, je suis votre serviteur, si vous le voulez bien. Je ne suis pas un traître...

— Nous le verrons bien...

Un troisième coup de sifflet n'étant pas parvenu à faire bouger Thierry, le cavalier masqué bondit sur lui.

Bravement le serviteur tira la dague qu'il avait au côté, et brandit de sa main libre un gros pistolet.

L'homme ralentit l'élan de sa bête et, s'adressant à Castréau, il s'écria dans un baragouin à peine intelligible :

— Si Monsieur tient à rester encore quelque temps ici-bas, qu'il veuille bien me confier son argent et celui de la dame.

— Monsieur le voleur, répondit Castréau, venez le prendre. Il est à qui le gagnera.

L'homme ricana, redressant autant qu'il le pouvait sa courte taille difforme.

— Je ne suis pas un manant, qui gagne son argent...

— Assez de phrases, dit Jean de Castréau, qui, l'épée en avant, s'élança vers le malandrin. Les autres hommes accouraient pour défendre leur chef qui grinçait des dents pour ne pas crier.

Il y eut d'abord une grande confusion.

D'instinct, Thierry se serra contre Jean pour abriter Mme de Castréau, mais Louise ne l'entendait pas ainsi et se mit sur le rang.

Le second postillon, qui n'avait pas d'arme,

saisit son fouet et se mit à l'écart, ne pensant qu'à défendre sa propre vie contre qui l'attaquerait.

Deux des hommes masqués, par une habile manœuvre, cherchèrent à isoler la jeune femme qui fut ainsi devenue un excellent otage, mais leur traîtrise fut découverte, et Jean vint à son secours, mettant hors de combat l'un des assaillants.

A ce moment, Thierry reçut un mauvais coup de dague dans l'épaule.

— Rendez-vous, dit le cavalier bossu, et vous aurez tous la vie sauve. Voici d'ailleurs du renfort...

— Savoir, dit Castréau dont l'ardeur croissait à chaque parade et à chaque riposte.

Son épée faisait merveille, allant de l'un à l'autre, cherchant à blesser plus qu'à tuer. Cependant le sang coulait et son odeur donna de la colère à toute la compagnie.

La bravoure ne se rencontre pas seulement ch les gens honnêtes. Les pires maladrins en usen et nos cinq détrousseurs de carrosse se do naient au combat comme de bons soldats q

lésirent se faire distinguer par leur capitaine et
nériter les compliments du roi.

Quant à Louise, un sang vaillant coulait dans ses veines, et elle tenait tête à tous, gaillardement.

Le renfort qu'avait annoncé le chef des voleurs approchait au galop et criait :

— Attendez! attendez ! Je veux en être !

Ce n'était pas un fripon, et, dès qu'il fut à portée de voir, il n'hésita pas et se mit dans le camp de nos amis.

— Madame, reposez-vous, et permettez que je punisse ces mécréants.

Du premier coup d'épée, il étendit à terre l'un des assaillants.

A ce moment, un triple coup de sifflet retentit. Les hommes masqués remirent leur épée au fourreau et, se penchant sur leur camarade, l'emportèrent en courant, tandis que leur chef, sans remercier ni dire bonsoir à la compagnie, gagnait, au petit trot, le fourré.

La lune qui s'était levée éclaira bientôt une scène plus riante.

Le cavalier si aimablement survenu était des-

cendu de sa monture et s'était présenté aux jeunes mariés, heureux de les complimenter sur leur vaillance.

— Marquis de Coulonges.

— Jean de Castréau.

— Je fais moi-même la police de mes bois, ajouta-t-il, et je puis vous affirmer que vous avez été attaqués par des gens étrangers à la contrée.

— C'était un guet-apens, Monsieur, dit Jean, et comme nous allons à trente lieues d'ici, je pense que ces tristes personnages vont nous suivre et que nous allons vous en débarrasser. Ce sera, s'il vous plaît, notre remerciement.

Castréau et sa femme échangèrent un regard où ils lurent, chacun de son côté, la joie de se retrouver sain et sauf, leur mutuelle confiance et leur robuste foi en l'avenir.

Le pauvre Thierry souffrant horriblement de son épaule, le marquis de Coulonges aida Castréau à réatteler les chevaux.

La voiture fut bientôt désembourbée.

Une demi-heure plus tard, elle faisait son entrée dans la cour du château forestier du marquis.

Le couvert se trouva promptement mis, et, lorsque de bonnes tranches de jambon et une confortable omelette eurent apaisé les appétits et réparé les forces, Castréau se fit mieux connaître de leur hôte en relatant les aventures de son mariage.

On a tort de blâmer ceux qui se racontent sans cesse, car on ne sait bien que sa propre histoire, et, pour peu que l'on soit sincère, le récit qu'on en fait porte en soi son enseignement.

M. de Coulonges ne manqua pas de l'observer.

C'était un homme aux yeux d'une admirable profondeur. Il avait laissé croître sa barbe noire : de place en place, de petits faisceaux de longs fils d'argent faisaient songer à des larmes coulantes.

Il vivait seul dans son château, ne sachant du monde que ce que voulaient bien lui dire les voyageurs qui, d'aventure, fatigués ou égarés, couchaient chez lui.

— Les hommes n'ont pas changé, dit-il à Jean de Castréau, lorsque le jeune homme eut terminé

la relation de sa courte existence, ni, en particulier, les jeunes gens. Les hommes sont lâches, vindicatifs ou frivoles, mais les adolescents comme vous, mes chers hôtes, ont l'âme si pure et le cœur si prompt, que l'on sent l'espoir renaître et que peut-être, en effet, un jour, il y aura quelque chose à accomplir sur cette terre infestée de méchants...

Louise et Jean devinèrent aisément que le marquis avait eu des traverses dans sa vie, mais, discrets, ils n'en laissèrent rien paraître.

Tant de tact chez des jeunes gens encore tout émus par le péril qu'ils venaient de courir acheva de conquérir le gentilhomme, qui, à son tour, se laissa aller aux confidences.

— Je n'ai pas su résister à la mauvaise fortune, ma déception fut trop brusque. La peur du ridicule m'exila dans mes terres... Depuis longtemps, déjà, j'aurais pu reparaître à la cour, celle qui fit mon désespoir n'est plus, mais je suis devenu une plante sauvage, et ma poitrine est trop large pour l'air des petits appartements. Je me suis façonné un bonheur de brigand.

— De chasseur de brigands, vous voulez dire, interrompit Jean.

— Ne m'avez-vous pas vu tuer un homme qui ne cherchait pas à me faire de mal ?...

— Sans doute, mais par la même occasion vous m'avez sauvé la vie, dit Louise. Vous êtes un excellent brigand et que j'aimerais à rencontrer souvent au coin des bois...

— Toutes mes journées se passent à battre la forêt, et, parfois, je prends sur mes nuits. Je ne me crois pas méchant, et cependant je me sens tout soulevé de joie quand j'ai pu, des mains que voici, supprimer quelque scélérat. Il y a vraiment trop de méchants sur terre. Ne manquons jamais l'occasion d'en abattre quelques-uns. Certainement, il serait préférable de leur laisser le temps de confesser leur faute et de se repentir, mais il ne me déplaît pas trop de les envoyer tout droit devant le Grand Juge qui saura bien, après quelques siècles de Purgatoire, leur pardonner et leur sourire.

— Et vous avez beaucoup de cadavres sur la conscience ?

— Très peu, une douzaine tout au plus. C'est

navrant, j'ai des scrupules. Je ne suis qu'un pauvre homme. Je n'attaque jamais, je me défends. Délicatesse ou couardise...

— Délicatesse ! délicatesse !

— Couardise. Si, j'étais roi, je serais un terrible tyran. Tous les criminels — des petits aux grands — seraient occis sur l'heure. Les fourbes, les envieux, les voleurs, les incendiaires, les sacrilèges seraient condamnés à se supprimer eux-mêmes. Je n'aurais aucune miséricorde. Et le monde, peu à peu, se viderait. Des bons qui survivraient à ce grandiose massacre, on fouillerait le passé de façon à trouver à émonder encore... Et, quand il ne resterait plus qu'une petite troupe d'hommes parfaitement loyaux et braves, ils demanderaient en chœur à Dieu de venir les juger, tout de suite, de peur que le péché ne les mordît à leur tour, et que le monde ne s'éteignît dans la misère. Et le bon Dieu viendrait, étonné de voir tant de prétendus honnêtes gens. Il écarterait encore quelques têtes maléficieuses, et puis il dirait : « Que voulez-vous ? » Et les hommes répondraient : « Pardonnez-leur, pardonnez-nous et, s'il vous plaît, recommençons. »

Et Dieu, qui depuis tant d'années espère cette parole, referait pour les hommes nouveaux un nouveau Paradis terrestre... Et qui sait ? La bonté viendrait peut-être régner ici-bas et donner à tous le divin bonheur...

— Quelle fable effrayante ! s'écria Louise de Castréau. Y a-t-il tant de pécheurs que le monde ne puisse être sauvé autrement ?

— C'est un moyen fort catégorique, je l'avoue, dit le marquis en souriant. Achevez de dîner en paix, je ne suis pas le roi...

— Mais sans doute un de ses meilleurs sujets, dit Castréau. Vous avez le visage d'un saint.

— Le visage, tout au plus, soyez-en persuadé. Si j'étais un saint, je ne croirais pas à la méchanceté universelle...

— Aurions-nous, nous aussi, demanda le jeune homme, l'air de chenapans ?

— Vous avez vingt ans, et votre cœur est gonflé des plus nobles désirs. Qu'est-ce que la vie en laissera ?

— Qu'importe ! Monsieur nous porterons ces désirs à bras tendus au-dessus de nos têtes, et le temps, peut-être, les fera mûrir.

— Et puis, nous sommes deux, dit Castréau, le visage enthousiaste...

Il y eut un silence, mais bientôt le marquis, s'étant levé, les prit par la main et leur dit :

— Je ne vois guère plus loin que les carrefours de mes bois, où l'on s'égorge chaque nuit. Merci de m'avoir montré qu'il y a encore, en France, de l'ardeur généreuse. Le souvenir de votre foi me réchauffera, dans ma solitude.

Comme ils allaient remercier leur hôte et se retirer pour la nuit, Thierry, l'épaule bandée, demanda à être entendu.

— J'ai besoin, dit-il, d'expliquer ma conduite qui n'a point paru claire. Trop docile serviteur, en toute naïveté, je le jure, j'ai failli causer votre perte...

— Tu es un brave, s'écria Castréau, nous n'avons que faire de tes aveux. Ta blessure te servira de sauf-conduit.

— Si nous renvoyions son carrosse à Thérèse ? suggéra Louise, exprimant tout haut la pensée de chacun.

Il fut convenu que le second postillon serait chargé de ce soin...

Un mystérieux silence plana, puis, Thierry ayant juré fidélité à ses nouveaux maîtres, chacun regagna son appartement.

Le lendemain, à l'aube, le carrosse des Bonségur s'en retournait à Versailles, tandis que M. de Coulonges installait les jeunes gens et leurs bagages dans sa propre voiture qu'il escorta, durant plusieurs lieues, à travers les vallons et les plaines.

XXII

LE BONHEUR

Ils vécurent à Kerallarec tout un été de délices.

Leurs gens étaient venus les attendre à une lieue lu pays, au pied d'un grand calvaire où toute la 'assion de Notre-Seigneur est sculptée autour de a croix. A genoux devant la lande, ils prièrent en ommun tout haut, puis ils se remirent en route n chantant des cantiques.

Leur entrée fut charmante et triomphale. Les emmes avaient fait toilette. Elles avaient leurs abliers de couleur, leurs grandes coiffes blanches,

leurs fichus croisés, et, presque toutes, ces yeux couleur de ciel que l'on rencontre communément au pays breton.

Toutes reconnurent leur beau Monsieur Jean, qu'elles ne croyaient pas revoir si tôt, — il y avait cinq ans à peine qu'il avait quitté Kerallarec; — toutes voulurent voir de près et saluer sa jolie compagne.

Elles firent à Louise leurs compliments en breton que son mari traduisait à mesure.

— Soyez aussi bonne que belle, ma chérie, dit une vieille, et nous aurons le Paradis.

— Touchez ma petiote pour qu'elle vous ressemble, dit une mère en présentant son nourrisson

— Nous sommes vos servantes, ordonnez, nous savons obéir, dit, au nom de tout un groupe, une belle fille aux yeux loyaux.

— Je suis la vachère.

— C'est moi qui boulange.

Le défilé ne finissait pas. L'orgueil de Louise renaissait. C'était sur un tout petit royaume qu'elle allait pouvoir régner, et quel dévouement! quelle amitié respectueuse! elle lisait

déjà dans tous ces regards. Alors elle tourna vers Jean un regard radieux.

Ils se comprirent.

— Nous leur donnerons...

— ...du bonheur !

Quand ils se trouvèrent seuls, ils allèrent à la recherche de leur logis. Jean guida sa femme dans les hauts escaliers aux marches de granit. De loin en loin, le jour venait les caresser, puis c'était la nuit, et leurs pas se faisaient plus sonores. Ils atteignirent d'abord une grande salle où le feu flambait en leur honneur. Un homme s'y chauffait le visage. C'était un très vieux domestique, et, comme il était sourd, il ne les avait pas entendus venir. Il parlait tout haut.

— Bien sûr, le bon Dieu m'a oublié, m'a oublié, m'a oublié... A quoi que j'sers d'être ici bas. J'suis pus bon à rien... Il m'a oublié !

Ils firent encore deux tours dans un escalier en colimaçon et arrivèrent chez eux. Les tables, les fauteuils, le grand lit à baldaquin et son crucifix d'or les émurent. Ainsi, c'était à cet endroit qu'ils allaient vivre, de longues années peut-être, c'était là que leurs enfants leur succé-

deraient... Les générations, saisons humaines, recommencent à jamais.

— Tâchons, dit Louise, d'être parmi les meilleurs des Castréau.

Puis ils s'approchèrent de la haute fenêtre qui éclairait la salle, et, les carreaux levés, apparut tout à coup, par-dessus les arbres du domaine, l'immensité étincelante de la mer, que Louise ne connaissait pas.

Le soleil allait s'y plonger, et il parut à la jeune femme qu'un chemin d'or et de rubis se traçait pour eux de la terre à l'astre superbe. Il les aveuglait et leur souriait.

— C'est le roi d'ici, dit Louise de Castréau qui avait besoin de s'incliner.

Ils restèrent un long temps, l'un près de l'autre, à la fenêtre.

La féerie se poursuivait.

Comme un énorme disque écarlate, le soleil maintenant se laissait regarder, et, de tous les points du ciel et de la mer, de la fine pointe des arbres, monta comme une adoration. Tout était calme, tout était pur, dans le silence grandiose... Puis le soleil entra dans la mer... Alors de tous

côtés des lueurs rouges apparurent... La terre, les nuages, les eaux s'unirent à la magnifique agonie.

Le monde entier semblait saigner, et en ressentir une joie farouche.

Des larmes, à ce moment, s'échappèrent des yeux de Louise de Castréau, un frisson la parcourut tout entière, et ces mots mystérieux s'échappèrent de ses lèvres.

— Pourquoi déjà ?

Jean la serra plus étroitement sur sa poitrine. Lui aussi se sentait attristé par ce premier crépuscule, mais ce ne fut qu'une rapide impression, et, peu d'instants après, ils soupaient joyeusement aux flambeaux, dans une salle du château.

Ils vécurent à Kerallarec tout un été de délices.

Lorsque Jean quitta le château pour la cour, il n'était qu'un enfant qui joue à la vie. Il était un homme maintenant, et toutes les choses, à mesure qu'il les reconnaissait, avaient changé d'aspect.

Avec Louise, il visita toutes les maisons de son domaine et du village voisin. Ils avaient charge d'âmes, et voulurent connaître tous les gens qui vivaient autour d'eux, et qui allaient vivre pour eux, par eux.

C'était une brave population qui, durant la semaine, ne pensait qu'à son labeur, et le dimanche, à Dieu, ou, tout au moins, à la peur du châtiment. Il y avait beaucoup de misère. Dans plusieurs chaumines, vivaient des esprits simples se livrant à des besognes d'où ils ne pouvaient tirer aucun bénéfice. Comment leur dire qu'il convenait de penser davantage à la nourriture et aux vêtements, quand l'Evangile dit si nettement que cela n'est pas le principal et qu'à ceux qui écoutent la parole de Dieu ces choses seront données par surcroît ?

Ils se turent donc et firent l'aumône.

Même, ils tirèrent pour eux un enseignement des scènes auxquelles il leur fut donné d'assister.

— Ces pauvres gens sont nos maîtres... ils se laissent aller sur la bonne sente qui mène à la mort sans angoisses...

— A compliquer la vie, on compromet son salut...

— Et, cependant, comment nous plaindre de ce qui donne un charme nouveau à l'existence, comprendre celle d'autrui ?

Ils s'émerveillèrent des avantages qui leur étaient accordés, et, plus chrétiens de jour en jour, d'heure en heure, au milieu de la nature sincère et sublime, parmi ces petites gens sans malice, ils bénissaient leur bonne fortune.

— Nous avons la meilleure part...

— Aussi est-ce à nous à partager !

Ils se tenaient parfois, avec leurs gens, dans la grande cuisine du rez-de-chaussée. Après le repas du soir, par les fenêtres qui donnaient sur les douves, la bonne fraîcheur apaisante entrait familièrement.

On écoutait les rossignols chanter leurs amours fidèles, ou le vieux Guillaume, le chef branlant, redire ses campagnes.

D'autres fois, Louise ouvrait un livre et lisait la vie d'un saint :

« Boniface naquit en Angleterre, vers l'an 680. Dès l'âge de quatre ans, il prenait plaisir à en-

tendre parler des choses de Dieu, et il demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé... »

Tout le monde était attentif et chacun s'apprêtait à faire son profit des aventures et des conseils du saint évêque qui évangélisa les pays d'outre-Rhin.

« Comme on lui demandait un jour s'il était permis de se servir de calice de bois, il se contenta de répondre : « Autrefois l'Eglise avait des prêtres d'or qui sacrifiaient dans des calices de bois et maintenant elle a des prêtres de bois qui sacrifient dans des calices d'or. »

Le martyre de saint Boniface arriva le 5 juin de l'an de Jésus-Christ 755. Refusant de se défendre, il ne pensa qu'à sauver son âme et celle de ses compagnons qui, au nombre de cinquante-deux, furent tués avec lui.

« Leur forfait accompli, les païens pillèrent le camp ; ils s'emparèrent des bagages et des châsses aux reliques, pensant y trouver de l'or et de l'argent. Quand ils en vinrent aux partages ils se querellèrent, s'accusant les uns les autres d'avoir volé les richesses et plusieurs furent tués. Ceux qui restèrent coururent au coffre, espérant y dé-

couvrir enfin de quoi satisfaire leur cupidité : ils n'y trouvèrent que des livres qu'ils lancèrent furieusement autour d'eux et qu'ils piétinèrent.

« Parmi ces livres, il y avait le traité de saint Ambroise : *De l'utilité de la mort.* »

Et Jean de Castréau, prenant à son tour la parole, tirait une rapide morale :

— Qui connaît aujourd'hui le nom de ces mécréants ? qui oserait admirer leur sotte méchanceté ? Pensant anéantir la religion nouvelle, ils tuèrent seulement des hommes et cette mort acheva de glorifier ceux qu'ils voulaient perdre. Il ne faut jamais se plaindre de la fortune ; la plus misérable est peut-être destinée à servir d'exemple et à ramener dans la bonne voie du bien ce qu'on appelle les heureux de ce monde et qui ne sont souvent que de pauvres gens recouverts d'un manteau éblouissant. »

Et il s'établissait alors un respectueux silence. Chacun méditait les paroles du saint, les paroles du maître.

Dans cette salle basse, il n'y avait ni seigneur, ni valets : il n'y avait que des hommes.

Ils vécurent à Kerallarec tout un été de délices.

L'un près de l'autre, à travers bois ou sur les grèves, ils marchèrent sans souci de la chaleur, des ronces ou des rochers. Ils marchèrent à la découverte de leur âme et de leur mutuelle amitié. Bientôt, ils distinguèrent, dans leur forêt, une source au délicat murmure, et, sur la mer, un promontoire qui s'élançait résolument au-devant des flots courroucés.

Au fond d'eux-mêmes, Louise préférait le cap, Jean la source au doux babil, mais quand ils étaient ensemble, et ils ne se quittaient plus, leurs cœurs unis se confondaient, et Jean menait Louise vers le promontoire marin et Louise attirait Jean vers la source bocagère.

XXIII

L'HOMME QUI RODE

Vers la fin du mois de septembre, il y eut une rumeur dans le pays.

Un petit pâtre, qui gardait quelques moutons dans une lande d'ajoncs, revint un jour en courant. Il avait vu, rampant vers lui, un gros serpent à tête d'homme.

Le lendemain ce fut une femme qui, pendant qu'elle lavait quelques hardes au ruisseau, aperçut devant elle une forme étrange qui ressemblait à un grand singe méchant, comme on

en voit enchaînés dans les ports où s'arrêtent les vaisseaux qui reviennent des Indes.

D'autres gens virent mieux, et l'on sut que c'était un homme étranger au pays qui ne parlait jamais à personne et qui devait coucher dans quelque grotte et se nourrir de fruits et de coquilles.

Quelqu'un voulut lui parler, mais il poussa un cri rauque et disparut soudain sans qu'on eût pu voir de quel côté il s'était enfui.

Les femmes eurent peur. Les vachères n'osaient plus sortir leurs bêtes. Les mères empêchaient leurs petits d'aller jouer loin des cours.

— Maître, dit un matin Thierry, veillez sur vous et sur Madame Louise. Depuis quelques jours il y a dans le pays un homme qui rôde. Je ne l'ai point vu, mais d'autres l'ont rencontré. Ils l'ont, de loin, aperçu les regarder, puis disparaître. Il n'est jamais deux jours de suite au même endroit. Il tourne autour de nous, à cinq cents toises d'ici, préférant les bois à la plaine. On dirait qu'il attend quelqu'un.

— Allons donc au-devant de lui, dit Jean de

Castréau à son fidèle Thierry, et sachons à qui il en a.

Ils trouvèrent assemblés dans la cour une dizaine d'hommes prêts à marcher.

— A nous voir si nombreux, le malotru restera coi.

— Il ne faut pas qu'il nous échappe !

Ils partirent, Jean de Castréau à cheval, suivi de ses gens armés de bâtons et de piques.

L'automne avait déjà, de son souffle aigre, dépouillé les arbres, et les sentiers étaient jonchés de feuilles sèches.

La petite troupe, dispersée, battit en vain la vallée du Kléder, le ruisseau du pays, et les bois de Kerallarec qui, des deux côtés, ferment l'horizon. Toutes les pierres furent remuées, les buissons ouverts; on regarda dans les branches des chênes, dans les terriers de lapins.

Il fallut s'arrêter pour manger.

Il ne restait plus à fouiller que les trous des dunes et certain bois de sapins et de chênes mêlés, qui a grandi parmi les roches de granit. Il était abrité du nord-ouest par le promontoire où

Jean et Louise aimaient à aller écouter la mer furieuse.

— Maître, dit Thierry, attendez-nous dans ce ravin. Nous allons vous rabattre le drôle, il trouvera ainsi à qui causer.

— Je veux être de la chasse, s'écria Jean que l'aventure commençait à passionner. Nous ne sommes pas faits pour les affûts, n'est-ce pas, la Belle ? ajouta-t-il en flattant de la main l'encolure de sa jument.

La Belle, au blanc pelage, hennit et s'élança sous les grands chênes séculaires, entre les roches de granit.

Avec la marée, le temps s'était chargé de brumes, et sous le dais des arbres, on allait à l'aveuglette. Le froid aussi était venu et la petite troupe marchait en silence.

Soudain, un tas de feuilles, sur le sentier, remua.

— Maudite soit la vipère qui se cache ! dit Jean soudain, à haute voix.

Il avait à peine achevé ces mots qu'un sifflement se fit entendre, strident, suivi d'un rire diabolique, et qu'une sorte de larve se détacha

du chemin et sauta à la tête de la Belle qui se cabra et, prise de peur, emporta Jean au galop à travers bois.

Les hommes s'étaient précipités, et le fantôme, en un instant, fut attaché à un arbre. C'était un petit homme bossu, au nez aplati, au regard faux, à la lèvre pendante.

Ils lui crachèrent au visage.

Thierry s'était élancé derrière la jument emballée.

Elle n'écoutait plus la voix de son maître. Elle s'enfuyait droit devant elle, sautant par dessus les rochers, frôlant les troncs des arbres, plongeant dans les fourrés.

Jean, penché sur l'encolure, cherchait à protéger son visage.

— Le pays a raison, c'est certainement le diable, s'était dit Jean tandis que sa jument s'élançait, prise de panique. Mais maintenant il ne plaisantait plus.

La forêt était finie.

Ils débouchaient dans un chaos de rochers. La Belle semblait attirée vers la mer comme si elle eût voulu aller s'y plonger, s'y cacher... Jean

laissait flotter les rênes inutiles et attendait son sort.

— Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes !...

Les rochers sous lui fuyaient, montrant leurs pointes aiguës comme autant d'armes menaçantes.

La bête, tout à fait folle, escaladait les rocs les moins faits pour la recevoir, s'élançait vers les derniers récifs.

Au delà, c'était l'abîme.

Thierry, au loin, avait renoncé à la poursuite. Il était tombé à genoux, les mains au visage. L'instant d'après, un cri ayant retenti, il releva brusquement la tête, et ne vit plus que la jument. Son élan s'était sans doute brisé contre un dernier rocher, et, dégrisée de sa peur, elle errait, boitant et hennissante.

Thierry reprit sa course. Un des hommes l'avait rattrapé. Ils s'encourageaient l'un et l'autre, puis se désespéraient.

— Il n'a poussé qu'un cri.

— Il est mort.

Ils arrivèrent enfin dans le cirque funèbre où,

sur trois membres, la jument de Jean de Castréau tournait en gémissant.

Tout de suite, ils aperçurent leur maître.

Il était étendu sur le sable fin, au pied d'un rocher de granit, le front ouvert, ses traits étaient calmes, et on devinait qu'avant la minute suprême ses mains s'étaient cherchées pour la prière.

Autour de lui, les roches aiguës continuaient leurs menaces. Mais le ciel, par enchantement, avait chassé les brumes qui le voilaient et il dominait tout entier, très pur, très pâle, comme attristé.

De grandes mouettes, troublées, poussaient des cris en voletant.

Thierry tremblait en touchant le jeune homme. Le cœur ne battait plus. La pauvre Belle s'était arrêtée et regardait. On eût dit qu'elle regrettait son crime.

On porta vers la forêt le cadavre du jeune seigneur de Kerallarec. On le coucha sur l'herbe en face de l'arbre où l'on avait lié le fou, cause de tout ce drame.

Thiérry, soudain, le reconnut.

— Lui, c'est encore lui !

On fit cercle autour d'eux.

— Tu connais ce monstre ?

S'il le connaissait, ah ! oui ! C'était bien ce vilain cavalier de la forêt de Coulonges, celui qui avait mené l'attaque contre la voiture, celui qui, à coups de sifflet, avait voulu l'enrôler dans l'escouade du crime. Il fouilla les poches du traître.

Mais on ne trouva rien qui pût renseigner sur son compte.

— Pourquoi as-tu tué notre maître ?

— Je ne voulais pas le tuer, dit le bossu qui commençait à trembler.

— Et que désirais-tu donc, insensé ?

— Lui faire peur.

— Pauvre dessein !

— Et, dans sa chute, qu'il se défigurât !

— Et pourquoi, que t'a-t-il fait ?

— Il était beau...

Et l'homme essaya encore de ricaner, bassement.

Thierry fit ranger, en tribunal, les gens de Kerallarec et les interrogea :

— Cet homme est bien celui qui, depuis quel-

ques jours, effrayait nos femmes, nos enfants et nos bêtes ?

— C'est bien lui.

— Cet homme est bien celui qui a tué notre maître ?

— C'est lui.

— Qu'a-t-il mérité ?

— La mort.

— La mort.

— Oui, oui, trois fois oui ! la mort.

— Confesse tes fautes !

Rentrant en lui-même, l'homme fit une terrible grimace. Sur son front, la sueur perlait. Il avait peur.

Cependant, avec les rênes de la jument qui avait suivi le triste cortège, les justiciers firent un nœud coulant et, sans pitié, ils pendirent le méchant bossu à l'endroit même où il avait accompli son forfait.

Puis, ils se mirent en quête de branchages avec quoi former une civière pour leur maître défunt.

— Madame ! Madame ! s'écria brusquement la Catherine, dès qu'elle eut poussé la porte.

Pour qui sait entendre, le ton donne une couleur aux mots. Ce « Madame ! Madame ! » était habillé de noir et taché de sang.

— Madame ! répéta la vieille femme sur un ton plaintif.

Et Louise de Castréau devina qu'elle-même allait pleurer. Avant d'avoir rien appris, elle savait tout.

— Mon mari !

La vieille femme, dont les mains tremblaient et qui avait oublié le beau discours qu'elle avait préparé, allait tout dire en trois mots : Il est mort ! et tuer, peut-être, par maladresse, la jeune châtelaine, quand survint Thierry, le visage blême, certes, mais porteur de meilleures nouvelles.

— Il ne faut pas désespérer encore, Madame. La chute est grave, mais le maître est robuste, et il n'est pas près de nous quitter, Dieu merci !

Accoutumée au malheur, Mme Louise ne pleura pas, tant qu'elle n'eut pas vu son mari, mais, quand la civière de feuillage apparut sous l'allée d'ormes, un gémissemnt partit de sa poitrine.

C'était un cri d'une âme blessée mortellement.

Les hommes allaient lentement, d'un pas égal, la tête baissé vers le sol. Aucun geste ne révélait que celui qu'ils portaient vécût encore.

Louise de Castréau avait besoin d'être sûre. Cela choquait à la fois son orgueil et son amour, de rester ainsi à côté de ces gens qui, eux, n'ignoraient rien.

Elle se pencha en avant, et, de toutes les forces qui lui restaient, elle cria :

— Jean !

Sur la civière, rien ne bougea. Les hommes qui la portaient ne levèrent pas les yeux de peur de se trahir par un regard.

Mais Mme Louise n'avait plus besoin d'interroger .Si faible qu'il eût pu être, son Jean aurait répondu à son appel désespéré.

Tout son pauvre corps trembla, ses mains battirent l'air, cherchant un appui, ses yeux se renversèrent et elle tomba en arrière, doucement, comme un épi fauché tombe sur l'épi voisin, sans bruit, comme il le doit de toute éternité.

Les deux corps sans vie furent déposés côte à côte sur le grand lit à baldaquin, où les aînés des Castréau couchaient de père en fils depuis

trois siècles, Mme Louise toute blanche, M. Jean le front sanglant.

On mit entre eux le crucifix, par dessus leurs mains unies, et les domestiques assemblés pleurèrent en silence. Il n'y avait personne pour les écouter, et ils songeaient surtout à leur malheur, à eux, d'avoir perdu de si bons maîtres.

Thierry, qui avait vécu davantage par le cœur, songeait que plus grand paraît le malheur qui atteint les maîtres, parce qu'ils sont les pères des petites gens, et un peu sur terre, quand ils savent bien vivre, les envoyés de Dieu.

Le soir tombait. Le silence était coupé de soupirs. Un homme apporta une torche dont les reflets incendièrent les armures, les vases précieux et le crucifix d'or que l'on avait couché entre les deux malheureux.

— Pourquoi pas moi ? murmura le vieux Guillaume. On m'a oublié, bien sûr, on m'a oublié.

Thierry regardait tour à tour ses deux maîtres et le crucifix d'or, comme s'il avait ainsi, par les yeux, prié Dieu de leur pardonner leurs péchés et de continuer d'unir à jamais, au ciel, les deux époux qu'il avait commencé d'unir ici bas. Tou

à coup, il porta la main à son front et fit un rapide signe de croix, comme s'il eût voulu chasser une mauvaise idée, qui avait traversé son esprit et que le démon peut-être lui avait inspirée...

Ses yeux se fixèrent davantage sur le crucifix d'or, qu'il avait lui-même posé sur les mains des jeunes morts et, pour la seconde fois, il le vit remuer.

— Insensés que nous sommes, dit-il à voix basse et précipitée, l'un des deux est vivant. Eteignez la torche ! Eteignez la torche !

Mais il était trop tard. Dans le tragique silence, on perçut, venant du lit, un long soupir, et Louise de Castréau se souleva à demi, plus blême encore que quand on la croyait trépassée.

— Pardon, Maîtresse, pardon ! gémit la Catherine.

— Eteignez la torche, répétait d'une voix sourde le pauvre Thierry.

Celui qui portait la torche, paralysé de peur et de joie, n'entendait pas l'ordre et ne comprenait point les angoisses de Thierry. Et il arriva ce que le serviteur redoutait.

Après avoir porté les yeux sur la torche et sur toute sa maison assemblée autour d'elle, à genoux, Louise de Castréau regarda le crucifix d'or que sa main droite avait saisi, puis, à côté d'elle, le long corps de celui qui n'était plus. Mais la crise était passée. La force était revenue. Elle comprit qu'on l'avait crue morte.

— Plût à Dieu ! murmura-t-elle. Et penchée sur son mari, elle déposa le crucifix sur sa poitrine et un long baiser sur la blessure séchée.

XXIV

LA BELLE MORT

— Sœur Louise a-t-elle besoin de quelque chose ?

Sœur Louise tourna son visage vers sœur Augustine qui s'avançait dans la cellule, et se contenta de sourire et de baisser les paupières.

Non, elle n'avait besoin de rien, que de repos.

Sœur Augustine, hochant la tête, se retira sur la pointe des pieds.

Et, sur sa paillasse, les mains blanches se déta-

chant de la couverture grise, sœur Louise continua à sourire à ses rèves, à ses visions.

Il y avait quatre mois qu'elle vivait dans ce couvent.

— Mais, mon enfant, vous n'avez que le souffle, dit la Supérieure lorsqu'elle vit Louise de Castréau pour la première fois.

— Je le sais, ma Mère, répondit la jeune femme. Dieu m'a dit : « Va ! » et je suis venue.

On soigna sœur Louise, on la choya, comme savent soigner celles qui se sont donné comme unique mission la bonté, comme savent choyer les servantes du Seigneur. Son malheur passait la commune mesure et, autour d'elle, la pitié s'ingénia.

Sœur Augustine, qui était préposée au service de la malade, rentra à nouveau et s'excusa :

— Il est arrivé à la grille une dame qui désire vous voir. Notre Révérende Mère l'autorise à entrer et à monter jusqu'ici, mais à la condition

que cela vous plaise et ne vous fatigue pas. Cette dame dit se nommer de Bonségur.

— Thérèse, oh ! faites-la monter, vite, vite !

Et déjà, sœur Louise tendait ses deux bras vers la porte de la cellule.

Thérèse de Bonségur fut tellement saisie à la vue de sa cousine, qu'elle n'osa, tout d'abord, s'approcher.

Louise avait le visage tout blanc. Ses cheveux, coupés court et qu'on avait débarrassés du bonnet qui fatiguait la malade, la rajeunissaient étrangement. On eût dit un adolescent aux beaux yeux de fièvre.

— Je suis venue, dit Thérèse, parce que tu es vraiment trop malheureuse...

— Je ne suis pas malheureuse, dit sœur Louise. Je suis sur le point de mourir. J'ai regardé la vie en face, avec un peu trop d'orgueil, mais avec une grande joie, reconnaissante, aussitôt que le bonheur luisait pour moi. Je regarde la mort sans peur, parce que je n'ai jamais eu de très mauvaises pensées et parce que l'humilité et la gratitude vont très bien la main dans la main.

— C'est toi qui vas mourir, mais c'est moi qui ai besoin de confesser mes fautes...

— Je n'ai pas à les entendre.

— Oh ! si, ma petite sœur, écoute-les, toi d'abord, toi surtout. Louise, me pardonneras-tu jamais ?

Et Thérèse, en larmes, se jeta contre le petit lit de la mourante.

— J'ai tout oublié, et je prie beaucoup pour toi.

— Je suis une méchante femme et tu ne sais pas tout.

— Non, mais qu'importe !... Je devine. Tu n'as jamais su ce que tu faisais. Tu as vécu sans réfléchir, n'aimant que ce qui te donnait de l'agrément.

— Dis-moi que tu me pardonnes...

— Ce n'est pas à moi de te pardonner. Mais ne sens-tu pas toi-même, depuis que tu es ici, à genoux et les mains jointes, que ton âme s'allège. C'est le vrai signe de la clémence divine qui agit déjà. Et c'est pour moi un délicieux bonheur d'avoir été choisie pour servir de lien entre Dieu et la pauvre Thérèse.

Son visage s'illumina d'un sourire céleste.

— Ecoute, écoute, dit Thérèse de Bonségur, c'est terrible, mais je me sens la force de tout avouer... une force me pousse... Ecoute, c'est moi qui ai fait verser la calèche...

— Je le savais... Mais tu nous a donné Thierry qui est un homme brave et un bon serviteur.

— C'est moi qui ai envoyé contre vous Karek, le bossu.

— Ce voleur que nous avons volé...

— Hélas! hélas! Ma petite Louise, j'arrive de chez toi, et j'ai vu Thierry. Il m'a tout dit. L'homme qui rôdait et dont Jean a voulu débarrasser le pays, c'était encore Karek, le bossu, mon homme... Si bien que c'est moi qui ai tué Jean... Je lui voulais du mal... Je vous haïssais tous les deux... J'étais jalouse de ton bonheur. Comme j'ai été méchante... Ecrase-moi... écrase-moi sous ton mépris...

Thérèse sanglotait tout haut, le visage caché.

Louise souleva sa main, et se mit à caresser doucement la tête penchée de sa cousine.

— Tu as souffert, dit-elle. Je te demande pardon.

Thérèse eut un sursaut.

— Toi ! Toi ! Me demander pardon ?...

— Mais oui.

Des deux jeunes femmes, Thérèse avait l'air si effrayé, Louise avait le visage si plein de joie qu'on ne savait plus qui allait continuer de vivre, qui était sur le point de mourir.

La confession de Thérèse de Bonségur n'avait pas ému sœur Louise. Quand on accepte la mort, tout le passé se voile. On ne sait plus ce qui est arrivé, on ne cherche pas à deviner ce qui aurait pu survenir de plus heureux, on ne voit que devant soi, dans la grande lumière du ciel qui s'entr'ouvre... Qu'importent les ridicules de la tante Godival !... Qu'importe la rancune de Fleury ! Qu'importe l'ingratitude du roi ! Qu'importe la jalousie de Thérèse ! Qu'importe la méchanceté de Kareck le bossu ! Qu'importe la mort de Jean : demain la terre sera oubliée, demain commencera l'autre vie !...

— Car, vois-tu, Thérèse, je ne meurs pas : au contraire. Ma vie d'hier, c'est le roman de la vingtième année : tous les espoirs, tous les orgueils s'y dressent devant le monde, qui les raille. Ma

vie de demain, c'est la réalisation. C'est demain vraiment que je connaîtrai le resplendissement du bonheur... Demain...

Thérèse eût peur de la fièvre qui éclatait dans les yeux de la jeune femme.

— Je te fatigue ?

— Il n'y a plus de fatigue pour moi... Je ne sens presque plus mon corps. Si tu savais comme c'est délicieux. Oh ! Thérèse, Thérèse, dis-le à tes amis, dis-le à ceux qui ne t'aiment pas, dis-le si tu le peux à tout le monde... Je n'ai à aucun moment ressenti un plus complet bonheur. Je vois toute ma vie au-dessous de moi : tous mes gestes, toutes mes pensées, tous mes repentirs, et, planant sur tout, colombe immaculée, la miséricorde divine, et je monte, je monte. Rien ne me rattache plus à la terre, ni regret, ni désir... Ouvre la fenêtre, je vais m'envoler...

Quand la fenêtre fut ouverte, il monta une chanson de pâtre. Cela venait de très loin, d'un coteau qu'on n'apercevait même pas. Et la musique en était adoucie.

— C'est la terre qui te dit adieu, prononça tout bas Thérèse.

— Aime la terre, aime la vie, essaie de faire l
bien, crois en Dieu et tu partiras comme moi
légère... légère... A Dieu, Thérèse...



Le cimetière du couvent est un champ de fleurs
On ne voit pas les tombes. Il n'y a pas d'arbre, i
n'y a pas d'allée. Toutes les plantes se ressem
blent et ne se dépassent guère les unes les autres
les rustiques, les sauvages et celles qui ont encor
en elles l'orgueil d'avoir été cultivées. Quand o
creuse une tombe nouvelle, une petite plaie d
terre fraîche apparaît pendant quelques jours
Le vent y sème des graines, à la volée, et, vite
de jeunes fleurs viennent guérir le mal. Tou
rentre dans l'ordre, et, quand l'été revient, le
jardin solitaire bourdonne.

C'est ici que finit la vie, c'est ici qu'elle recom-ence.

Au milieu du beau jardin tout parfumé, se esse, pour toutes les tombes invisibles, une rande croix, et sur ses bras se posent les iseaux du ciel, pour mieux chanter.

FIN

A PROPOS DE CE LIVRE

Par une heureuse destinée, ce roman passera entre des milliers de mains et sera très probablement lu par beaucoup plus de personnes que mes précédents ouvrages.

Il me plairait de causer, quelques instants, avec ces amis inconnus, — comme on disait jadis, familièrement, — qui ont bien voulu écouter jusqu'au bout cette histoire.

Placé à cet endroit, mon petit plaidoyer paraîtra, je l'espère, moins prétentieux qu'une préface. Une préface est comme une sentinelle que certains auteurs dressent dès le seuil de leur livre et qui, les bras écartés, s'écrie :

« Avant d'entrer, profane, écoute ! car sans mon aide tu ne comprendrais pas grand'chose à la mystérieuse et originale philosophie qui se cache sous ces lignes. »

A la fin du volume, ma causerie pourra très bien passer inaperçue et ressembler à ce pauvre homme dont les aventures ont défrayé toutes les conversations, pendant un dîner, et qu'aucun des invités, le repas achevé, ne reconnait dans la rue, agitant sa sébille :

« Ma bonne dame, écoutez-moi! monsieur, monsieur, c'est de moi que vous parliez... Je voudrais vous dire quelque chose... Vous ne savez pas tout... »

Tout le monde passe et le malheureux en est réduit à raconter son histoire à un monsieur distrait qui a glissé sa main sous son bras, le prenant pour un invité retardataire.

Les premiers lecteurs de ces lignes seront peut-être de naïves personnes qui croiront que c'est le roman qui continue... Tant pis! parlons pour eux aussi, parlons pour les distraits, pour les endormis, aussi bien que pour ceux qui, bravement, désireront faire « plus ample connaissance » avec l'auteur du Roman de la Vingtième Année.

Il n'est pas très compliqué.

Il écrit parce qu'il trouve qu'il n'y a vraiment que cela d'amusant au monde. Il ne faut pas du tout le ranger parmi les romanciers qui s'ennuient en écrivant. Et son principal désir est de ne pas ennuyer ceux qui ouvrent ses livres.

Il raconte des histoires, simplement, avec, toutefois, la préoccupation constante non pas de moraliser, mais de faire en sorte qu'on ne puisse pas conclure, en fermant le volume, que la morale n'existe pas.

Doué d'un robuste optimisme, il croit en la perfectibilité des hommes et il les voudrait braves, loyaux et bons. Même, la bonté se trouve, en fin de compte, et sans qu'il l'ait cherché, le thème habituel de ses récits.

C'est, si l'on veut, un conteur moral.

Cet ouvrage-ci est son huitième roman.

J'allais résumer, en toute simplicité, le sujet de chacun de ces livres : je m'aperçois que je dépasserais ainsi les limites de la bienséance.

Sachez donc seulement que dans N'y touchez pas *vit une jeune provinciale qui côtoie un précipice, dans* Mon Amie *un jeune homme qui hésite entre deux mariages, dans* Notre bonheur

un père qui fiancie sa fille avec tout le monde et ne la marie avec personne. Dans la Maison des Dames Renoir *tout un passé tragique tente d'empêcher deux familles d'être heureuses. Le* Mauvais pas *est la transposition d'une antique légende,* Rose ou la fiancée de province *une historiette habillée à la mode de 1840.*

Quant à la Frivole, *l'aînée du* Roman de la Vingtième Année, *comme elle n'a pas fait encore son entrée dans le monde, on ne peut que lui conseiller une sage réserve. Son tour viendra.*

Tous ces ouvrages, j'en fais l'aveu, sont sains. Même ceux, comme Mon amie, *et la* Maison des Dames Renoir, *qu'il vaut mieux ne point donner à lire aux jeunes filles, ont été écrits avec le parti pris bien net de ne pas scandaliser. J'aime la littérature de bonne compagnie et j'écris mes livres comme si je devais un jour les lire tout haut dans un salon. Ce qu'ils perdent en énergie, ils le gagnent, peut-être, en politesse. J'aime mieux pécher par excès de prudence et de propreté, et risquer de n'être pas mis aux étalages des gares d'Allemagne et d'Italie où l'on ne trouve plus guère, comme l'on sait, que des livres à couverture polissonne.*

Avec de telles préoccupations, il est bien entendu que je suis destiné à rester un peu dédaigné des critiques qui ont assez affaire, les malheureux, avec les auteurs réputés et la brillante cohorte des écrivains tapageurs qui savent tout oser pour arriver à leurs fins... qui est le succès.

Me voici donc devenu, par la force des choses, mon propre critique ou plutôt, à vrai dire, mon panégyriste. J'ai l'air de trouver parfait tout ce que j'écris. Hélas! que je suis éloigné d'une telle outrecuidance. Je sais mes défauts, tâche de m'en corriger, mais il me paraît inutile de les énumérer ici. Le lecteur les démêlera de lui-même, sans qu'il soit nécessaire que j'en fasse une confession préalable.

Je voudrais former autour de moi un village de lecteurs fidèles et d'amis intimes et avoir à leurs yeux quelques-unes des qualités ou tout au moins la tenue, la silhouette de M. Parent.

Vous connaissez M. Parent. Il a des frères et des cousins dans toutes les villes de France et jusque dans la moindre bourgade.

Peu fortuné, il mène une vie assez effacée, mais il a des désirs personnels si modérés qu'il parvient à faire beaucoup de bien autour de lui.

Tout le monde le salue, l'estime. Il donne de bons conseils, pour son amusement. Il a du goût pour la direction des âmes. Il est autoritaire et pacifique. Il sait qu'il a raison. Si bien que, sans mandat, il exerce, autour de lui, une petite influence mais avec une telle discrétion que les autorités ne s'en effarouchent point. Il est simplement M. Parent, un honnête homme qui n'a pas d'ambition et qui vit bien.

Le voici qui sort de chez lui. Il va promener son chien. A peine a-t-il fait cent pas qu'on l'aborde. Il se défend :

— Cela, mon enfant, regarde M. le Curé.

Un nouveau venu le hêle qu'il doit repousser à son tour :

— Consultez le docteur...

— Monsieur Parent, dit un troisième, Breton l'unifié assure que...

M. Parent se bouche les oreilles, il fuit ces questionneurs indiscrets. La religion, la médecine et la politique ne sont pas de son ressort.

M. Parent se contente de savoir ce qui se passe au village dans la vie quotidienne et familiale et à l'aide de petits apologues, de faire que ses voisins

et ses amis en tirent une distraction et, peut-être, un enseignement.

Parfois, il fouille dans ses papiers de famille.

Il y a de si jolies histoires dans le passé. Les hommes d'autrefois, c'est du moins ce qu'on aime à se figurer, avaient plus d'allure que ceux d'aujourd'hui. Le but qu'ils poursuivaient était, en général, plus noble, moins personnel. L'ambition n'excluait pas la dignité. L'arrivisme — pas encore baptisé — n'était qu'une extravagante exception, une maladie infamante. L'orgueil lui-même, si caricaturé au temps présent, était magnifique. L'hypocrisie n'est certes pas un vice d'invention moderne, mais l'on se plaît à imaginer que son royaume était peu considérable; aujourd'hui, il a envahi la société entière. Tout le monde, à peu près, parle contre son sentiment.

Il est très difficile de s'y reconnaître.

De ces déplorables constatations est sortie l'idée du Roman de la Vingtième Année. *Mes jeunes héros — avec leurs défauts — sont, par-dessus tout, loyaux. Ils sont pleins de bonne volonté, de saine bravoure quand vient la lutte et, quand*

se présente l'adversité, ils courbent le dos avec une émouvante humilité.

Comme je me promenais dans les bosquets du parc magique qui entoure le Château de Versailles, ils sont venus à moi, fantômes souriants, et m'ont guidé à travers leur simple et brusque aventure.

— Voici ce que nous aurions voulu faire, me disait Louise de Monincourt, les yeux grands ouverts.

— Voilà ce que nous avons fait, ajoutait Jean de Castréau. Et il remuait lentement son beau front blanc.

Ils m'entraînèrent, et ils recommencèrent, joyeusement, leur existence et, autour d'eux, grouillèrent les faux amis, profiteurs, jaloux, méchants et la foule maléficieuse.

Que leur importait! Ils avaient un but et une foi. Aux obstacles du chemin, ils relevaient la tête : ils les attendaient, les avaient prévus.

La meilleure vie est une lutte quotidienne. On s'y trempe; on en sort plus fort ou meilleur.

Et, tout à coup, ils disparurent. Ils n'avaient plus rien à me dire. Ils mouraient sans doute.

Non, ils ne sont pas morts comme il est dit

dans ce roman, et c'est le seul point qui demande un petit commentaire. Leur mort est, pour ainsi dire, symbolique. C'est la vingtième année qui finit, l'année des beaux espoirs, du courage qui ne calcule pas et de la générosité.

Après, c'est la vie commune. Les armes sont émoussées; on se résigne. On rentre dans le rang, on ressemble à son voisin. Cela n'a plus le même intérêt. C'est un autre sujet, c'est un nouveau roman.

C'est au lecteur d'imaginer ce qu'auraient pu devenir dans la vie prolongée les deux jeunes gens, héros de cette histoire. Je n'ai voulu peindre ici, dans un aimable décor, que les quelques mois pendant lesquels ils ont été eux-mêmes avec le plus d'énergie.

Je ne crois pas qu'on en doive tirer de sombres conclusions. Ce n'est pas à sa longueur qu'il faut juger une vie, mais à la qualité de ses jours. Jean et Louise continuent de se dresser, dans ma mémoire, avec leurs beaux visages francs. Ils s'élancent à travers le monde soutenus par l'amour qu'ils se sont voué. Ils sont un exemple.

Et qu'importe le dénouement! C'est le monde qui le crée, c'est lui qu'il faut blâmer.

L'important c'est qu'on veuille le bien.

— Faites ainsi, s'écrie l'obstinée Louise de Castréau, il en restera toujours quelque chose. Un geste sincère n'est jamais tout à fait perdu. C'est tout ce que je voulais dire.

Pardonnez-moi, lecteur, de l'avoir fait si longuement.

Viroflay, près Versailles,
25 octobre 1907.

SOURCES

Mémoires du Duc de Saint-Simon.

Mémoires du Duc de Luynes, sur la cour de Louis XV.

Mémoires du Président Hénault.

Mémoires du Marquis d'Argenson.

Histoire du règne de Louis XV, par Hervé de Tocqueville.

Le Château de Versailles, par Dussieux.

La Femme au XVIIIe siècle, par Edmond et Jules de Goncourt.

Portraits intimes du XVIIIe siècle, par les mêmes.

Louis XV et Marie Leczinska, par Pierre de Nolhac.

Les Jardins de Versailles, par le même.

La Halte de chasse, par Carle Van Loo.

Madame Première et Madame Seconde, par Belle.

Les Nattier du Musée de Versailles.

Endroits remarquables du jardin et du parc de Versailles, par J. Rigaud.

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 30490





